

guillaume
poix

ca1es



star

guillaume poix

star

roman

verticales

OceanofPDF.com

Pour Mijane, Dominique, Géraldine et Gabrielle

OceanofPDF.com

Il y a quelques années, à l'époque où je me destinais à être comédien, j'ai appris l'existence d'un certain Ariel Winthrop, acteur et réalisateur américain dont je ne connaissais rien. Cette découverte a changé le cours de ma vie.

OceanofPDF.com

1.

« Jouer ne consiste pas, malgré ce qui persiste à se dire, à rester naturel. Jouer, c'est l'art d'endosser le fardeau de la vérité et les limites dues au fait d'être quelqu'un d'autre. »

Steve Tesich, *Karoo*

OceanofPDF.com

Tout a commencé à Paris, en 2007. Cette année-là, j'avais réussi à m'incruster, comme stagiaire, sur le tournage d'un film qui se déroulait dans un appartement haussmannien, boulevard Raspail.

J'y arrivai, un jour de fin d'été, quelques semaines avant que les prises de vues ne débutent. Un peu partout des gens s'affairaient, on tirait des câbles électriques, on stockait des projecteurs et tout un tas de machines dont j'ignorais la fonction, on consultait des tableurs Excel punaisés aux murs, des plannings, on passait des coups de téléphone, on s'affolait, on riait, on s'interpellait. On bossait.

À la première assistante qui m'accueillit, élégante femme à la voix cendrée, j'expliquai qui j'étais. Elle me jaugea, mon air juvénile devait lui inspirer méfiance ou pitié (ou les deux). Je bafouillai, rougis, finalement réussis à l'informer que je venais pour aider, c'était prévu, la réalisatrice était au courant. Elle me demanda d'attendre dans un coin de l'appartement que celle-ci arrive et veuille bien m'accorder quelques secondes d'un temps, je devais pouvoir me l'imaginer, particulièrement rare et, de ce fait, extrêmement précieux.

Je m'assis donc sur une chaise de la monumentale entrée, tentant de me trouver une contenance, de paraître éclairé, regard concentré sur l'environnement proche et lointain comme si moi aussi j'en étais, et je repensai à ce mot de je ne sais quel acteur, Noiret, Trintignant ou Piccoli, va savoir : « Si tu veux faire du cinéma, trouve-toi une chaise. »

Bien sûr que je voulais faire du cinéma. Je n'entendais pas rester stagiaire. J'avais un plan. J'allais inopinément apparaître dans la nudité de mon être exceptionnel. J'allais me faire repérer.

Ainsi, quand la cinéaste arriverait, je me lèverais, elle tournerait la tête vers moi, marquerait un temps d'arrêt (stupeur oblige), je ferais semblant de ne rien noter, exagérant mon naturel, elle me regarderait comme on

contemple un phénomène, m’imaginerait instantanément dans son cadre et, sans plus de détour, me proposerait un rôle.

J’enchaînerais alors les tournages puis les couvertures de magazines. Hollywood m’appellerait. Je serais le nouveau visage de Saint Laurent, Dior ou Vuitton, le Frenchy que tout le monde s’arrache. Je deviendrais le plus jeune acteur français à décrocher un César et, à l’étranger, un Oscar, un Bafta, un Goya. Désormais bankable, j’achèterais un appartement dans le voisinage, plus vaste encore que celui-ci, et une villa sur la Côte d’Azur. Je ferais une fleur promotionnelle à des palaces opportunément situés aux Maldives, aux Seychelles ou sur l’île Maurice en venant m’y reposer entre deux films. Je laisserais leur community manager me photographier abandonné sur un transat face au cristal de la mer. Entre mes mains, sésame, le scénario du prochain *Campion* ou *Scorsese* dont je tiendrais, bien entendu, le rôle-titre. Mon visage et mon corps, ma voix, même, un temps raillée pour ses tonalités de palmipède, puis finalement révérée comme ce petit truc spécial n’appartenant qu’à moi, seraient glorifiés. Je m’afficherais sur les écrans écocides de toutes les plus grandes villes de la planète, les murs des chambres miteuses ou moulurées, les couvertures d’agendas scolaires serrés contre leur cœur par des adolescents mélancoliques, les cartes postales en noir et blanc vendues sur les quais de Seine. Je recevrais sans cesse des sacs contenant des offrandes – vêtements, parfums, bijoux ou montres de luxe.

Je ne m’appartiendrais plus.

On se souviendrait de moi.

Et je n’aurais plus qu’à repenser dans l’allégresse à cet instant où, assis sur cette chaise inconfortable, dans l’entrée de cet opulent appartement, j’avais vu très précisément ce qui allait m’arriver – cet instant où j’avais senti que la gloire était là, à la portée du regard d’une femme, soulagé de constater que j’avais fait le plus dur puisque je m’étais trouvé une chaise.

La réalisatrice arriva enfin.

Je me redressai, tentai d’élargir mes pectoraux pour avoir l’air musclé, pas trop droit, un peu avachi, coude posé sur la cuisse, tête orientée vers le bas, regard dirigé vers le haut – la manœuvre était complexe. Je commençai par

plisser les yeux pour avoir l'air sensuel avant de les écarquiller à nouveau de peur de n'avoir l'air que myope.

Entre elle et moi, plusieurs embûches. On la sollicitait, elle devait donner des réponses à la volée. Elle avait ralenti le pas. J'eus l'impression qu'elle m'avait vu, j'allai pour me lever plus franchement, mais elle recula soudain et s'éclipsa dans une autre pièce.

J'avais donc eu ce ridicule mouvement de suspension – fesses rebondissant comme lorsque, dans une salle d'attente, après qu'une voix lasse a écorché votre nom pour vous convoquer, vous vous dépliez tout en ayant un doute (était-ce bien moi ?) et restez en position de défécation la seconde de trop, toute votre dignité, déjà mise à mal par la situation médicale ou administrative, tombe tel un étron dans le fond d'une cuvette immaculée.

Elle reparut heureusement.

J'eus à peine le temps de me repositionner sur la chaise, déjà je me relevais, cette fois comme un piquet. J'affectai un sourire pincé puis tournai prestement la tête sur le côté où trônait un immense miroir au mercure – je me vis alors, il n'en fallut pas davantage pour déclencher une suée. Je n'étais vraiment rien, et un rien qui perlait et luisait par-dessus le marché.

Je revins à la réalisatrice et constatai qu'elle s'était rapprochée à la vitesse d'une comète, elle était face à moi désormais. Elle cligna des yeux, plusieurs fois, tout en me souriant. Elle semblait très avenante et je compris vite que ses clignements ne témoignaient d'aucune incrédulité, plutôt d'une maladie oculaire dont j'apprendrais qu'elle était effectivement atteinte, comme Beethoven, en son temps, de surdité. Elle m'adressa la parole, voix traînante et pourtant rapide. Elle commençait toutes ses phrases par non.

— Non, vous pouvez déjà lire le scénario et on avisera.

Elle disparut aussi sec, missionnant l'assistante qui n'avait vraiment pas que ça à faire mais trouva les quelques secondes nécessaires pour me tendre un exemplaire du scénario (extraordinairement épais) que je saisis d'une main trop molle, il manqua de tomber, je le rattrapai en pliant les genoux, ce qui enclencha mécaniquement un autre mouvement, j'étais de nouveau assis sur ma chaise, une brique sur les cuisses, je n'avais plus qu'à lire.

Le film s'intitulait *Les Bureaux de Dieu* et racontait le quotidien d'un planning familial. Il était réalisé par Claire Simon. Le nom ne vous dit peut-être rien et pourtant vous la connaissez. Vous la connaissez parce que vous avez vu *Récréations* et *Le bois dont les rêves sont faits*, vous avez vu *Le Concours* et *Vous ne désirez que moi*.

Après ma lecture, je reçus de Claire Simon la charge de faire répéter le texte aux actrices qui en éprouveraient le besoin. Au casting, il y avait une pléiade de stars féminines. Claire Simon m'indiqua que l'une d'entre elles, Nicole Garcia, avait déjà manifesté son souhait de bénéficier des services du répétiteur.

Je laissai donc un message sur le répondeur de Nicole Garcia, cœur cognant à tout rompre au moment d'entendre pour la première fois sa voix tigre blond griffes de soie lâchant un lapidaire : « Vous pouvez laisser un message sur ce répondeur. » Je bégayai le pourquoi de mon appel puis raccrochai.

Quelques jours plus tard, elle finit par me rappeler et me donna rendez-vous chez elle.

J'avais fait, sans le savoir, un pas décisif vers Ariel Winthrop.

ADELINE

J'ai un retard de... quatre jours.

DENISE

Quatre jours seulement ! Et... Comment est-ce que vous prenez le fait de savoir que vous êtes enceinte ?

ADELINE

Ben, en fait, j'ai pas tellement de questions à me poser... Je suis vraiment pas du tout dans la situation où je pourrais garder l'enfant. Déjà, je peux plus vivre sans médicaments. Avant, j'avais une santé en béton. Quand on sent que ça se dégrade à vingt-huit ans, c'est comme si... Comme si j'approchais de la fin.

Nicole Garcia et moi étions installés sur le canapé de son spacieux salon. Elle était Denise, une bénévole du planning familial, et moi Adeline, une jeune femme qui avait été internée à la suite d'une dépression. Elle souffrait également, me semblait-il, de schizophrénie.

Je n'avais alors que vingt et un ans, toutefois ce qu'elle déclarait à propos de ses vingt-huit printemps passablement moroses m'intriguait. En répétant inlassablement cette phrase, je me sentais comme un enfant qui entend parler de mort, de sexe ou d'argent et qui, sans mesurer l'étendue infinie des champs que recouvrent ces excitantes notions, a pourtant l'intuition qu'il n'en a abordé que la face nord.

Je m'efforçais de garder une certaine tenue malgré le nombre faramineux de coussins de velours qui invitaient à s'avachir. Nicole avait préparé du thé, nous étions côte à côte, je n'en croyais pas mes yeux.

Nicole Garcia – le nom ne vous dit peut-être rien et pourtant vous la connaissez. Vous la connaissez notamment parce que vous l'avez vue dans des films de Rivette, Miller, Verneuil, Deville, Resnais, Simon, Sautet, Lelouch et j'en passe. Mais vous la connaissez aussi parce que vous avez vu

Place Vendôme et *Le Fils préféré*, vous avez vu *Mal de pierres* et *L'Adversaire*.

J'étais dans son salon, à quelques centimètres d'elle. Sa voix si reconnaissable s'élevait dans les airs et me chatouillait les lobes d'oreilles. Parfois, elle répondait au téléphone et disparaissait dans un coin de l'appartement. Je l'entendais au loin tandis que je détaillais le mobilier, les bibelots, les livres d'art – le somptueux décor de son antre.

D'une élégance insensée, caressante jusque dans son regard, Nicole avait les traits malicieux d'une enfant, elle était espiègle, fauve, et sa beauté intimidante.

Elle se frottait souvent les paumes comme si, par cette friction frénétique, elle voulait faire circuler le trop-plein d'énergie vitale qui l'habitait. Elle concluait toujours en entrechoquant ses mains dans un fracas tendre, clinquant. Elle applaudissait la vie. Ce geste que je n'ai vu que chez elle, je l'adorai instantanément. J'en venais même à l'imiter quand j'étais seul pour comprendre ce qu'il recelait, apprécier l'électricité qu'il diffusait dans le corps, la capturer, me l'approprier.

Elle m'impressionnait parce qu'elle parlait comme un livre. Elle utilisait des mots rares mais jamais dans sa bouche cela ne semblait soutenu ou désuet. Est-ce parce que ses mots voyageaient jusqu'à mes oreilles par le canal de sa voix, cette voix qui m'envoûta littéralement le jour de notre rencontre et qu'après toutes ces années je cherche encore à décrire ? Chaque fois que je tente de la nommer, j'ai l'impression de manquer la cible – tigre blond, griffes de soie, toutes les métaphores que je risque sont en deçà –, il faudrait pouvoir dire la Californie dans la brume, la déclivité des toits d'ardoise étreignant les manoirs des bords de Manche, l'ombre et la clarté autour de la bouche ouverte d'une enfant de trois ans qui écoute une histoire, il faudrait pouvoir dire le goût d'un vin sec, les gargouillis pendant l'ivresse, dire le vertige du premier pas dans le faisceau d'un projecteur et la solitude des nuits de pleine lune, mais je n'ai aucun des mots capables de fouetter le sens au point de coïncider avec l'étrange et insaisissable chose que je tente de désigner.

Ce qui donnait à Nicole son charme si particulier, c'était cette manière toujours nomade d'être là. Elle était bel et bien là, puissamment là, mais son être entier migrait en permanence sous vos yeux. Il dérivait vers un cap invisible dont les coordonnées constamment se reconfiguraient. Vous l'aviez devant vous, tout à vous, et pourtant vous pouviez constater en direct qu'elle était en pleine transhumance, exilée d'elle-même et, de ce fait, profondément elle-même.

Nicole doutait. De tout. Tout le temps. C'était épuisant. C'était fascinant. C'était l'intelligence faite femme.

Mais ce qui d'elle saillait le plus, outre son éclat, c'était son humour. Surtout : son désir de rire. Elle était d'une drôlerie folle. Au début, je m'astreignais à masquer mon hilarité, je ne savais pas si les stars avaient ce droit à l'humour, s'il était autorisé de faire rire quand on s'appelle Nicole Garcia. Il n'empêche, elle faisait mouche tout le temps. Elle ne rechignait jamais à être impertinente, ce qui la rendait plus irrésistible encore.

C'était un marbre, un Rembrandt, un Flaubert, une idole – une déesse.

DENISE

Qu'est-ce que vous en pensez justement... Que quelque chose se soit débloqué en vous ?

ADELINE

Ça tombe mal, quoi !

DENISE

Ça tombe mal mais ça veut dire que vous pouvez être enceinte... C'est pas rien, ça.

Je relançais Nicole quand elle flanchait, nous passions plusieurs heures à traverser ensemble les deux grandes scènes d'entretien qu'elle devait assurer dans le film.

DENISE

Vous aviez renoncé à quelque chose ?

ADELINE

Je sais pas. Peut-être.

DENISE

Votre corps vous dit quelque chose. C'est important d'écouter ce que vous dit votre corps. Il y a peut-être des idées en vous qui ne sont pas fondées.

Je donnais tout ce que je pouvais et affectais une spontanéité que je jugeais désarmante, soucieux de la voir braquer ses yeux sur moi. Non pas la jeune fille schizophrène qui se cachait derrière mes mots, mais moi, moi tout entier, conscient qu'elle était cinéaste et qu'il me restait encore une chance d'être repéré. Au cours de l'une de nos conversations, elle avait d'ailleurs défini l'acteur en ces termes : un être qui force le regard des autres sur soi, peut-être parce qu'un regard, un jour, a manqué. J'étais résolu à la prendre au mot. L'acteur en puissance que je croyais être n'avait pas charmé Claire Simon. Tout était encore possible avec Nicole. J'étais bien décidé à rastignaiser mon approche et forcer un destin paresseux.

ADELINE

J'ai plus les moyens en moi. Au fond de moi.

DENISE

Demandez-vous si vous avez envie d'être quelqu'un.

ADELINE

Ah mais c'est sûr, moi j'ai toujours eu envie d'être quelqu'un mais...

DENISE

Alors les moyens, vous les trouverez.

J'aurais pu avoir honte de cette instrumentalisation de ma fonction de répétiteur mais je considérais que c'était de bonne guerre. On ne pouvait pas impunément lâcher un jeune talent dans l'appartement d'une star et attendre de lui qu'il se contente de faire tapisserie.

En même temps, je sentais bien que ma marge de manœuvre était étroite. Plus j'afficherais mon ambition, plus elle serait rédhibitoire. Mais plus je m'effacerais, plus je disparaîtrais.

Je devais trouver le juste équilibre entre une présence suffisamment marquante et mémorable pour imprimer en Nicole une empreinte persistante, et une relative discrétion à même de me distinguer. Ne rien

demander, surtout, ne rien demander. Rester à ma place mais, imperceptiblement, glisser sans en avoir l'air, incarner ce que je croyais alors être mon plus beau rôle : moi-même.

OceanofPDF.com

Après le tournage des *Bureaux de Dieu*, j’accompagnai l’équipe à Cannes où le film avait été sélectionné à la Quinzaine des Cinéastes. La production m’avait demandé d’être là en renfort pour m’occuper des actrices. Il y avait Nicole Garcia, mais aussi Nathalie Baye, Isabelle Carré, Rachida Brakni, Béatrice Dalle, Anne Alvaro, Marie Laforêt... Au près de toutes, j’allais être une dame de compagnie – une sorte de sous-fifre corvéable à merci. Pas franchement de quoi sauter au plafond, j’en conviens.

Mais j’allais à Cannes. Et Cannes, pour toute personne anormalement constituée, c’est un rêve. Comme j’étais parvenu à nouer avec Nicole une amitié inattendue au fil de nos séances de répétitions, j’espérais même monter les marches à son bras car elle m’avait nonchalamment proposé d’aller voir le nouveau Soderbergh un soir où nous serions libres. Elle renonça finalement, incapable de se souvenir qu’elle m’en avait fait la proposition. Ce revirement présageait ce que serait mon séjour – une déroute.

J’égarai Nathalie Baye sur une plage qui n’était manifestement pas celle où ses intervieweurs l’attendaient. Il faisait une chaleur accablante, elle était en talons aiguilles, son maquillage menaçait de lui faire un visage de bougie fondue. Nous marchions en plein cagnard, elle se protégeait du soleil en brandissant sa pochette Chanel, je me liquéfiais dans l’angoisse de ne jamais trouver le bon spot. Elle finit par m’apostropher sur un ton étonnamment magnanime :

— Vous êtes perdu, en fait.

J’étais perdu, il n’y avait pas de doute.

Je me fis également incendier par un coiffeur hystérique aux faux airs d’Aragorn qui me tint personnellement responsable d’un fiasco logistique.

Il manquait une place dans la berline prévue pour raccompagner Isabelle Carré et Rachida Brakni à leur hôtel après une émission de télévision. Entre le lieu de l’enregistrement et le palace, il y avait à peu près cinq cents

mètres – sur une Croisette bondée, certes, mais on parle bien de cinq cents mètres. Comme ma mission était de rester avec les actrices, de ne pas les quitter d'un cheveu (d'ailleurs admirablement gaufré par Aragorn), j'annonçai à ce dernier qu'il devait se rendre à l'hôtel à pied pour assurer le raccord gaufrage, il y serait en, allez, sept minutes, je ne pouvais pas me permettre de laisser mes ouailles seules. Il me fusilla du regard et, au moment où j'allais monter dans la berline, me bouscula violemment et s'installa à ma place en hurlant : « Je n'ai jamais vu ça ! », ce qui nous faisait au moins un point commun. La voiture démarra, il ne me restait plus qu'à sprinter sur la Croisette pour arriver en même temps que le véhicule. Trempé, rougeaud, agonisant – car oui, en plus de tout le reste, je suis asthmatique –, j'ouvris les portes à ces dames tandis qu'Aragorn prit un air digne et pincé de garde suisse.

Il y eut enfin cette soirée festive où, après avoir décliné un rail de coke offert par l'attaché de presse, je m'escrimai à réparer le bouchon d'un flacon de parfum Hermès pour je ne sais plus laquelle des déesses, moi qui suis une bille en bricolage. Je finis par en renverser tout le contenu sur mes cuisses. Faute d'avoir prévu une tenue de rechange, je passai la soirée dans ce treillis de camouflage improvisé.

Je revins de ce rêve cannois dans le même état qu'un chemisier blanc malencontreusement mêlé à une machine remplie de jeans – gris.

J'enquillai ensuite des projets de théâtre tous plus foireux les uns que les autres, des cours de jeu inutiles et ruineux assortis d'auditions humiliantes (nous en reparlerons), des tournages de courts-métrages autoproduits jamais montés ni diffusés.

J'avais l'impression de gaspiller ma jeunesse. Je me sentais vieillir en voyant s'éloigner mon eldorado. Je repensais constamment à cette phrase répétée des dizaines de fois devant Nicole : « Quand on sent que ça se dégrade à vingt-huit ans, c'est comme si... Comme si j'approchais de la fin. » Chaque mois me rapprochait bel et bien de ce couperet fatidique, les vingt-huit ans. La fin.

Cette réplique était une prophétie, je l'avais d'ailleurs senti, elle était en train de s'accomplir. Il ne se passerait rien de décisif dans ma vie.

Plus c'était calme, plus je feignais, auprès de mon entourage, d'être dans un tourbillon. Telle pièce donnée une seule fois dans une cave de vingt-cinq places sur un plateau de deux mètres par trois où je jouais un pape aux prises avec l'Histoire se promettait d'être la révélation théâtrale de la saison. On jouait à guichets fermés le 6 mars à 18 heures, informais-je mes amis.

— Je devrais pouvoir te trouver une petite place mais pas te voir immédiatement après être sorti de scène car il faudra que je démonte étant donné qu'une autre pièce joue à 20 heures. Si tu as le temps d'attendre que j'aille rendre le véhicule servant à transporter le décor à Gif-sur-Yvette chez l'oncle du régisseur lumière qui nous a gracieusement prêté sa Kangoo lavande, je serai vraiment ravi de boire une bière en happy hour avec toi, si possible pas trop loin de la porte de Clignancourt où je loge.

Les choses s'accéléraient, confiais-je à mes cousins ou mes parents. J'étais très demandé, je m'étais fait un énorme réseau, je ne savais plus où donner de la tête.

— Alors non, je ne suis pas encore intermittent du spectacle mais, tu sais, ce n'est pas mon but à court terme. Et puis ça fait partie du jeu, il faut accumuler les projets non rémunérés, surtout ne pas s'économiser, donner de sa personne pour espérer, au bout du compte, tirer enfin le gros lot. Tout viendra en son temps. J'ai confiance.

En réalité, je me morfondais. Mais l'avouer, ç'aurait été consentir à ma démolition. Dire haut et fort, devant tout le monde, que je m'étais trompé. Que tout ce temps passé à m'agiter pour me montrer avait été vain. Qu'il n'en resterait, dans l'esprit des autres, qu'une vague sensation de gâchis. Du temps perdu. Qu'il était urgent de revenir à la vie réelle, de suivre une formation valable, de me trouver un travail et de laisser derrière moi mes puérils et narcissiques rêves de gloire. D'avouer que je ne serais jamais une star, jamais comédien, même, parce que je n'en avais ni le talent ni l'étoffe.

Il n'y a que des mythologies encombrantes quand on veut devenir acteur – elles vous colonisent et vous obsèdent.

Vous n'entendez parler que de celles et ceux qui ont été repérés sauvagement dans la rue, les Delon, Duris, Dalle ou Bonnaire qui n'ont rien fait pour ça, se sont contentés d'évoluer dans les frusques de leur nature indomptée, caressant de leurs semelles trouées le bitume où, miracle, passait justement un directeur de casting foudroyé par leur inexplicable aura – eux qui se sont même payé le luxe de décliner la sollicitation pressante du dénicheur de prodiges, rétorquant, au moment de froisser entre leurs mains de lycéen une carte de visite pour laquelle d'autres éventreraient leurs parents ou sauteraient d'un pont, « ça m'intéresse pas, désolé », tournant les talons avec un vague sourire mutin qui attise davantage le désir avant de finir par rappeler quelques semaines plus tard, voix nonchalante disposée à murmurer les mots qui changeront le cours de leur vie.

Vous n'entendez parler que de celles et ceux qui, alors qu'ils accompagnaient leur frère, cousine, amie à une audition, soit pour encourager (les plus pervers), soit pour donner la réplique (les plus fourbes), se sont distingués, ont éclipsé leur binôme dont on n'entendra jamais parler – sauf si le malheureux rebut saute d'un pont ou éventre ses parents. Là encore, ils n'y peuvent rien, tout s'est fait malgré eux, leur charme, leur vitalité, la lumière renvoyée par leur carnation auront ébloui, et contre ça il n'y a rien à faire.

Je ne semblais pas m'acheminer vers un tel scénario ni posséder les qualités requises pour ce genre de destin. Pourtant j'y croyais. J'estimais qu'il n'était pas temps de renoncer. Il fallait avaler les couleuvres, serrer les fesses et continuer. Je considérais qu'il était impossible que ça ne marche pas. Tout simplement impossible. Comme ma mort. Cela n'arriverait pas. Cette prophétie malheureuse me provoquait. Elle testait mes nerfs et ma capacité d'endurance. Il m'appartenait de m'obstiner et de renverser la prédiction. Ma chance, elle, arriverait.

Elle arriva.

En 2012, cinq ans après notre rencontre, Nicole Garcia m'engagea pour travailler sous sa direction dans son septième long-métrage, *Un beau dimanche*.

J'y jouais un Anglais venu sur le continent passer un week-end dans la somptueuse propriété de la mère d'un ami, et cette mère était jouée par Dominique Sanda.

Le nom ne vous dit peut-être rien et pourtant vous la connaissez. Vous la connaissez notamment parce que vous l'avez vue dans des films de Bresson, Demy, Bertolucci, De Sica, Visconti, Malle, Duras, Deville et j'en passe.

À l'évidence, je ne pouvais pas tout miser sur cette expérience étant donné l'importance relative de mon rôle – je n'avais aucune réplique dans le script, j'apparaissais. (Tout de même, cinq jours de tournage.) Ce n'était pas de la figuration, non, c'était un rôle. Un vrai rôle. (Un rôle muet, certes.) Un rôle secondaire. Oui, c'est vrai, très secondaire. (Tellement secondaire en réalité qu'on pouvait me louper.) Bon. Mais j'étais présent dans des scènes importantes, me persuadais-je, et même dans l'une des plus importantes du film : un repas de plein air – je n'en dirai pas plus si vous souhaitez voir le film. (Peut-être l'avez-vous vu, d'ailleurs, et peut-être que vous vous dites : « Grands dieux, je suis en train de lire un texte écrit par celui qui jouait l'Anglais dans *Un beau dimanche* de Nicole Garcia ! » Si ce n'est pas le cas, si vous ne vous dites pas cela parce que, d'une part, vous n'avez pas vu le film et, d'autre part, les chances pour que vous ayez fait le rapprochement entre ce film et moi, mon nom en tout cas, aperçu par hasard en caractères minuscules et en queue d'un générique défilant à la vitesse d'une comète quand vous étiez déjà en train de vous rhabiller pour peu que vous ayez vu ce film en salle, ces chances sont à peu près nulles.)

Si je ne faisais qu'apparaître sans avoir aucun dialogue, je me consolais, à l'époque, en me disant qu'au moins je n'aurais pas à parler anglais. J'évitais ainsi le ridicule en ne dévoilant pas mon piètre accent – je ne peux toujours pas expliquer pourquoi Nicole m'avait attribué ce rôle-là en particulier, pourquoi m'avait-elle choisi, moi, petit acteur d'origine corse et lyonnaise, pour jouer un Anglais alors que mon anglais n'était pas, a priori, mon plus mémorable talent.

Quoi qu'il en soit, tout ceci (moi = rôle muet), ayant lu le scénario, je le savais. Mais ce que j'ignorais en arrivant sur le plateau pour mon jour 1, c'est que Nicole avait prévu de nous faire improviser quelques scènes de groupe – ce qui voulait dire que j'allais, en fait, devoir (horreur) parler.

J'avais pour partenaire une petite amie anglaise (dans la fiction, je veux dire, je n'ai jamais eu de petite amie anglaise et je ne peux pas dire si je le regrette). Cette petite amie de fiction anglaise était une vague cousine de Nicole qui se réjouissait d'être là, capturée, immortalisée par sa lointaine parente. Elle n'avait pas trente ans, comme moi à l'époque, et elle se destinait à être psychanalyste. Elle trouvait cela tout à fait réjouissant à la différence de moi qui, si j'étais fier de faire enfin du cinéma, et avec Nicole Garcia, étais surtout terrorisé de ne pas être à la hauteur.

À mesure que je compris qu'il allait falloir improviser, donc parler, donc parler en anglais, ce qui ne semblait nullement déranger ma moitié, petite amie anglaise de fiction, ça la réjouissait même, comme tout ce qui se passait sur le tournage, ça l'amusait follement (on tournait dans un sublime château près de Toulouse), arriva cette scène cauchemardesque où je devais converser avec Éric Ruf, devenu depuis administrateur de la Comédie-Française, ce qui n'est pas sans en imposer au verso d'un curriculum.

Aussi improvisai-je une scène de small talk avec lui, fils de Dominique Sanda (dans le film, s'entend), frère de l'ami qui m'avait invité à passer ce week-end dans son château, enfin le château de sa mère, Dominique Sanda (sa mère dans le film) – j'espère qu'on suit –, et je m'entendis lui demander jusqu'où s'étendait sa propriété, initiative idiote qui m'accula à baragouiner un pathétique :

— *And the fields behind the river, are they yours too ?*

Phrase inepte, conne au possible, que j'inventai sur le moment, dans la panique, l'effroi devrais-je dire, contemplant d'un œil pénétré la ligne d'horizon qui se confondait avec la Garonne, phrase abyssalement sottise qui aurait sans doute été reniée par n'importe quel scénariste digne de ce nom, phrase qu'il allait me falloir fixer, reprendre et répéter à l'infini puisque la scène était filmée sous plusieurs angles (il y aurait donc plusieurs prises), phrase dont personne alentour ne sembla relever la niaiserie, phrase surtout dont je n'ai jamais su si la grammaire en était correcte.

Quelques mois plus tard, cela, je n'osai d'ailleurs le demander à l'homme anglais (un vrai, lui – Anglais, s'entend) dépêché en studio pour la postsynchronisation (postsynchro comme on a coutume de la nommer dans ce qu'on a coutume de nommer le milieu), je n'osai pas lui poser la question suivante : cette phrase abyssalement conne est-elle seulement correcte grammaticalement parlant ?

J'aurais pu, j'aurais dû, même, lui demander pendant que je m'acharnais à me doubler moi-même, répétant dans un micro cette maudite réplique en cadence avec la barre qui défilait bien trop vite sur l'écran, cette barre censée m'aider à caler le texte sur l'image du plan – le tout devant le producteur, évidemment, le monteur et je ne sais combien de spectateurs inutiles faisant soi-disant partie de l'équipe. Je n'y parvins pas car j'éprouvais une honte paralysante, une honte plus envahissante encore que sur le tournage dans la mesure où ni Dominique Sanda ni Éric Ruf ne pouvaient faire diversion, j'étais bel et bien l'objet des regards, le seul, et, pire, celui de l'écoute. Mais le véritable Anglais de cette postsynchro ne perçut pas ma honte et, tandis que je recommençais, pivoine, suant comme à Cannes, comme chaque fois que ma dignité s'écrase sur des parois en émail, il finit par se tourner vers moi pour me demander, dans un français impeccable, si j'avais des « origines australiennes » car il lui apparaissait que mon accent était celui d'un Australien – remarque que je ne sais toujours pas comment interpréter.

Le soir de cette journée de tournage où s'inventa, dans un éclair de génie, cette épatante réplique dont je viens de raconter la genèse, Nicole et moi buvions un verre au bar de notre hôtel. Elle attendait Louise Bourgoïn et

Pierre Rochefort, les deux premiers rôles du film, avec qui elle allait sortir dîner.

Elle évoquait l'une des séquences qu'elle tournerait le lendemain puis nous avions dérivé et en étions venus aux cinéastes qu'elle aimait, John Cassavetes notamment (le mari de Gena Rowlands à qui Nicole ressemble selon moi de manière absolument saisissante).

C'est précisément à cet instant que Nicole prononça pour la toute première fois le nom d'Ariel Winthrop.

Ariel A. Winthrop.

Enthousiaste, elle mentionna la scène la plus célèbre de cet acteur américain, sa scène iconique, celle de la mèche de cheveux dans *Opening Night* du même Cassavetes.

J'avais bien sûr vu *Opening Night* – toute personne ayant le désir de devenir acteur a vu ce film, du moins été forcé de le voir – mais je ne me souvenais absolument pas de cette scène de la mèche de cheveux.

— Mais si, insista-t-elle. C'est lui, Ariel, qui remet la mèche de Gena Rowlands quand, le soir de la première à New York, elle s'apprête à entrer en scène. Elle est ivre morte, incapable de tenir debout, affalée contre le mur de carton qui la soustrait à la vue des spectateurs, tandis que le reste de l'équipe, brutal, paniqué, compatissant aussi, la secoue. On la contraint, on lui fait boire du café noir, on la stimule, et lui, Ariel, simple figurant, assistant ou répétiteur qu'on n'avait pas encore remarqué, passe une main dans ses cheveux. Juste ça. Il remet une mèche blonde qu'il glisse derrière son oreille, l'oreille de Gena Rowlands, effleurant sa pommette, plongeant son regard si particulier, ses yeux bleus lac sombre dans ceux, émiettés, d'elle, la noyée, l'actrice, Gena Rowlands alias Myrtle Gordon, qui semble alors trouver dans ce geste la force de se catapulte hors des coulisses pour rejoindre le monde trop éclairé qui l'attend. La caméra saisit le trouble entre eux deux et la voilà qui repart au front.

De ce genre d'apparitions, continua Nicole, Ariel Winthrop est spécialiste. Sa carrière en est pleine. À vrai dire, elle n'est faite que de ça. Il n'a tenu aucun premier rôle. Ni même de second. Non. Ariel était figurant. Mais attention : figurant de luxe – on dit que ses cachets n'avaient rien de

symbolique –, figurant de luxe que se sont offert Cassavetes, donc, et pas qu’une fois, mais aussi Lumet, Lynch, Wenders, Scorsese, Coppola et j’en passe.

Elle-même, Nicole, avait eu le projet d’engager Ariel pour jouer le mari de Dominique Sanda dans *Un beau dimanche* mais il avait disparu de la circulation et personne ne savait s’il était encore en vie. Alors, comme elle avait déjà fait des pieds et des mains pour retrouver Dominique Sanda en Uruguay (je jure que c’est vrai), au fin fond de l’Uruguay (va savoir pourquoi Dominique Sanda s’était réfugiée au fin fond de l’Uruguay), Nicole avait abandonné l’idée et décidé que Dominique Sanda serait veuve – punto basta.

— C’est triste, reprit-elle, plus personne ne connaît Ariel, aujourd’hui. Dans les années 80, c’était une star. Ce qui a contribué à façonner sa légende, c’est qu’outre sa carrière d’acteur, Ariel a réalisé un film qui est devenu mythique. *Miss None*, il s’appelait. Ça veut dire Mademoiselle Aucune, ou Mademoiselle Personne. L’exemple parfait du film maudit. Ça ne te dit rien ?

— Strictement rien, avouai-je avec embarras.

— Dans *Miss None*, Ariel avait entrepris de raconter sa propre vie en ne se montrant jamais. En dérobant systématiquement son visage. C’était vraiment une idée géniale et assez révolutionnaire, à l’époque, de concevoir une sorte d’autobiographie filmée dans laquelle on ne verrait jamais le visage de l’acteur dont la vie se rejouait à l’écran.

L’autre idée géniale de ce film était qu’elle-même, Nicole, cette même Nicole qui m’avait choisi pour jouer un Anglais qu’à mon insu j’avais transformé en Australien, cette même Nicole en train de boire un Americano (un Americano, oui, et moi aussi d’ailleurs, n’ayant pas eu le courage de prendre autre chose parce que, d’une part, j’avais sans doute voulu la flatter en m’alignant sur son choix, ignorant tout de l’Americano, d’autre part, non, il n’y a pas d’autre part), cette même Nicole, sirotant son Americano, donc, cette Nicole-là se trouvait avoir été justement choisie par Ariel pour jouer sa femme dans *Miss None*.

— Un rôle de parfaite inconnue, me confia-t-elle, regrettant peut-être après coup qu'Ariel n'ait pas épousé Marilyn Monroe ou Ingrid Bergman qu'elle aurait dès lors incarnée, elle, Nicole, puis dépassée grâce à ce rôle, devant se contenter, puisque Ariel n'avait épousé qu'une anonyme, de prêter ses traits à une femme ordinaire dont elle ne se souvenait même pas du prénom – Meredith, peut-être, lâcha-t-elle en commandant deux autres Americanos (parenthèse, c'est très fort en alcool l'Americano, c'est Martini + Campari, et au bout du deuxième, je vous garantis que ça tape).

Dans l'attente de cette deuxième tournée, Nicole se mit à me décrire le mémorable premier plan de *Miss None* qui lui vaut sa légende :

— Ça commençait de très près, tu discernais une masse informe et foncée. Puis la caméra ondulait, prenait du champ et tu avais tout à coup une image d'ensemble plus nette. C'était déjà un premier choc parce que tu t'apercevais que ce que tu voyais depuis le début, tous ces replis de matière indiscernable, c'était en fait les décombres d'un homme. Il était replié sur le coin d'une petite table rectangulaire aux bords arrondis parsemée de papiers de bonbons. Je me souviens que c'était filmé d'une telle façon que tu faisais forcément une association mentale entre les papiers de bonbons et les bords arrondis de la table. Ça paraît fou, mais tu avais l'image d'un enfant rien qu'avec ces deux détails. Oui, un enfant. Et tu pouvais même penser que cet enfant était aimé parce qu'on lui avait acheté des bonbons et parce qu'on avait installé dans le salon une table sans aucun angle tranchant. C'est ça le cinéma, un cadre et, avec lui, la présence obstinée d'une histoire, tapie dans tes yeux. Ariel était donc affalé sur la table. Il avait les cheveux en bataille et une position très étrange. L'un de ses bras passait par-dessus son crâne comme... Comme l'anse d'un panier en rotin, je ne vois pas quelle autre analogie faire, c'était très incongru... Son autre bras pendait le long de sa jambe, tu constatais alors qu'il était entièrement nu. Il ne bougeait pas. Tu ne savais pas s'il était mort ou vivant. Ça durait longtemps et au moment où tu en venais à te demander si le plan lui-même ne s'était pas figé, tu apercevais une mouche en train de voler près de lui. Une grosse mouche noire ou bleue, un peu comme celles qu'on retrouve hors saison au fond des éviers dans les maisons des bords de mer. Je me souviens que la mouche

dessinait dans les airs une boucle comme au fusain, furtive. Elle le faisait par deux fois. Et toi, tu t'interrogeais encore. Est-ce volontaire, est-ce un accident ? Je veux dire, la présence de cette mouche, dans ce plan-séquence qui dézoome lentement, est-elle un signe à décrypter ou un simple hasard ?

Le serveur déposa les Americanos sur notre table, Nicole but une gorgée en faisant tinter les glaçons puis recommença à décrire :

— À l'arrière-plan, il y avait une large baie vitrée qui donnait sur une terrasse. Elle était inondée d'un soleil très blanc et cette luminosité contrastait sévèrement avec l'obscurité du premier plan. C'est étrange, en te disant ça, je repense subitement à cette phrase de Jack London dans *Martin Eden* que j'adore et qui m'a toujours accompagnée : « La vie était pour lui comme la lumière blanche qui blesse les yeux fatigués d'un malade. »

Elle laissa flotter la phrase un moment avant de réattaquer :

— Derrière la terrasse, on voyait la mer. Elle scintillait sous l'assaut de cette lumière blanche qui blesse les yeux fatigués des malades...

Elle sourit avec mélancolie.

— Et au moment où tu te disais que ce paysage idyllique était littéralement saccagé par la vision tragique de l'homme nu, effondré sur ce coin de table rectangulaire aux bords arrondis et jonché de papiers de bonbons, au moment où tu percevais pleinement le contraste, ça coupait.

Nicole inclina lentement la tête vers le bas, semblant entendre quelque chose ou bien désireuse de reprendre du souffle. J'en profitai pour détailler ses narines, ses pommettes et ses yeux bronze, absents.

— C'était un plan magistral, monté dans un grand silence. Il n'a pas cessé de m'inspirer. Tout était dit de l'histoire, et avec une économie de moyens remarquable. Aucun effet de mise en scène. Une austérité implacable. Dans le film, la musique était splendide. Ariel aurait pu l'utiliser pour ce premier plan, t'en mettre plein la vue, mais il avait préféré retenir les choses. Elle naissait plus tard, progressivement, et elle t'étreignait sans que tu t'en rendes compte. Pour un premier long-métrage, c'était impressionnant de maîtrise et de maturité. Avec les années, je me dis que j'ai eu beaucoup de chance. J'ai énormément appris sur ce tournage. C'est un miracle qu'Ariel m'ait choisie.

— Pourquoi un miracle ?

— Parce que figure-toi qu’il m’avait repérée non pas dans *Mon oncle d’Amérique* d’Alain Resnais comme je l’ai d’abord supposé, mais dans *Le Gendarme se marie* de Jean Girault. Pas franchement le plus inspirant de mes rôles.

Autant Ariel Winthrop et *Miss None* m’étaient totalement inconnus, autant je connaissais par cœur tous les Louis de Funès. J’étais capable de rejouer, du tac au tac, des dizaines de répliques extraites de la série des *Gendarme*. Je me contentai, mezza voce, de m’étonner de la carrière internationale d’un film aussi... (je cherchais le mot) français, disons, que *Le Gendarme se marie*.

— Je ne crois pas qu’il ait été projeté aux États-Unis. C’est simplement qu’Ariel était en France, en 1968, quand *Le Gendarme* est sorti. Il avait une vingtaine d’années et il était venu à Paris pour apprendre le français. En allant au cinéma un peu au hasard, il est tombé sur *Le Gendarme se marie*. Il est resté un peu plus d’un an en France, je crois. Il ne savait pas trop quoi faire de sa vie. À son retour aux États-Unis, il a commencé sa carrière dans un film de Coppola. Pas mal pour un début. Il ramasse les ordures dans *The Rain People*, si je me souviens bien. Quand je l’ai rencontré en 1986 pour le tournage de *Miss None*, il m’a avoué qu’il m’avait choisie parce qu’il avait adoré mon apparition, de moins d’une minute je précise, dans *Le Gendarme*. Il m’avait trouvée saisissante quand j’abandonne une partie de ping-pong et demande à Louis de Funès de faire sauter une contravention.

Je visualisais très précisément cette séquence. J’étais même à vrai dire capable de réciter les dialogues de la scène qui se concluait par le fabuleux « vous êtes un chou » de Nicole, entonné d’une voix assez haut perchée, mais j’évitai de me lancer dans une imitation.

Nicole me confia tout cela, hilare, puis elle cita Ariel, assez immodeste :

— C’est à cela qu’on reconnaît les grands acteurs. Si tu peux apparaître une seconde dans un film et qu’on te remarque, c’est que tu es un immense acteur. Et si on se souvient de toi, alors tu es une légende.

Comme Pierre Rochefort et Louise Bourgoïn n’arrivaient toujours pas, Nicole se laissa digresser. Elle me parla de *Plein Soleil* de René Clément et

de ce plan qu'elle adorait dans lequel Romy Schneider apparaîtrait pendant trente-sept secondes.

— J'ai compté, avait-elle insisté.

Ça l'avait marquée parce que c'était, au centième près, son temps de présence dans *Le Gendarme se marie*.

Elle, Romy Schneider, posée comme une potiche à côté d'Alain Delon pendant trente-sept petites secondes alors que, quatre ans plus tôt, elle avait joué *Sissi*, devenant une star mondiale.

Nicole m'avoua comprendre intimement cette humilité. Cet effacement. Je rebondis bêtement sur l'invisibilisation des femmes mais elle me reprit :

— Ce n'est pas tant être une femme, la question ici, qu'être acteur.

Les Americanos faisaient leur effet, l'alcool infusait en nous, Nicole se mit à évoquer avec passion l'intelligence et l'élégance d'Ariel, sa manière de diriger, sa manière stupéfiante de jouer.

Je finis par lui demander si elle avait une copie de *Miss None*, un DVD, s'il était possible de découvrir ce film mythique, parce que cela faisait tout de même très envie. De but en blanc elle assena :

— Personne ne peut plus le visionner, hélas. Ariel a fini par le détruire parce que voilà, il y a une chose qu'il n'avait pas anticipée : il ne supporterait pas de se voir à l'écran plus de trente-sept secondes.

Il semble que ça lui ait soudain sauté aux yeux pendant la projection qu'il avait organisée pour Nicole à Los Angeles. Elle se rappelait y être venue spécialement, pensant sans doute que l'avenir se jouerait dorénavant là, qu'elle allait conquérir Hollywood – écrans écocides, murs de chambres, couvertures d'agendas, cartes postales, etc.

— On regarde le film tous les deux, côte à côte, je pleure, je suis sans voix à la fin de la projection, mon visage est inondé de larmes. Je me tourne vers lui, mon regard entier dit la reconnaissance de m'avoir offert un si beau rôle, de m'avoir écrit un si beau personnage, de m'avoir dirigée et filmée comme ça, je pense intérieurement que c'est prodigieux parce que je ne me reconnais pas. Et tandis que mon regard, exprimant tout ça, plonge dans le lac sombre du sien, il pose une main sur mon genou puis me dit :

— Je vais détruire ce film.

Et, passé la stupeur et mes tentatives pour l'en dissuader, passé l'effroi, Ariel, dont la main n'a toujours pas quitté mon genou, y exerce une légère pression, et je comprends le gouffre qui se creuse en lui.

Alors je dis d'accord, et ensemble nous plaçons les épreuves et les négatifs de la copie zéro dans un fût, nous l'arrosons d'essence puis nous y mettons le feu à l'aide d'une boîte d'allumettes que j'avais récupérée à la réception du Chateau Marmont, nous réchauffant les mains au-dessus de ce brasier, avant d'aller boire un Americano dans un dinner sordide de Pasadena.

Ramasser les ordures dans *The Rain People* de Francis Ford Coppola.

OceanofPDF.com

(...)¹

JANET MASLIN : *Vous regrettez parfois ?*

ARIEL A. WINTHROP : *Quoi donc ?*

De ne pas... avoir joué davantage ?

Grands dieux, non !

Dans l'interview que Janet R. Maslin, fameuse critique de cinéma américaine, a réalisée pour le *New York Times* le 16 février 1999 (titre d'ailleurs évocateur : « *The Perfect Stranger* »), Ariel dit *Holy shit, no !* J'ai traduit *Holy shit* par *Grands dieux* après avoir longuement hésité avec *Putain de bordel*, mais c'est toujours un peu délicat les jurons en anglais, on ne sait jamais si c'est très vulgaire ou très pieux, les deux à la fois sûrement comme chez les Québécois, seulement ça ne marche pas toujours chez nous les *Vierge de putain*, *Sainte Merde de Dieu* et autres *Christ l'enculé*, ça ne sonne pas pareil, voilà pourquoi j'ai opté pour *Grands dieux*.

Apparaître, c'est ce qu'il y a de plus beau pour un acteur, je crois qu'il n'y a que ça, au fond, qui m'intéresse... apparaître.

Pourquoi, d'après vous ?

Parce que ça suppose, immédiatement après, de disparaître. On s'épargne ainsi le risque de déplaire, ce qui est la pire des hantises pour les acteurs, et au fond pour n'importe qui sur cette terre, je veux dire, déplaire... Il n'y a tout simplement pas le temps pour ça quand on ne fait que des apparitions.

Le temps pour quoi ?

Pour lasser, décevoir et, d'une certaine façon, mourir dans le regard des autres. J'ai l'impression, en ce qui me concerne, de rester vivant parce que je suis... bref. Bref comme une comète. Elle passe, on la regarde filer, et puis voilà, *that's it*.

Vous n'auriez pas envie de creuser un rôle ?

Pour quoi faire ?

Je ne sais pas... pour aller au bout d'un personnage, donner à sentir tout un parcours, des émotions, marquer les esprits, comment dire, compter ?

Je n'ai jamais été doué pour les maths.

Janet Maslin note ici un silence gêné – *awkward silence*.

Plutôt qu'apparaître, est-ce que ce n'est pas ce que souhaite tout acteur ?

Aligner des chiffres ?

Durer.

Mais je dure... oh je dure... je dure peu à chaque fois, c'est vrai, et pourtant, vous me voyez, je suis là, devant vous, j'existe, après une carrière comme la mienne, j'existe encore, alors au fond, à choisir, je veux dire : me farcir des tournages (*stuffed with shootings*) sans fin puis être balayé par la première starlette venue avant d'être englouti dans l'alcool, les amphétamines et les tabloïds, ou bien durer par ma rareté... Qu'est-ce que je raconte ? Pas ma rareté, ma pingrerie, voilà, parce que c'est ça, comme tous les nuls en maths, moi, je suis d'une effroyable pingrerie, chaque seconde me coûte, alors autant qu'elle soit inoubliable, pas vrai ?

Après avoir quitté Nicole passablement éméché, j'étais monté dans ma chambre et m'étais assoupi. Quelques heures plus tard, réveillé par le son d'un téléviseur provenant de la chambre voisine, j'avais commencé à vagabonder sur internet.

J'étais intrigué par l'histoire d'Ariel, je voulais en savoir plus sur cet homme elliptique, un peu braque – au moins voir son visage, plonger mes yeux à moi, cuivre oxydé tendance fiente, dans son lac sombre.

Mais hormis un lien vers le site dédié aux archives du *New York Times* qui retranscrivait l'entretien (l'article était payant), il n'y avait rien. Les rares résultats qui s'affichaient proposaient de migrer vers des profils Facebook ou Instagram, des Ariel vivant à Winthrop – banlieue nord du Massachusetts – et affichant des visages poupins aux joues érythémateuses, des pages LinkedIn détaillant les parcours et compétences de tous les Ariel passés par l'université Winthrop – j'appris à cette occasion qu'il existait une faculté portant ce nom en Caroline du Sud –, des extraits de livres en anglais où apparaissaient, séparés, les deux mots prisonniers d'une gangue fluo, des suggestions du moteur de recherche me signalant l'existence d'une

lessive homonyme, et toute une foule de notices imbitables détaillant statistiques ou résultats sportifs – non, hormis cela, je ne trouvais rien d'autre.

La rubrique « images », même, ne proposait aucune photographie plausible de lui. Ni de son regard. Aucune vidéo non plus ne reprenait la scène de la mèche de cheveux. Pas la moindre trace de lui, comme si son existence matérielle avait résisté à la transposition numérique, contré la vague, comme s'il avait poussé au bout sa logique de figurant, furtif occupant d'une microscopique parcelle de l'espace digital, simple entrefilet.

Ariel, me disais-je, déçu autant qu'excité par la prouesse, n'était qu'une tête d'épingle, une allusion de spécialiste, une note de bas de page en caractères minuscules, un crédit oubliable au fin fond d'un index encyclopédique – une vie invisible.

Est-ce que vous proposez vous-même les actions que vous accomplissez à l'écran ?

Je préfère parler de gestes, ce sont des gestes, chaque fois des gestes. Ce n'est pas moi qui les propose. Ils sont dans le scénario. Il y a des notations du type : « On passe l'aspirateur » ou « Quelqu'un est affalé sur le comptoir ». On me fait lire les dernières versions, et je choisis celui que j'ai envie de faire parmi les gestes qui sont décrits ici ou là. Je choisis quel « on », quel « quelqu'un » j'ai envie d'être. J'essaie de ne pas me répéter, de ne pas servir un scotch dix fois, j'essaie de varier, d'explorer chaque fois de nouveaux gestes. De film en film. Ça m'intéresse, ça. Le geste. Qu'il soit clair, net, que la trajectoire soit sans ambiguïté. La vie est tellement ambiguë, je crois que ça me fait du bien que dans mon travail les choses soient limpides.

Vous avez conscience que vous avez l'air un peu fou ?

Pourquoi ?

Vous ne trouvez pas ça... bizarre ?

Qu'est-ce que vous trouvez bizarre ?

Vouloir si peu. Je crois que c'est ça qui me surprend. Vouloir si peu.

C'est parce que vous jugez que c'est peu.

Ça ne l'est pas ?

Non.

Certes, sauver Gena Rowlands, ce n'est pas rien, mais enfin...

Je voudrais dissiper un malentendu. Je déteste cette scène. Pour moi, c'est une trahison. John Cassavetes m'a trahi.

Je ne devais, au départ, que lui tendre un petit peigne avant son entrée en scène. C'est le geste que j'avais choisi. Je le trouvais net. Pas question de me substituer à elle. Le film raconte ça, d'ailleurs. Que les femmes n'ont pas besoin des hommes. L'inverse est faux. Les femmes, elles, n'ont aucun besoin des hommes. Aucun. Le peigne, ça symbolisait ça pour moi. Je suis superflu. Net. Clair. Sans ambiguïté. Mais John a voulu qu'on improvise, ce que je déteste. Il trouvait que j'étais trop mécanique avec cette histoire de peigne. « Robotique », il répétait. La journée avait été longue, on était fatigués, alors il m'a dit : « On va essayer autre chose, tu vas lui remettre une mèche de cheveux. » J'ai pensé à tort que c'était clair, je n'ai pas été assez vigilant, je n'ai pas perçu la portée de ce geste. Vous savez, John est le cinéaste qui a le mieux filmé les femmes, parlé d'elles aussi, mais c'est parce qu'il a créé avec elles. Je crois qu'il était une femme et un homme en même temps. En tout cas, il n'était pas qu'un homme quand il filmait ou jouait. Bon, mais avec la mèche, je ne sais pas, je lui ai obéi, je l'ai fait, et Gena m'a regardé avec de tels yeux, forcément, c'est la plus grande actrice de l'Histoire, alors il s'est passé quelque chose, et moi je n'ai pas tout de suite compris ce qui se jouait. Ce n'est qu'en voyant le film que j'ai été choqué par le plan. Je lui ai dit et on s'est fâchés. Mais pour *Gloria*, il m'a rappelé alors j'ai proposé, comme une revanche, d'apparaître dans une scène où Gena me gifle. Ça s'est très bien passé hormis le nombre de prises qu'on a dû faire et le nombre insensé de beignes que Gena m'a collées, mais ça nous a tous réconciliés, je crois. John m'a même dit que j'avais raison pour la mèche de cheveux. Il trouvait que c'était le pire plan du film, il aurait dû le couper mais il n'avait pas osé pour une seule raison, me disait-il : parce que c'était moi.

Ça vous a flatté ?

Je peux comprendre ses regrets. Moi, je donnerais n'importe quoi pour rallumer un joint dans *Serpico*.

Pourquoi ?

Parce que je le fais avec un autre enjeu que celui pour lequel j'ai été engagé.

C'est-à-dire ?

C'est le début de ma carrière. Je veux bien faire. Je veux qu'on me voie bien faire. Donc je suis mauvais.

Pourquoi un acteur serait mauvais parce qu'il désire qu'on le voie ? N'est-ce pas le métier même de l'acteur de chercher, non, de demander à être vu ?

Rien n'est plus différent du métier d'acteur que ça.

C'est-à-dire ?

Un acteur doit, par-dessus tout, aspirer à une chose au moment où il entre en scène ou au moment où il entend action, c'est (...)

Fin du contenu gratuit. Le reste de l'article était flouté et occulté par un cadenas assorti d'un lien vers des formules d'abonnement sur lequel je cliquai aussitôt, écarquillant les yeux en avisant la somme exorbitante dont il fallait s'acquitter pour avoir le droit d'achever sa lecture. Je balançai quelques secondes.

On m'affirmait que j'avais lu 65 % du contenu, ce taux acheva de me convaincre. J'estimai en savoir assez sur cet illuminé un rien vaniteux sous ses dehors d'ascète à la dérive. Ce raté s'efforçant de justifier pourquoi il n'avait jamais percé. Ce figurant qui s'était complu dans une non-carrière. Tant pis pour les secrets gisant à la disposition des nantis fêrus d'art brut, je fermai la fenêtre et en restai là.

1. Un chapeau donnant quelques repères sur Ariel introduit ces propos, mais il recoupe les informations déjà transmises par Nicole.

Allumer un joint dans *Serpico* de Sidney Lumet.

OceanofPDF.com

Affalé sur la petite table de bois noir, peinte ainsi par je ne sais quel régisseur alcoolique n'exerçant plus depuis des lustres, noir parce que ici au théâtre, mesdames et messieurs, tout se doit d'être noir tels les abysses de l'âme humaine que l'on sonde – il suffisait toutefois de s'approcher pour constater que le noir se voyait moins que les nervures effilochées du contreplaqué, idem d'ailleurs pour toutes les lattes fatiguées du soi-disant parquet censé former ce qu'on a coutume de nommer les soi-disant (néanmoins mythiques) planches, tout ceci donnant à sentir un climat de négligence crapuleuse inversement proportionnel au tarif mensuel appliqué par l'établissement –, affalé, donc, sur les ruines de l'idéal athénien (tentant surtout d'éviter les échardes), je jouais.

C'était une scène de rupture, j'incarnais le mari quitté. Henrik Ibsen, dont je ne saurai jamais s'il est norvégien, danois ou russe, avait commis le texte original, laborieusement transposé par je ne sais quel traducteur septuagénaire à la peau grenue ayant, au cours de sa « carrière », davantage abusé de jeunes actrices (ou acteurs, j'ai un doute) que véritablement traduit des pièces depuis une langue dont il ne déchiffre de toute façon pas un traître mot, déléguant la besogne à ses victimes. Ce quidam, longtemps incrusté dans le milieu, avait ainsi supposé que cette phrase aurait un sens et j'étais là, moi, contraint de bredouiller une poignée de mots forcés au pied-de-biche dans la bouche du bien nommé Torvald, car c'était ce bien nommé Torvald que j'interprétais, personnage échappé de la fameuse *Maison de poupée*.

Ma partenaire était pleine de conviction, je n'en manquais pas, même si la mienne semblait moins perceptible.

Elle, qui jouait Nora, était en train de me dire qu'elle me quittait, qu'elle n'avait été qu'une poupée (ceci explique cela) entre les mains de son père

avant d'échouer entre les miennes, celles de Torvald en tout cas, qu'elle me laissait nos progénitures, qu'elle ne reviendrait pas et qu'il m'appartenait désormais de « trancher ». Elle vociférait ce verbe, « Tranche, Torvald », et si je ne saisisais pas un traître mot de ce que la raclure avait voulu retranscrire du génie sophistiqué, je faisais cependant mine de comprendre et m'affublais d'une expression de stupeur.

Je prétendais donc, et m'indignais et m'agitais et m'offusquais, etc. En vérité, je ramais. C'en était trop pour Nora qui dégoupilla une monumentale gifle (torgnole), visant mal la joue, lui préférant mon oreille droite qu'elle rabattit violemment contre le côté gauche de mon crâne (duquel l'oreille martyre mit d'ailleurs plusieurs minutes à se décoller), perçant mon tympan dans la manœuvre à en juger par la douleur faramineuse qui faisait tourner au-dessus de mon crâne, comme dans les dessins animés, une auréole criarde de poussins piauleurs. Mes jambes flageolèrent, j'eus quelques secondes de blanc, je me tus, je ne savais à vrai dire plus si je respirais. Je finis par tomber à genoux, sonné. Je me souvins à ce stade que j'avais encore du texte (perpétré par le quidam), rien ne me revenait, alors en désespoir de cause je braillai plusieurs « Noraaaa » d'une voix d'adolescent qui mue.

— Merci, coupa notre professeur d'art dramatique puisque c'est ainsi qu'on a coutume de nommer les acteurs sous-employés faisant œuvre de « pédagogie » dans ce genre d'écoles aux tarifs exorbitants qu'à cette époque je fréquentais.

Je me redressai avec peine, n'osant pas immédiatement lever le regard vers ledit professeur se tenant à la proue d'un public de compétiteurs apathiques espérant le naufrage. J'attendais les commentaires sur notre prestation, notre scène, même si je n'entendais plus grand-chose.

Je m'assis sur la chaise d'écolier rouillée qui constituait, avec la table mal calée, notre principal élément de décor, je dirigeai les yeux vers ma partenaire écarlate et triomphante, certaine d'avoir pulvérisé toutes les Nora l'ayant précédée. Elle n'eut pas un mot pour s'excuser de la baffe qui n'était pas prévue, pas plus que pour m'indiquer les démarches à suivre afin de percevoir une pension d'invalidité puisqu'il ne faisait désormais aucun

doute que j'étais sourd (comme Beethoven en son temps, pouvais-je me rassurer). Non, elle se tenait droite et victorieuse, prête à recueillir les louanges dudit professeur qui, cela m'était apparu au fil des cours, était clairement incontinent – à moins que nos performances soient accablantes au point qu'il lui faille sortir de la salle à intervalles réguliers pour se réveiller au contact du dehors, hypothèse au fond plus plausible maintenant que j'y pense.

C'est qu'on ne peut pas éternellement boire des Americanos avec Nicole Garcia, la vie réelle reprend le dessus et, me concernant, à l'hiver 2013, la vie réelle se résumait aux cours privés d'art dramatique que je m'acharnais à suivre afin de préparer les concours d'acteurs – concours nationaux, comme on a coutume de les nommer lorsque l'on veut se convaincre du prestige de ses ambitions –, une poignée d'établissements disséminés dans l'Hexagone dont les seuls sigles suffisent à trouer l'estomac de tout aspirant comédien.

Car on ne peut pas non plus jouir éternellement de l'aura conférée par un (très) second rôle dans un film de Nicole Garcia – même s'il arrive qu'on prie finalement pour être coupé au montage –, on se doit d'écouter les commentaires de son maître.

Après un silence étonnamment long, quelques inspirations muées en soupirs las, Didier, puisque tel était le nom du maître, plaça les doigts, qu'il avait courts, sur ses yeux, ses tempes, son front. Il fit mine de réfléchir, on sentait qu'il forçait. Ses phalanges trapues se recroquevillèrent, de la vapeur s'échappa de son cuir chevelu pourtant soyeux – coupe soignée du vieux beau : sel, poivre, vaguelettes et gomina –, le langage tentait de se frayer un passage dans les arcanes de sa matière cérébrale.

Quelques syllabes opportunément conservées en cas de besoin vital semblèrent s'agglomérer pour former des syntagmes, une phrase menaçait de naître, elle hésitait encore, il y avait la conjugaison – c'est le présent de l'indicatif, oui, mais l'auxiliaire est retors, il se donne moins facilement qu'un bon vieux premier groupe pas prise de tête, et puis l'accord, comment faire, quel est le sujet, à quoi faut-il accorder ce qui remonte le cours de la

mémoire comme un saumon d'élevage pris dans la nasse de son unité de stabulation, vague souvenir trop rarement activé –, on allait tout de même tenter quelque chose.

Le visage de Didier se contracta dans la tentative d'articulation, sa température rectale avait dû grimper en flèche, il poussa, rougit, sa pensée complexe et singulière avait bel et bien fini d'arpenter l'alvéole neuronale résiduelle. Elle se projeta directement dans sa bouche cernée par de splendides facettes nacrées appliquées pour un prix inavouable deux ans plus tôt, le son éclata enfin et laissa résonner à mon oreille encore valide ces mots précieux et dont la profondeur allait m'habiter pendant des années :

— C'est pas bien.

Répétée plusieurs fois, la sentence fut même, suprême raffinement de cruauté, affublée d'un adverbe modalisateur qui intensifiait la blessure :

— C'est vraiment pas bien.

Puis la nature rustique de Didier reprit le dessus, il retrouva sa fougue virile, sa grossièreté un temps qualifiée d'« impayable » par un critique sensible à la laideur, et assena une formule plus crue :

— J'vais même vous dire, c'est d'la merde. De la grosse grosse merde.

Revenu sur les bancs du public, je m'enfonçai dans l'ombre, bras croisés, je tentai d'écouter les éructations de Didier sans me laisser déconcentrer par les scénarios qui affluaient dans ma tête au rythme de ses postillons jaunâtres – aller aux urgences ? ça existe les urgences ORL ? débarquer sans rendez-vous chez un médecin généraliste ? simuler un malaise afin d'être emmené par les pompiers et éviter la queue à l'accueil de l'hôpital ?

Je peinais à gonfler d'un sens utile les menaces bonhommes enquillées par Didier, il riait gras trop régulièrement pour que je ne sois pas parasité par son timbre d'erreur de la nature. Il finit par résumer son analyse critique comme suit :

— Z'êtes pas prêts.

Didier avait du métier, de la bouteille, il était renommé dans tout Paris pour cela : son tempérament. Il ne s'embarrassait pas, il ne ménageait pas

ses élèves, il disait les choses tout net (avec une remarquable économie et un talent hors pair pour trouver les formules qui claquent).

Qu'on ne vienne donc pas le faire chier – je visualisais quand je songeais à lui une sorte de bouledogue anglais au regard torve, filet de bave suspendue à la babine alourdie, crocs fétides –, il avait préparé des générations de jeunes gens aux concours, il en avait fait rentrer plus d'un (je me demandais par quel (miraculeux) malentendu), il avait l'un des meilleurs taux de réussite de la capitale, les scènes de conservatoire, ça le connaissait – même s'il n'avait plus mis les pieds sur un plateau depuis 1998, c'était à sa sortie (son éviction) de la Comédie-Française, il y avait passé trois ans comme pensionnaire et portait ce trophée en médaille autour de son absence de cou. Il profitait d'ailleurs de son indigence pédagogique et artistique pour en parler régulièrement, on y avait droit, à vrai dire, à chaque cours. Il récidivait, rappelant qu'il avait joué, lui, dans la salle Richelieu, la mythique salle Richelieu, qu'il avait *donné*, lui, Molière, Marivaux, Racine comme on octroie à la populace un relèvement du taux du livret A, oui, il avait foulé les marbres de cette *maison* légendaire, il en avait été, lui, l'un des visages, et l'un des plus prometteurs.

Pour mettre fin à notre supplice – ou à celui de Didier étant donné qu'il ne savait pas quoi dire de plus que merde bouse chiasse, mais surtout pas quoi faire pour nous mener dans la bonne direction de la scène, si tant est d'ailleurs que cette scène fût jouable (je précise qu'il avait établi une liste de dix scènes du répertoire, celles qu'il avait jouées lui-même, et quand venait le moment de faire le choix de celles que l'on présenterait aux concours, il nous imposait invariablement les mêmes, les siennes, et s'affligeait de notre incapacité à l'égaliser) –, l'un des plus paresseux d'entre nous lui demanda pour la énième fois pourquoi, justement, il avait été écarté (viré) de la maison de Molière.

Didier se raidit comme si on lui avait subrepticement introduit un suppositoire antidiarrhéique, il prit alors une expression désabusée, lèvres pincées, secoua la tête et laissa échapper un petit rire narquois :

— Je dérangeais. Je voulais faire du cinéma, je commençais à décrocher pas mal de rôles et ça ne plaisait pas à l'administrateur de l'époque. Je

prenais trop la lumière, ça menaçait la troupe, alors on m'a demandé de choisir, et sans hésiter, j'ai repris ma liberté pour vivre mon rêve de cinéma.

Ledit rêve se composait, d'après mes recherches, d'un rôle de présentateur télé dans *Jet Set* de Fabien Onteniente (il y arborait une élégante coupe mulet), d'un autre rôle de dealer dans *La Beuze* de je ne sais qui (coupé au montage, apparemment) et d'une demi-douzaine d'apparitions comme récurrent dans les dernières saisons d'*Une femme d'honneur* où il incarnait, aux côtés de Corinne Touzet, l'adjudant Théobald Maton.

Ma partenaire et moi n'étions donc pas prêts. Ces quelques mots tournaient dans ma tête, je les ruminais et je n'écoutais plus le récit de Didier, je n'en avais de toute façon plus la capacité technique. Je connaissais déjà la description salace des coups qu'il avait infligés aux partenaires féminines qui avaient eu le malheur de devoir se farcir Figaro, Sganarelle ou Lubin quand ces pauvres-là avaient eu le malheur de lui prêter leur langage, le droit de cuissage et autres frivolités imposées par cette répugnante andouille –, je pensais à tous ces moments où je n'avais pas été prêt, ces incessantes occasions manquées, toutes ces circonstances malvenues où le monde m'avait dit que le problème venait de moi.

Ce plan dans *Les Bureaux de Dieu* réalisé un jour où il y avait pénurie de figurants, où j'avais été choisi à la volée puisque j'étais là, stationnant dans les couloirs en quête d'un sens à donner à ma présence quand Nicole ne tournait pas, moi donc désigné pour jouer avec une autre un couple venu à l'accueil du planning familial, ma joie de me savoir furtivement présent dans cette aventure, ma déception au moment de découvrir le plan en question, littéralement coupé en deux par le cadre de Claire Simon, rejeté en dehors du champ quand ma partenaire, elle, apparaissait dans toute sa jeunesse, et moi, amputé d'une moitié de moi-même, blason mutilé. J'étais renvoyé à ma demi-nature d'être humain, pas encore prêt à être saisi en entier, petit bout de ce que peut-être un jour je deviendrais si le Dieu de ces bureaux se décidait une fois pour toutes à être avec moi.

Cette autre fois au lycée où, dirigé dans *Tartuffe* par une intervenante lymphatique et abusive soi-disant metteuse en scène, j'avais d'abord été

pressenti pour être Tartuffe lui-même, passant des semaines à apprendre le texte, avant d'être distribué en Orgon, bien plus accordé à ma nature crédule, semblait-il, assigné ensuite à Damis car son énergie adolescente me correspondait mieux, assurait la metteuse en scène. Chaque répétition qui passait m'enfonçait, je prenais un rôle et devais l'abandonner aussitôt puisque je ne convenais nulle part. Alors ce fut vers le costume de Madame Pernelle que l'on m'orienta.

— Et pourquoi pas ? avait lancé la metteuse en scène dans un rire de gorge interminable, moi m'escrimant dès lors à jouer les vieilles grincheuses, affublé d'une robe de dentelle saumon et d'un chapeau de mariage, avant d'être finalement relégué au rôle de Flipote (je défie quiconque de savoir qui est Flipote), cette domestique muette et consanguine suivant sa maîtresse, la Pernelle, comme un bouledogue anglais, n'ayant pas même un hémistiche à débiter.

Du rôle-titre au rebut sans réplique, j'avais dégringolé les marches de la gloire sous les regards gourmands de la troupe qui, s'amusant de mes plaisanteries lucides et néanmoins aigres, contemplait, avec le soulagement que cause toujours l'élimination d'un semblable, ce dépeçage méthodique et imparable.

Je pensais à toutes ces fois où je m'étais infligé ça, la honte que j'aurais eue si ma mère ou mon père m'avaient vu réduit à ce presque néant, et je me demandais pourquoi.

Pourquoi je voulais jouer ? Pourquoi je m'échinai à essayer d'être quelqu'un qui n'existe pas ? Pourquoi me fuyais-je ainsi ? Et pourquoi endurais-je toutes ces humiliations ? Pourquoi je me détestais autant ? Croyant vouloir me distinguer, est-ce que je n'aspirais pas, au fond, à n'être rien ?

Le 3 février 2014, jour de l'avant-première d'*Un beau dimanche*, je me rendis à Paris.

À l'époque, je vivais de nouveau à Lyon, j'y étais retourné après mes fracassants échecs aux concours *nationaux* (merci Didier pour ton vénérable enseignement et ses prodigieux résultats). Retour à l'envoyeur, donc, puisque Lyon, plus précisément sa banlieue nord, c'était *ma* ville comme ont coutume de le dire niaisement ceux qui sont allés voir ailleurs parce que ladite ville leur sortait par tous les trous, se sentant moralement tenus, après en avoir dit pis que pendre, de rectifier le tir puisqu'ils y sont revenus la queue basse, employant un possessif qui ne trompe personne.

Mon échec parisien ne m'avait pas encore totalement démotivé. Tavernier avait tourné nombre de films à Lyon, et puis Lyon était la deuxième ville de France, n'en déplaise aux Marseillais. À Lyon, il y avait le TNP et les Célestins, et tout un tas de théâtres disposés à donner leur chance à ceux qu'on appelle les émergents, puisque c'était le label que je convoitais.

J'ignorais encore qu'émergent recoupe en réalité une catégorie à la fois très précise et totalement bidon. Pour y correspondre, il faut remplir deux critères : obtenir de la presse (blogs compris) un papier pas trop mauvais où il est vaguement fait allusion à vous d'une part, ne serait-ce que dans les informations données en fin d'article, la distribution en l'occurrence. D'autre part – non, il n'y a qu'un seul critère. Décidément. C'était à ma portée.

Une petite précision. Si vous apparaissez avant vingt-cinq ans, vous êtes un prodige. Ça ne se discute pas et tout le monde a envie de vous baiser (au sens propre). Entre vingt-cinq et trente-cinq ans, vous êtes un jeune artiste prometteur, encore immature dans votre approche mais prompt à dompter votre fougue et approfondir votre démarche à mesure que les sales coups de

vosre milieu poliront vosre enthousiasme, inhiberont vosre spontanéité et tueront vosre envie même de faire ce métier. Tout le monde a envie de vous baiser (au sens figuré). Entre trente-cinq et quarante-cinq ans, vous êtes un artiste à suivre (on est trop occupé à baiser ailleurs, *no offense*). Après quarante-cinq ans, normalement, les statistiques sont formelles, vous n'existez pas (en plus de n'être clairement plus baisable). Vous enjambez directement la cinquantaine pour devenir une valeur sûre si vous avez survécu. Après vos soixante-dix ans, vous pouvez souffler, vous voilà trésor national, mythe vivant (et périmé).

La catégorie émergent, dont on pourrait croire qu'elle a sciemment été fomentée par un institut de conseil désireux d'ajouter un critère d'évaluation flou et polémique nécessitant d'autres missions de ce même institut pour le définir, est en effet plus retorse qu'il n'y paraît car elle débordé toutes ces tranches d'âge.

Émergent, vous l'êtes du moment que l'on ne vous connaît pas encore ou que l'on n'arrive décidément pas à retenir votre nom ou à remettre votre visage (et qu'il reste quelqu'un quelque part qui ne vous aurait pas encore baisé). Émergent veut dire inconnu. Émergent veut dire inoffensif. Émergent veut aussi dire éligible aux bourses.

Certains artistes restent émergents toute leur vie. C'est un peu comme le César du meilleur espoir. Il arrive que l'on ne confirme pas l'essai et que l'on demeure, ainsi qu'ont pudiquement coutume de dire celles et ceux qui en ont fait les frais, un espoir toute sa vie. Et même si l'idée paraît tentante, il se peut, et je dis bien il se peut (nuançons afin de ne pas passer pour quelqu'un d'aigri même si, aigri, j'aurais quelques raisons de l'être (je veux dire, avant de subir les erreurs d'algorithme de Rakuten qui me confond avec Guillaume Canet, connaissiez-vous mon nom ? M'avez-vous déjà admiré dans un film ? Une série ? Vu au théâtre ? CQFD, mais je le répète, je ne suis pas aigri), et si je ne souhaite pas passer pour quelqu'un qui crache sur le milieu du cinéma et du théâtre, en sus de mon amour profond pour ces grandes familles, c'est aussi parce que, voyez-vous, je connais encore quelques (rares) personnes (exerçant dans lesdits milieux) qui pourraient me gratifier du label tant désiré, je ne dis pas me nommer aux

Césars puisque j'en suis, comme beaucoup, à répéter dans ma salle de bains un hypothétique discours de lauréat (je m'entraîne maintenant pour le César d'honneur)), il se peut donc (pfiau) que ce soit une manière (élégante) de vous éliminer et de s'assurer de votre disparition définitive.

César du meilleur espoir = crime parfait.

Si je vous dis Pierre-Loup Rajot, Grégori Derangère, Laure Marsac ou Laurence Côte, vous vous ruez sur votre smartphone, alors à quoi bon s'acharner à répéter un discours face au miroir avec son tube de shampoing dans les mains.

Faute de prodige, on se rabat sur émergent. C'est une manière de ne pas sombrer dans la précarité totale quand on est têtue comme je l'étais. Car les émergents sont obstinés. C'est le principe même de ce label. Tout est toujours possible. On peut à n'importe quel moment gravir l'échelon supérieur. Il convient de rester mobilisé et d'être constamment *en dynamique*.

Certains émergents peuvent également, cas particulier qui prend le système à son propre jeu, être dénués du moindre talent (ça m'arrangeait) mais d'une agilité hors pair s'agissant de repérer le réseau des résidences et des appels à projets. Vous me direz que c'est une forme de talent. Les émergents ont dans ce cas une connaissance redoutable du maillage territorial et des attributions des collectivités locales. Voilà pourquoi on les retrouve, trente ans plus tard, aux postes de directeurs. Quand vous vous voyez devenir émergent, vous pouvez dire adieu à l'art. Je ne suis pas quelqu'un d'aigri. Je répète. Je. Ne. Suis. Pas. Aigri.

Pour ma part, j'avais (temporairement) dit adieu à Paris pour jouer la carte émergent à Lyon – j'ai oublié de préciser qu'émergent est une catégorie uniquement provinciale : à Paris, soit vous existez comme prodige, soit vous n'existez pas.

Quoi qu'il en soit, en attendant d'être labellisé, je *remontai sur* la capitale pour ladite avant-première.

Ça se passait dans un cinéma des Champs-Élysées, en début de soirée. Il y avait du monde, la production du film m'avait réservé un hôtel moyen, je

m'étais bien habillé, un peu trop (clairement j'étais *overdressed*, comme ont coutume de le nommer les boulets non aigris de mon genre), et je compris vite mon erreur en arrivant, je n'allais évidemment pas faire de photos, qu'est-ce que je m'imaginais ?

À l'accueil, je tendis mon carton à deux jeunes gens, hôte et hôtesse juvéniles, certainement des acteurs eux aussi. Je ne pus m'empêcher d'éprouver de la pitié, ou de la honte, quelque chose qui me faisait horreur. Je me sentais au-dessus d'eux et, au lieu de me réjouir, cette sensation me poissa.

Je devinais très bien les galères, les plans foireux, les projets infructueux déraisonnablement multipliés. Je savais les baby-sittings, les clients des bars chics ou miteux qui les désiraient et les méprisaient, les soirées interminables passées à déchirer (biper) des tickets dans des théâtres immenses, à servir des bières ou à se faire des italiennes dans un lit froid, les échecs-sa-mère aux concours *nationaux*. Je les voyais rafraîchir la page des résultats sur internet, rafraîchir sans fin, actualisant jusqu'à la nausée (myriades de clics qui rendent fous). J'y lisais les noms des autres enfoirés, des autres connasses, pas le leur. Je sentais le sol qui se dérobaît sous leurs corps avides, leur cœur qui cognait et s'enfuyait de la poitrine pour sauter par la fenêtre, leurs larmes chassées, leur mâchoire serrée au point de faire saigner les gencives. Je sondais avec eux l'écran de leur smartphone, les notifications de messages non lus. J'entendais leur respiration d'asthmatiques. Je savais exactement ce qu'ils se disaient, ce qu'ils ressentaient en écrivant des sms hypocrites à leurs parents, leurs amis, tous ces gens qu'ils devaient prévenir de leur échec, *pas pour cette fois !* ou *raté !* avec un point d'exclamation autour duquel ils auraient pu accrocher un nœud coulant. Je reconnaissais le bruit mat du téléphone qu'ils finissaient par poser à l'envers après l'avoir mis sur silencieux. Le scénario se répétait, deux, quatre, dix fois jusqu'à ce qu'ils renoncent, qu'ils deviennent hôte et hôtesse d'accueil auprès d'une société de production, espérant croiser un regard, exister dans le mien, ne sachant ni si je comptais, ni si je pouvais les aider, moi qui ne leur souriais pas, ne croisais pas leur regard parce que j'avais honte, parce que je voulais leur dire que ce n'était jamais fini, que tout pouvait arriver, que rien n'arrivait jamais. Ils

s'imaginaient peut-être qu'avec mon nom comète au générique, avec ces quelques plans dont je ne savais même pas encore s'ils avaient été coupés au montage, avec mon pathétique *And the fields behind the river, are they yours too ?*, j'étais lancé, alors qu'il ne faisait aucun doute que j'allais me crasher, me prendre le mur, et jamais la chance ne reviendrait.

Je voulais leur dire cela mais, incidemment, je surpris une conversation entre le producteur et le distributeur. Je compris que Manon, dix-neuf ans, et Jonas, vingt-deux ans, étaient les deux enfants de ce dernier et qu'ils se faisaient un peu d'argent de poche, se destinant à faire une école de commerce pour l'un et médecine pour l'autre, alors je m'engouffrai directement dans la salle.

Nicole arriva, impériale. Elle présenta le film en quelques mots, le noir se fit, la projection commença.

Je regardai mes cuisses pendant la première moitié, puis vinrent les scènes dans le château. Je mis la main en visière sur mon front comme pour me dérober aux regards qui, j'en étais certain, ne manqueraient pas d'affluer vers moi quand la supercherie serait révélée au grand jour. Je perçus une silhouette qui me ressemblait, je la trouvai étonnamment grasse, et petite, affublée d'un sourire crispant, voulant tellement qu'on la voie et bien faire, se décalant systématiquement dans les plans de groupe pour être bien certaine que personne ne la cache.

Puis le moment arriva.

J'entendis quelques bribes en anglais de la petite amie de fiction qui s'en sortait (la bougresse) pas trop mal, et, lâchée comme un mugissement de mammoth sur une scène d'opéra, ma phrase se fit entendre.

Elle pulvérisa le film.

J'étais persuadé d'avoir entendu quelques rires, je me tassai dans le fond de mon fauteuil et entrepris d'ouvrir les mains en plateau devant moi au cas où l'envie me prendrait de vomir.

Le générique défila, j'eus à peine le temps de rater mon nom, les lumières se rallumèrent, les applaudissements fusèrent, Nicole réapparut, elle appela l'équipe du film et là : calvaire, dilemme. Je ne savais pas quoi faire. Devais-je rejoindre les autres sur scène ? Je constatai que la petite amie

anglaise était arrivée avant même Louise Bourgoïn et Pierre Rochefort. Elle n'avait peur de rien, elle rayonnait, non : elle luisait, elle était phosphorescente. Je me tassai un peu plus et peut-être par fierté ou parce que j'espérais que Nicole – après avoir dénombré d'un regard les acteurs présents comme une institutrice vérifie qu'elle a son compte de mioches après la récré – m'appellerait et que je pourrais alors la rejoindre.

Pourtant ce qui devait arriver arriva. Personne ne se rendit compte de mon absence, écarlate confondue avec celle du fauteuil, la projection prit fin, les gens se dispersèrent, ils allèrent boire du champagne, et je décidai de disparaître sans même aller saluer Nicole.

Je descendis l'avenue des Champs-Élysées sous la neige fondue (c'était le mois de février), rentrai à mon hôtel moyen et me commandai au room service un club-sandwich au thon, moi qui déteste le thon, seulement voilà, je n'avais pas osé contredire le réceptionniste qui me l'avait recommandé.

Mais, et voici pourquoi je raconte cet épisode accablant : le lendemain de l'avant-première, au petit déjeuner de l'hôtel moyen, on m'aborda, et c'était Dominique Sanda qui m'abordait. J'étais assez fier d'être logé dans le même hôtel moyen que Dominique Sanda. J'étais surtout abasourdi qu'elle se souvienne de moi.

— Je peux m'asseoir avec vous ?

Je bredouillai, me relevai précipitamment comme si j'avais vu la Vierge (de putain). Je renversai un peu de café sur la soucoupe, bruits de porcelaine, je bredouillai, elle rit, s'installa.

— Je ne vous ai pas vu hier, vous étiez là ?

J'acquiesçai et répondis sobrement que je ne m'étais pas couché tard, j'étais fatigué (pathétique).

— Oui, tout ce cirque...

Dominique Sanda buvait son thé comme une reine, la vapeur ourlait son visage et son regard métallique me souriait derrière la tasse.

— Moi je repars aujourd'hui. Je serais bien restée davantage à Paris, mais... Finalement non.

— Vous repartez... euh...

— À Montevideo, oui.

— Ah oui.

— Vous vous demandez ce que je fiche là-bas, hein ?

— Non, bien sûr que non, c'est normal. Enfin je veux dire, vous avez bien le droit de vivre en Uruguay (pitoyable).

— J'ai suivi un homme.

— Ah.

— Un mec.

— Ah bah oui.

— Je ne regrette pas.

— Ah bah non.

— Vous aussi ?

— Pardon ?

— Vous suivez quelqu'un en ce moment ?

Étais-je en train de me faire draguer par la femme douce ou étais-je un dangereux érotomane ? Je relançai :

— En ce moment, à choisir, je préférerais qu'on me suive.

— Vous savez, la chance tourne dans la vie. Parfois vous suivez, parfois on vous suit. Ce n'est pas très compliqué.

— Moi, j'ai souvent l'impression que c'est à moi de suivre.

— Profitez donc, suivez et faites-vous suivre, vous n'avez pas encore l'âge d'être veuf.

— Oui, ce n'était pas très délicat de la part de Nicole.

— Oh, pourquoi ? J'ai eu tellement de partenaires masculins. Ça repose de jouer seule. J'espère simplement que je ne vais pas me spécialiser dans les rôles de veuves réfrigérées. Si c'est ce que j'inspire désormais, autant arrêter. Ou se flinguer.

— Pourquoi vous n'avez pas demandé à avoir un autre mari ?

— Comment ça, un autre mari ?

— Pourquoi vous n'avez pas suggéré un autre comédien pour jouer votre mari ?

— Je n'ai pas l'habitude d'écrire les scénarios à la place des cinéastes. Je lis veuve, je suis veuve, punto basta.

— Oui mais là, vous ne deviez pas l'être, à l'origine.

— Vous me l'apprenez.

Un long silence, je tartinaï de la confiture sur une moitié de croissant pour tenter de me faire oublier. Dominique Sanda semblait troublée. Elle me fixait avec une expression soudainement hostile.

— Dites-moi qui devait jouer mon mari, vous qui savez tout.

— Un dénommé Ariel Winthrop.

— Ariel Winthrop ? Non ?

— Vous le connaissez ?

— Ariel ? Oh là, oui. On a tourné ensemble, il y a très longtemps, dans *Le Navire Night*. Il y fait une apparition. C'est là que je l'ai rencontré.

De quel navire ou croisière parlait-elle ? Le vide opaque de mon regard dut la renseigner puisque, magnanime et radoucie, elle me donna quelques clés.

— Le film de Marguerite Duras. Vous connaissez ?

— Je connais Duras, bien sûr (au secours), mais ce film, non.

— C'est un film atrocement chiant. Ariel traverse le champ, la nuit. Juste ça. C'est ce que voulait Marguerite, simplement qu'il passe une fois. Elle l'a repris je ne sais combien de fois, elle l'engueulait, elle trouvait qu'il marchait mal, elle lui expliquait ce que devaient faire ses bras, ceci et cela, où devaient aller ses regards. J'ai cru qu'il allait devenir fou, et comme pour moi aussi ç'avait été un calvaire, ça nous a soudés. On a énormément ri. J'adorais quand il imitait Marguerite. Il avait un humour ravageur, vous savez. Il l'a peut-être toujours, cela dit.

— Mais comme on ne sait pas s'il est vivant ou mort.

— Oh, il est tout ce qu'il y a de plus vivant !

— Comment pouvez-vous en être si sûre ?

— Parce qu'il y a eu une polémique sur son film et je sais qu'il a répondu par avocats interposés. Je ne l'ai pas revu depuis tellement longtemps, c'est dommage, ça nous aurait fait une occasion.

— Une polémique ?

— La Warner a conservé, à son insu dit-il, une copie de son film, oh... je perds le nom.

— *Miss None*.

— Mettons. La copie est à Burbank, en Californie, et Ariel est devenu fou quand la Warner a fait part de son désir de le sortir enfin. C'est Nicole qui

joue l'épouse d'Ariel, finalement.

— Oui, elle m'a raconté.

— Elle qui ne parle pas un mot d'anglais.

— Ah bon ?

Je ravalai, c'était donc ça : Nicole s'était vengée en me proposant un rôle dans une langue que je ne maîtrisais pas pour mettre un point final à ma carrière au cinéma. Elle avait souhaité m'éliminer.

— Nicole est au courant ? Ils vont le sortir quand ?

— Ils ne vont pas le sortir. Apparemment, le film est trop mauvais.

— C'est bizarre, Nicole m'a soutenu qu'il était sublime.

— Je pense que tout ça c'est une opération de com, peut-être même orchestrée par Ariel lui-même.

— Pourquoi il ferait ça ?

— Parce que c'est un homme.

— Un figurant.

— C'est la même chose.

Mon tiers de croissant me glissa des mains, rejoignant ma tasse encore pleine de café froid, ploc, gerbe disproportionnée, mon t-shirt était maculé. Dominique Sanda fit comme si elle n'avait rien vu, je grommelai tout en essuyant piteusement les dégâts.

— C'est toujours un mystère, les films.

— Ah bah ça.

Je tapotai les taches avec ma serviette en papier bleu marine dont j'avais trempé l'un des coins dans mon verre d'eau. Le pire était à venir.

— Vous lisez un scénario, il est génial, et quand vous allez voir au cinéma ce qu'en a fait le réalisateur, vous vous retrouvez devant une insondable merde.

— Ah bah ça.

La serviette bleu marine déteignait sur mon t-shirt, il était maintenant moucheté d'auréoles violettes.

— Il était bien le scénario de son film, pourtant.

— Ah bah ça.

Abondante suée.

— Vous l'avez lu ?

— Hein ? Pardon. (Je tentai de me reprendre.) Quoi donc ?

— Le scénario du film d'Ariel.

— Ah bah non. On peut le lire ?

— Je dois encore avoir un exemplaire à Montevideo.

— Je vous demande pardon ?

J'étais une vache Milka.

— Oui ?

— Mais comment vous êtes-vous procuré ce scénario ?

— Ariel m'avait proposé le rôle. Le rôle de Nicole.

— Alors, vous êtes sûrement la dernière personne à avoir le script.

— Ça m'étonne. Nicole n'a pas gardé le sien ?

— Elle m'a dit qu'il avait fait brûler tous les exemplaires du scénario après s'être débarrassé de la copie zéro.

— Sans blague ?

— Vous êtes passée entre les mailles du filet.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

J'entrepris de boire mon verre d'eau mais en le portant à ma bouche, je constatai que des dizaines de particules de papier bleu flottaient à la surface. La serviette avait bouloché quand j'avais bricolé mon éponge. Je bus en fermant les yeux une rasade d'eau souillée.

— Je suis en possession d'une rareté, vous voulez dire.

— C'est collector.

Je me concentrai sur les corpuscules de papier à exfiltrer de ma langue.

— Vous pourriez le vendre aux enchères.

— Ça intéresserait qui ?

— Nicole. Moi.

— Je vous en fais volontiers cadeau, j'ai trop de vieux scripts qui prennent la poussière.

— À moi ? Vraiment ?

— Vous voulez le lire ?

— Bien sûr. À part le premier plan, je ne sais même pas de quoi ça parle.

— Je vous l'enverrai, à l'occasion, donnez-moi votre adresse. Il est en anglais mais ça ne vous posera pas de problème si j'ai bien compris.

Elle éclata d'un rire qui me coupa l'estomac. Feignant la complicité, je répondis un maladroit *Not at all* qui la fit rire de plus belle, puis réorientai l'échange vers Ariel.

- Pourquoi vous avez refusé de jouer dans le film d'Ariel ?
- Il fallait se mettre nue.
- Et alors ?
- Je suis quelqu'un de très pudique.
- Mais vous êtes actrice.
- C'est la même chose.

Traverser la nuit dans *Le Navire Night* de Marguerite Duras.

OceanofPDF.com

2.

« J'hésite entre ne rien savoir et tout savoir, n'écrire qu'à la condition de tout ignorer ou n'écrire qu'à la condition de ne rien omettre. »

Nathalie Léger,
Supplément à la vie de Barbara Loden

OceanofPDF.com

Le 7 septembre 2009, une femme quitte son domicile de Sacramento, Californie. Elle monte dans sa Buick rouge sombre immatriculée 7JTR625 et conduit jusqu'au Sacramento Executive Airport.

Elle se gare en marche arrière, quitte son véhicule qu'elle verrouille puis rejoint l'une des deux pistes de l'aéroport pour embarquer à bord d'un bimoteur Cessna 340.

Elle s'appelle Lana Bendylaw. Elle est titulaire d'un brevet de pilote depuis le 29 janvier 2009, elle a déjà volé plus de deux cent cinquante heures.

Dans l'avion il y a six places, mais c'est manifestement seule qu'elle attend d'obtenir de la tour de contrôle l'autorisation de décoller, ce qu'elle fait, il est 15 h 08.

Elle se dirige vers le nord, le temps est clément, la région se remet tout juste d'une série d'incendies dramatiques dus à un épisode de canicule particulièrement sévère. À mesure que l'avion progresse, plusieurs messages lui sont envoyés sur son téléphone, on établira qu'ils l'ont été par un homme de trente-six ans, Quentin LeBon, son conjoint.

Les messages restent sans réponse, l'avion progresse inexorablement.

Vers 15 h 49, il approche d'Oroville, Lana reçoit quatre appels radio auxquels elle ne donne pas suite. Elle commence sa descente sur Oroville, l'avion perd rapidement de l'altitude, sa vitesse ne décroît pas, Lana tient son cap, le mur qu'elle s'est choisi pour horizon approche, elle garde les yeux ouverts au moment de le percer, il est 15 h 54 et ce n'est que le début.

Cette histoire, c'était Jonathan Winkapeg qui me la racontait.

J'étais assis dans son bureau de Beverly Hills car j'avais réussi à décrocher un entretien avec cet influent agent de la WME. Il cherchait des acteurs français capables de tourner dans plusieurs productions pour lesquelles il travaillait.

— La France est à la mode, avait-il lâché au moment de me recevoir, avec l'expression d'un homme qui aurait avalé par erreur un tube de colle à bois.

Ce rendez-vous, je l'avais obtenu grâce à la recommandation de sa protégée, Madeline, bijou de comédienne dont Jonathan pensait qu'elle avait l'étoffe d'une Streep, une Kidman, une Winslet, qu'elle allait exploser dans quelques mois, et ceci je le savais car Madeline était la femme dont, à l'époque, je partageais la vie, car oui : je n'ai pas tout dit.

Juste avant que les *fields* soient *behind the river* – je ne résiste pas, c'est le moment opportun, c'est même maintenant ou jamais, et tant pis pour cette énième phrase en apesanteur : qu'ai-je voulu dire en marmonnant ces mots, acculé, et que disent-ils de moi ? J'y ai longuement pensé, je peux formuler plusieurs hypothèses : la première, mon obsession pour le foncier ; la deuxième, qui en découle, ma fascination pour les riches, en tout cas les propriétaires, fascination non exempte d'un ressentiment social (pourquoi pas moi ?), ressentiment proprement indécent si j'en juge par mes origines privilégiées ; la troisième, ma nature profondément bourgeoise ; la quatrième, mon sens de l'observation (de l'à-propos) à une époque où je ne suis pas encore myope – il y avait littéralement des *fields* derrière la rivière – d'une part, et d'autre part, car cette fois il y a un d'autre part, je me trouvais dans un château, conversant avec le châtelain, il était donc probable que ledit grand propriétaire (dans la fiction) soit à la tête d'un domaine de plusieurs hectares et qu'il se réjouisse que j'en prenne la mesure devant lui ; la cinquième, ma perversité, je cherchais peut-être en réalité à humilier cet héritier (bien sûr que les *fields* derrière la Garonne n'appartenaient plus au domaine qui avait été rogné année après année à cause des placements calamiteux du père mort (le défunt mari de Dominique Sanda qui aurait dû être joué par Ariel Winthrop), il ne restait presque plus rien de l'empire initial, tout allait s'effondrer sous peu pour de bon et j'enfonçais le clou à dessein) ; la sixième, qui en découle elle aussi, ma nature profondément antibourgeoise ; la septième, mon envie d'ailleurs, aller voir derrière la rivière, m'échapper de cette inconfortable situation (tant celle de la fiction, pensum dominical, que celle du réel, tournage qui me démasque), hypothèse qui m'arrange dans la mesure où, en plus

d'occulter mon épouvantable tempérament d'inconstant, elle me permet de faire un lien non seulement avec ce qui précède mais avec ce qui va suivre et de reprendre la phrase laissée en suspens par l'un de ces exaspérants tirets que j'ai pris l'habitude de déposer devant vous comme autant de cadavres à enjamber –, quelques semaines, donc, avant de savoir que mon impeccable accent australien serait immortalisé pour une postérité en pâmoison, j'avais décidé de participer à la loterie américaine en vue d'obtenir une Green Card et j'avais, asseyez-vous, oui, moi (oui oui, moi) : j'avais gagné.

Je m'étais toujours figuré la loterie comme un grand torrent de chiffres vomissant les numéros vainqueurs. Je me souviens des tirages à la télévision, ces quelques minutes précédant le film du soir, rite immuablement annoncé par une orchestration de supermarché. Il y avait un grand globe de plexiglas trônant au sommet d'une volée de marches laquées. Baba, je contemplais l'air soufflé dans cette bulle qui me donnait faim car j'y voyais des grains de maïs cabriolant leur devenir pop-corn.

Toutes ces billes multicolores qui se savaient désirées au-dehors s'entrechoquaient sans retenue. On pouvait voir dans ce combat pour l'exfiltration le déchirant spectacle de l'existence humaine. Les billes, ces mouches, c'étaient nos corps prisonniers d'une planète sans issue ni aspérités apparentes, fracassés les uns contre les autres par l'effet des désirs, des guerres, des cyclones, sauvés par une force mystérieuse, pas tant la Providence que la sélection naturelle, désespérante foire d'empoigne d'où ne sortaient du lot (du cauchemar, du piège) que quelques molécules mieux conformées et pas plus gênées que ça à l'idée de jouer des coudes pour se sauver.

Je détaillais la combinaison gagnante pompeusement exhibée sur une réglette calibrée, je vérifiais que les chiffres correspondaient à ceux qui apparaissaient sur l'écran, annoncés par la voix d'une femme invisible qui m'inspirait, au même titre qu'Annie Pujol, sphinx low cost, faisant pivoter, non sans mélancolie, les lettres de l'énigme à trouver dans *La roue de la fortune*, une insondable tristesse. J'avais de l'empathie pour ces silhouettes assignées à leur tâche, de la pitié, presque. Bien que décisives dans le jeu, je

ne pouvais m'empêcher, passé l'envie de faire pivoter à mon tour ces lettres et d'être à la place dudit sphinx, de plaindre leur position de faire-valoir, de second rôle – de détail.

En soumettant ma candidature à la loterie américaine, j'avais participé pour la première fois à un dispositif où le hasard souverainement décide. Je visualisais tout ce processus comme un tirage au sort télévisuel, j'entendais malgré moi des roulements de tambour et des froissements de cymbales et, compte tenu de ce qu'on aura plus ou moins saisi de ma nature de winner, je me voyais inévitablement éconduit, deuxième ou troisième dauphin au sourire crispé, contraint qui plus est de complimenter le gagnant devant tout le monde et de faire comme si je n'avais pas envie de lui démonter la tête, candidat malheureux passant l'appel de courtoisie au président élu pour lui adresser mes félicitations républicaines et mes vœux de réussite. Ainsi, le jour où j'avais reçu un mail m'indiquant que j'étais sélectionné, ayant refoulé ma participation au bazar, j'avais pris la missive pour un spam. Je l'avais repêchée in extremis dans ma corbeille après avoir opportunément recouvert la mémoire.

Le mail m'informait qu'il me restait plusieurs étapes (dossier, visite médicale, entretien à l'ambassade). Mois après mois, je les passai. Avec succès, contrairement aux concours d'acteurs. La radiographie de mes poumons était impeccable, mon casier judiciaire vierge. Ainsi, au terme d'un entretien avec un blond râblé dont le ventre blanc et duveteux se devinait entre les bâillements de sa chemise étriquée, j'avais entendu le verdict, un *Welcome* réticent cinglé sans sourire dans un petit bureau quelconque. Un *Welcome* qui disait : « Je tamponne votre dossier, vous pouvez prendre vos billets d'avion. »

Nous étions en 2014, il s'était écoulé deux ans et demi entre mon inscription à cette loterie et mon arrivée à Los Angeles puisque, on est ce qu'on est, j'avais décidé de viser Hollywood pour devenir une star mondiale (cf. écrans, murs, couvertures, cartes postales). J'avais manifestement des difficultés à y parvenir en France, nul n'est prophète en son pays, voulais-je me consoler, alors à moi l'Amérique.

À 16 h 38, soit exactement quarante-quatre minutes après l'impact du bimoteur de Lana, le mur d'enceinte principal du barrage d'Oroville cède, les deux déversoirs suivent immédiatement, des millions de tonnes d'eau et de moellons mêlés à la carlingue et à la chair de Lana se répandent sur les terres environnantes. Par chance, qui dit canicule dit parfois sécheresse, le niveau d'eau est moindre, le nombre définitif de morts sera tout de même porté à 29 000 – 29 000 tout rond, précisa Jonathan.

— Mais le plus fou dans cette histoire, c'est que les autorités ont décidé de retirer du décompte officiel des morts deux personnes. Il y a eu en réalité non pas 29 000 morts, mais 29 002 morts. Alors ? D'après toi, qui sont ces deux-là ? me demanda Jonathan, œil malicieux du charmeur de serpents.

— Lana et Quentin, fis-je avec assurance, postulant que Quentin, ayant trouvé une lettre de sa femme lui annonçant le mode opératoire de son suicide, avait été contraint, en découvrant l'ampleur de la catastrophe, de se supprimer à son tour.

— Erreur, cingla Jonathan qui n'attendait que cela. Lana a en effet été effacée du registre des morts, mais Quentin ne s'est pas suicidé, il s'est remarié avec une décoratrice d'intérieur si mes souvenirs sont bons. Il n'y a pas si longtemps, ils ont fait la une de *Life* ou *Newsweek*, je ne sais plus, bref, il y a une autre personne et ce n'est pas Quentin. Tu ne vois pas ?

Je moulinais intérieurement : un technicien du barrage qui n'avait pas signalé une fissure, l'architecte qui avait livré un édifice vicié, l'aiguilleur du Sacramento Executive Airport qui avait laissé l'avion de Lana décoller, la sœur siamoise de Lana, non, je ne voyais pas.

— La lettre laissée par Lana à Quentin a été publiée dans la presse quelques semaines après l'accident. Enfin l'accident, disons plutôt l'attentat, mais je ne crois pas que ça convienne non plus. Crime me paraît trop tranché. Les choses sont toujours beaucoup plus ambiguës, n'est-ce pas ? En tout cas, cette lettre ne comportait qu'un seul mot : *Pregnant*.

Enceinte.

Me répétant le mot en boucle, je songeais au mur d'enceinte du barrage. Des images m'assaillaient, de troublantes correspondances me traversaient.

Ce mot disait beaucoup de choses. Il exprimait tout à la fois l'état et la destination de Lana. Je sentis un froid mordre mon ventre.

Je divaguai quelques secondes, regard perdu sur l'affiche de *Gloria* de Cassavetes qui trônait derrière le bureau de Jonathan. Je venais de la remarquer et je voyais, en surimpression du corps de Gena Rowlands, celui de Nicole. Alors, furtivement, je repensai à Ariel.

Il y avait plusieurs mois qu'il m'était sorti de la tête. À contempler l'affiche, je tâchais de me rappeler une anecdote qu'il évoquait au sujet de *Gloria* dans l'interview que j'avais lue en partie. Je cherchais en vain, me promettant de la consulter de nouveau et même de revoir le film pour élucider le mystère. Jonathan me sortit de ma rêverie pour en éclaircir un autre :

— Lana était enceinte ! Elle et son bébé, on les a supprimés du bilan. On a effacé leur existence. Et personne n'a trouvé à redire. C'est effarant, non ?

C'était ça et plein d'autres choses, me dis-je sans oser ouvrir la bouche ni quitter les yeux exorbités de Jonathan derrière lesquels je continuais de percevoir le corps campé en miniature de Gena Rowlands.

— Je raconte cette histoire aux étrangers parce que ici, évidemment, tout le monde s'en souvient, elle a traumatisé le pays entier. Je suis quand même surpris que tu n'en aies jamais entendu parler. Mais en 2009, tu avais quoi, quinze ans ? Quand je pense que j'approche des soixante-dix piges, Sainte Vierge en son Fion l'Immaculé !

Jonathan se montrait parfois d'une vulgarité difficile à retranscrire. Concernant mon âge, si j'étais flatté, je me fis toutefois un devoir de rétablir la vérité.

— J'avais vingt-trois ans en 2009.

— Par tous les saints suaires, tu en as combien alors maintenant ? Vingt-huit ? Les vingt-huit fatidiques ?

J'acquiesçai timidement. La fin était là. La prophétie allait se réaliser. Jonathan semblait la connaître, lui aussi. J'aurais préféré mourir à vingt-sept ans comme toutes les légendes dignes de ce nom afin de m'éviter ce regard affligé.

— Je n'avais jamais entendu parler de... (moi non plus, je ne trouvais pas le mot adéquat) ce fait divers.

Jonathan s'enfonça dans son fauteuil. Il me scruta comme si j'étais un monochrome, il croisa les mains sur sa bedaine et éclata soudain d'un rire tonitruant.

— Maudit Dieu de Son Cul ! C'est le scénario du prochain film de Paul Thomas Anderson ! Une histoire inventée de toutes pièces et tu auditionnes demain pour le rôle de Quentin, un Français originaire de Nevers (il prononçait *never*). 11 h 15, mon secrétaire te donnera l'adresse.

Mon cœur s'emballa, Jonathan me fit signe de déguerpir, je me relevai précipitamment et me dirigeai vers la porte.

— Tu connais Nevers, j'imagine ? me demanda Jonathan, rayonnant.

— Je n'ai rien vu à Nevers, fis-je, souriant, tandis que je quittais le bureau de Jonathan en hochant la tête.

— Cette bonne vieille nympho de Maggie ! eus-je le temps d'entendre avant que la porte ne se referme.

Quand je l'avais rencontrée au Stella, dans le quartier de Silver Lake, Madeline allait sur ses trente ans. Son visage m'avait immédiatement semblé familier sans que je parvienne à déterminer pourquoi.

Elle sirotait un Mimosa. C'est en avisant la coupe safranée dont elle caressait l'évasement de son majeur gauche, tête posée sur la main droite, coude appuyé sur le comptoir, regard de charbon qui s'effrite, que je lui avais demandé ce qu'elle ingurgitait. Elle avait murmuré, lasse et rauque, ce nom de fleur, Mimosa. J'y avais tout de suite vu un signe car c'était une fleur que j'aimais mais je m'étais gardé de lui avouer de peur de n'être à cet instant pour elle qu'un méprisable baratineur.

Jus d'orange et champagne.

J'avais dit que j'allais en prendre un, moi aussi. Elle s'était détournée et m'avait laissé admirer sa chevelure abondante, bouquet de mimosas vieilli au parfum de miel.

C'était une scène de film. Nous étions dans un bar à cocktails à une heure avancée de la nuit, elle était comédienne comme à peu près tout le monde à Los Angeles, mais c'était déjà trop tard pour elle, avait-elle concédé au terme d'une conversation poussive qui ressemblait aux ruines d'une ville bombardée en hiver.

— Pourquoi trop tard ? avais-je lourdement relancé.

Je connais ce visage.

— Tu trouves que je ressemble à une jeune première ?

— Si je dis oui, tu vas croire que je te drague.

Mais où est-ce que j'ai vu cette fille ?

— J'ai un oncle qui habite à Sydney.

Non ? C'est pas possible.

— Je ne suis pas certain de savoir quoi faire de cette information, tentai-je pour la déridier.

— T'es pas australien ?

Ça ne peut pas être elle.

— C'est toi ?

C'est elle.

— C'est moi ?

— Sidney ! Mais bien sûr ! Je te reconnais !

— T'as pris quoi ? Ç'a l'air dément.

— Le petit Sidney !

— Mec, lâche-moi la grappe, t'es complètement défoncé.

— Grace Sheffield !

Madeline se figea.

— T'as dit quoi ?

— Grace Sheffield !

Elle me fixa avec une expression de stupeur.

— Quel est le rapport avec Sydney ?

— Je ne suis pas australien, je suis français.

— Mon pauvre.

— Maggie Zina.

— Madeline Zima, tu y étais presque.

Madeline Zima – le nom ne vous dit peut-être rien et pourtant vous la connaissez. Vous la connaissez parce que vous aussi, dans les lointaines années 90, chaque soir sur M6, vous avez regardé *Une nounou d'enfer*. Chaque soir, après avoir vaguement écouté les informations du 6 minutes qui en durait davantage, vous avez eu envie de prendre dans vos bras l'adorable Grace Sheffield qu'elle incarna pendant six saisons tandis que votre mère se prenait de passion pour Niles, le caustique majordome.

— Tu as dit Sidney et tout m'est revenu !

— Écoute, le principal, c'est que tu t'y retrouves. Maintenant, je veux bien que tu me foutes la paix.

— Cet épisode où Niles fait croire à C. C. Babcock que Maxwell n'a pas trois mais quatre enfants. Margaret, Brighton, toi, Grace, et Sidney qu'il invente. Le petit Sidney ! Je connais les dialogues par cœur !

— Je suis à deux doigts d'appeler la police.

— Pardon.

Elle ne me calculait plus. Après un temps de flottement, je hasardai :

— Tu sais que c'est une hérésie de corrompre le champagne ?

— Ta connerie est une hérésie.

— Ma connerie est française.

— Je hais les Français.

— Moi de même. Et les Australiens.

Elle esquaissa un demi-sourire. Je m'enhardis :

— Et les chieurs qui te collent aux basques en commentant ce que tu bois.

— Les chieurs qui t'expliquent la vie.

— Les mecs.

— T'as tout compris.

— Un peu moins con que prévu.

— Ou aux abois parce que tu sais que je vais pas accepter ta putain de demande d'autographe.

— Effectivement, j'ai bien saisi que je pouvais m'asseoir dessus.

Elle commanda un autre Mimosa, je fis de même.

— Tu trouves vraiment ça dégueu ? me lança-t-elle en vidant bruyamment le contenu de son verre.

— Innommable.

Elle eut un rictus.

— Je sais pas ce qui est pire : ça ou les sandwichs au beurre de cacahuètes.

Elle éclata franchement de rire, recrachant les dernières gouttes de l'ignoble mixture sur moi. Étais-je condamné à être constellé chaque fois que je me trouvais en tête à tête avec une femme ?

— Désolée, bredouilla-t-elle en riant de plus belle.

— Je t'en prie, j'avais chaud.

— T'es marrant en fait.

— Aux abois.

On nous servit deux nouveaux Mimosas.

— Bon courage, fis-je en levant mon verre.

— Qu'est-ce que tu fous ici en fait ?

J'expliquai à Madeline le pourquoi de ma présence à Los Angeles, exposant les développements de ma fulgurante carrière en France, puis je

lui demandai, cette fois plus sérieusement, à quoi ressemblait sa vie d'actrice. Elle avait connu la notoriété très jeune, aussi avançai-je que ça n'avait pas dû être facile de rebondir après cela.

— Si tu prononces encore une fois le mot rebondir, je te casse la gueule.

— Tu veux pas m'embrasser plutôt ?

Je me découvrais entreprenant, moi qui, en France, aurais fait une crise de tachycardie à la simple idée de mendier son numéro de téléphone à une femme.

— Essaie, tu verras.

— Je me réserve le droit de surseoir.

— Vous êtes tous comme ça ?

— Qui ?

— Les Français.

— Tous comment ? Cons ? Drôles ? Alambiqués ?

— Perdus.

— Non. Je suis le seul à être comme ça.

Elle me fixait de ses yeux d'opale.

— Ça nous fait un point commun, ajoutai-je.

Elle m'expliqua qu'elle avait joué dans plusieurs téléfilms, tenu un autre rôle récurrent dans *Californication*, une série avec David Duchovny. Elle y jouait une jeune femme sauvage, le contrepoint de son rôle de petite fille sage qui l'avait rendue mondialement célèbre. Elle ajouta, avec un air de défi, que c'était une série très crue comme son nom l'indiquait.

— Ça parle de cul et c'est très drôle. Mais genre, hilarant.

Cela faisait quatre ans maintenant qu'on ne lui avait plus proposé de rôles significatifs. Elle se sentait glisser dans l'anonymat, l'oisiveté – le vide –, et redoutait que son apogée soit derrière elle.

Elle fut traversée par une émotion si sombre en avouant tout cela que je pris le risque d'éclaircir son humeur en lâchant :

— Je suis sûr que ça va aller. Tu sais, on passe sa vie à rebondir.

Elle m'embrassa subitement, un long baiser, terriblement excitant, vorace, nous nous dévorions la bouche, mais lorsque mes lèvres quittèrent les siennes, je reçus un violent coup de poing dans la mâchoire.

Nous fîmes très mal l'amour cette nuit-là, ainsi qu'une demi-douzaine de fois encore – assez pour nous faire douter de l'intérêt de boire d'autres infects Mimosas l'un avec l'autre. Toutefois, au bout de quelques semaines, j'emménageai chez elle.

À ma grande surprise, c'était un logement très modeste. Ça m'avait frappé le premier soir, j'avais furtivement songé que c'était sa garçonnière (j'ai conscience que le mot ne correspond pas mais je n'ai pas trouvé comment l'adapter au contexte du célibataire féminin, le vocable n'existe pas, il semble que la langue française n'ait pas prévu ce cas de figure), puis compris que c'était bel et bien l'endroit où Madeline vivait. Percevant ma déception – et devinant que je m'attendais à une villa avec piscine sur les hauteurs de Santa Monica –, elle avait confessé être joueuse : elle passait des heures à flamber au poker sur internet et perdait des sommes considérables, tous ses cachets depuis *Une nounou d'enfer* y étaient passés. Elle avait conclu cet aveu en affirmant être de toute façon très bien dans ce petit meublé, c'était un peu sordide certes, mais elle n'en avait strictement rien à foutre, d'autant qu'on était à deux pas du Stella.

Cela m'arrangeait car je venais d'y prendre le poste de barman, mon prédécesseur ayant été choisi par Clint Eastwood pour donner la réplique à Tom Hanks dans son prochain film.

Plusieurs mois passèrent dans cette routine. Nous nous retrouvions chaque soir au Stella où nous buvions obstinément des Mimosas. J'avais plaisir à faire le clown pour Madeline derrière le comptoir. Je lui balançais quelques vannes bien senties, ses rires fusaient et cela me donnait confiance. Comme son rire était très singulier – une sorte de débordement nasal, suraigu, traînant aussi, s'élargissant à mesure que l'hilarité augmentait, devenant pour finir un cri de jouissance bestial –, elle attirait l'attention. Progressivement, une meute se formait autour d'elle, et dans l'allégresse de sa fréquence communicative, un soubresaut tribal de plaisir déferlait autour de nous.

Je progressai dans mes compositions tant et si bien que j'en vins à me révéler à moi-même : j'étais un acteur comique. Je devais viser le one-man-show. Mes déboires, surtout ma manière de les raconter, plaisaient. J'avais mon petit talent, estimait Madeline. C'était ainsi que je l'avais séduite, rien de nouveau sous le soleil, je l'avais fait rire et ce rire était devenu notre carburant érotique.

Très rapidement, je devins un barman prisé. Je me taillai une réputation de stand-upper. J'avais mes habitués. Madeline entraînait le mouvement, elle fédérait chaque soir une nuée de bougres hagards et enjoués qui me bissait à qui mieux mieux et en redemandait jusqu'au petit matin. *Mon public* m'aimait. Je servais toujours plus de champagne à Madeline, bien souvent il débordait de sa coupe, alors elle en léchait le rebord, et, inévitablement, j'avais envie d'elle.

Pendant cette joyeuse période, nous nous sommes aimés en voiture, dans les toilettes du Stella, à même la moquette douteuse de notre appartement, sur notre lit, sur le fauteuil orange du salon, parfois sous la douche.

Ce fut une vie gaie, détraquée, une vie de pas grand-chose. Nous buvions, rions, baisions, et moi je ne voulais rien d'autre que ce cliché de comédie romantique indépendante. Je ne désirais rien d'autre qu'elle sur moi, elle

contre moi, elle en moi, et vice versa. Les violons cesseraient peut-être de sangloter un jour, je la perdrais sans doute, mais en attendant je n'aspirais qu'à cueillir les mimosas de la vie.

J'avais l'impression de vivre dans un film, moi qui en avais rêvé depuis toujours. Tout y était simple. On vous fomentait un destin – au moins étiez-vous certain d'en avoir un –, on s'occupait du moindre problème pour vous. Vous n'aviez qu'à vous soucier d'être le personnage qu'on aime, il suffisait de dire ce qui avait été prévu, l'angoisse de la repartie n'existait plus, vous pouviez vous libérer à tout jamais des blancs, des contretemps, des flops. Les choix, les dilemmes, les hasards étaient tranchés pour vous, les risques étaient pris pour vous, les dommages étaient assumés pour vous. Vous pouviez, de plus, couper des scènes de votre biographie à loisir histoire d'abrèger ou de dynamiser le quotidien, ou bien de vous épargner les mauvaises surprises. Mais surtout, tout ça se faisait en musique, ce qui était une nette amélioration au regard de l'ordinaire.

Combien de fois, pédalant dans Paris, casque sur les oreilles, avais-je écouté la bande originale de ma vie ? J'imaginai le découpage des plans sur moi, les travellings, les zooms sur mon visage extatique quand j'allais bien, ravagé de larmes quand ça n'allait plus, j'imaginai l'émotion ressentie par les spectateurs en me découvrant dans telle situation, je m'entraînai à jouer les scènes que je redoutais ou espérais, je précisais les dialogues et les intentions de jeu qu'il fallait mettre en œuvre pour un maximum de crédibilité.

Tous ces films que je m'étais faits jusqu'ici pour que les années aient une saveur, pour ne pas tomber dans un trou que l'anonymat recouvre avec des pelletées d'indifférence, tous ces montages que j'avais réalisés pour conférer à ma présence sur cette terre un but, un rythme, une mémoire, toutes ces œuvres potentielles qui avaient donné forme à mes jours m'avaient permis d'aller au bout de ce que j'éprouvais. Si je ne les rejouais pas, les choses n'étaient pas vécues jusqu'à leur terme, écrirais-je un jour en exergue de mon autobiographie.

Rencontrer Madeline m'avait permis d'endosser le rôle du french lover. C'était très plaisant et très inattendu.

Comme comédien, je n'avais eu jusque-là que peu d'emplois à ma disposition. Ni les princes, ni les valets ne semblaient faits pour moi, ainsi que me l'avait délicatement signifié mon agente française.

Régine Couteau – le nom ne vous dit sûrement rien, et c'est tant mieux. S'il vous parle, je vous plains.

Régine était malheureusement une institution. Elle avait vu défiler des générations d'acteurs et se targuait d'avoir inventé le métier d'agente en France. C'est bien simple, fut un temps où il n'y avait personne d'autre. Elle ressemblait vaguement à Estelle Leonard, l'agente de Joey dans *Friends*, en moins drôle et en moins sympathique. Aujourd'hui nonagénaire, elle continuait de travailler, allait au théâtre en traînant les pieds et acceptait de s'occuper de vous si vous aviez la gentillesse de lui offrir des After Eight, ces infects chocolats à la menthe qu'elle dégustait à toute heure de la journée. Le tuyau étant bien connu des acteurs en galère, j'avais moi aussi fini par échouer chez Régine avec plusieurs boîtes.

J'avais tout de même vérifié son adresse dans *Le Guide du comédien*. En recevant chez moi ce manuel inutile qu'on vous recommande d'acquérir en province quand vous avouez à demi-mot que vous voulez être acteur, j'avais eu l'impression de recevoir la clé d'un coffre. Tous les secrets les plus précieux y étaient consignés, je n'aurais qu'à lire soigneusement les conseils prodigués et, quelques pages plus tard, tadam, je me serais transformé en acteur. Je disais acteur car bien sûr comédien, c'était ringard. C'était pour ceux qui se contentaient du théâtre alors que moi, je visais plus grand, je visais écran panoramique, close-up et tout le toutim. Ledit manuel m'aura au moins permis d'apprendre que l'improbable rue de la Grande-Truanderie où créchait Régine se situait dans le I^{er} arrondissement.

Le jour où elle m'avait reçu, Régine avait rempli au stylo bille vert une fiche avec mes mensurations, les langues que je parlais, les sports que je pratiquais. Elle écrivait tout en lettres capitales. Lentement. Elle y avait collé ma photo d'identité à l'aide d'un bâton UHU, avant de ranger le tout dans une chemise en carton rose layette. Elle me rappellerait quand elle aurait des trucs à me proposer.

Je savais qu'être représenté par Régine était la promesse d'une absence de carrière – je n'allais pas tarder à revenir à Lyon pour tenter l'émergence –,

aucun de ses protégés n'était pris au sérieux mais j'estimais que c'était mieux que rien. J'avais tort évidemment. Dans ce métier, un rien est toujours préférable à un presque rien qui vous ringardise pour de bon. Au moment de la quitter, je lui avais tout de même demandé à quoi elle songeait me concernant. Occupée à extraire un After Eight de son étui carré en papier bible noir, elle avait répondu du tac au tac et la bouche pleine :

— Les pédés ou les collabos.

Alors, quand Madeline me proposa de rencontrer son agent à elle, convaincue qu'une carrière comique s'offrait à moi et qu'il fallait absolument me donner un coup de pouce, je me persuadai que j'avais eu raison de tout mettre en œuvre pour traverser l'Atlantique, que la chenille était enfin sortie de son cocon et que je n'avais plus qu'à battre des ailes jusqu'à Beverly Hills pour célébrer la métamorphose. Peu m'importait que les phalènes fussent éphémères. Enfin, j'étais aimé, enfin, j'étais reçu – enfin considéré.

— Déjà des essais ? Mais c'est génial ! Tu as dû taper dans l'œil de Winky.

En rentrant de mon entretien avec Jonathan, son agent qui était devenu entre-temps le mien, je racontai à Madeline le scénario du film pour lequel j'allais auditionner le lendemain. J'avais quelques pages de texte à apprendre. Elle m'écouta, fascinée d'abord, puis de plus en plus irritée.

Madeline ne croyait pas du tout à cette histoire de femme enceinte qui entraîne dans son crash des milliers de vies. Elle se montra résolument hostile à la trame et aux personnages du script.

Je tentai d'en défendre la portée métaphorique, cette femme faisait sauter un barrage : portant la vie, elle donnait la mort. Je me risquai à comparer ce crash kamikaze à un accouchement, j'évoquai maladroitement la rupture de la poche des eaux pour justifier les longs travellings prévus par le réalisateur montrant l'eau qui dévastait les terres, les habitations, les animaux, les humains, toutes choses englouties – je ramais.

— Il n'y a qu'une tripotée de mecs pour s'exciter sur ce genre de métaphores à la con.

— Ça n'a rien de con, les métaphores.

— Ce scénar, c'est juste une insulte faite aux femmes.

— Je ne vois pas en quoi.

— C'est bien le problème.

Madeline se leva brusquement du fauteuil orange et se dirigea vers la chambre. Il n'y avait de toute façon pas mille zones de repli dans notre appartement quand nous nous disputions.

— Tu es jalouse parce que je passe des essais ?

— Je te demande pardon ?

— Tu es brutale.

— Je suis brutale ?

— Et injuste. Si ça t'arrivait, moi, je me réjouirais pour toi.

— Tu comprends vraiment rien.
— On dirait que l'idée que je puisse réussir te terrifie.
Elle éclata de rire et disparut dans la chambre.

Le personnage de Quentin était opaque, mutique le plus souvent, un traumatisme hérité de son enfance française que l'on devinait par intermittence. On ne savait pas s'il régnait sans partage sur l'enfer qu'était devenue sa vie avec Lana ou si le film cherchait le twist. Je ne disposais que de quelques scènes mais je sentais que Quentin ne se réduisait pas uniquement à ce tyran ombrageux qui faisait froid dans le dos. Quelque chose se jouait pour moi. Si je décrochais ce rôle, tout basculerait. Je n'avais pas cessé de servir des Diamants Verts, des Tempêtes et des Mojitos à de jeunes acteurs convaincus que Los Angeles était le seul endroit au monde où tout pouvait changer en une seconde. Du jour au lendemain, il était possible de passer d'une vie de barman à celle d'icône planétaire.

Après quelques heures, je rejoignis Madeline dans la chambre et manifestai mon désir. J'étais déterminé à réussir cette audition, ce qui permettrait, accessoirement, d'infléchir notre situation financière. Je dus être suffisamment insistant pour que Madeline tariesse sa rancœur et prenne le dessus. Elle m'emmena vers la table de la cuisine pour baiser bel et bien tel qu'elle le voulait, elle. Et avec des cris.

On criait beaucoup quand on faisait l'amour. Nous étions deux bêtes assoiffées du désir de vivre, les deux interprètes d'une scène de sexe capable de faire pâlir d'envie des millions de spectateurs qui se seraient dit, s'ils nous avaient vus, qu'ils ne voulaient qu'une seule chose au monde, être pris, aimés, dévorés, possédés, mordus, rompus, pilonnés comme cela. On criait non pas parce que le plaisir l'imposait, non, l'inverse, parce que le cri appelait le plaisir, le décuplait, parce que le cri nous faisait coïncider avec la sauvagerie du sexe dont nous tirions les plus puissants effets. Le cri nous rendait étrangers l'un à l'autre, alors seulement nous pouvions nous abandonner et baiser d'amour vrai, sale et pur.

J'étais emmêlé à Madeline, je bavais comme toujours pendant et après, je bavais sur son épaule et dans son cou, je lui caressais le dos là où je savais

qu'elle frémissait.

J'avais ressenti cette fois une certaine tristesse. Comme si une lumière d'automne avait irradié mon bas-ventre. Nos caresses étaient mélancoliques.

Je fis allusion à l'affiche de *Gloria* punaisée dans le bureau de Jonathan, aux trois silhouettes ombrées de Gena Rowlands, superposées et en partie confondues, chacune munie d'un flingue, s'essayant différemment à une posture de tir, cette affiche que j'avais contemplée en pensant à Nicole et Ariel, retrouvant l'amertume de l'Americano. Je lui avouai que pour moi elle était cela, ces trois versions de la même femme, chacune elle mais chacune différente. Combien êtes-vous, avais-je envie de lui demander, combien êtes-vous dans cette envie conjointe d'aimer et de détruire ?

Gloria était l'un des films préférés de Madeline. Alors je lui parlai d'Ariel, j'évoquai son obsession du geste, la scène mythique de la mèche de cheveux dans *Opening Night*, ses yeux lac sombre et l'histoire de *Miss None*.

Elle se tut un long moment. Elle n'avait pas l'air de situer Ariel, si c'était bien ce que signifiait son silence, quoique cela n'eût rien de certain. J'avais l'impression que tout le monde à Hollywood ne pouvait que le connaître, aussi m'étonnai-je et commençai-je à l'interroger. Elle proposa pour seule réponse de revoir *Gloria* afin que nous élucidions ensemble quel geste *mon* Ariel pouvait bien y faire.

Recevoir une gifle de Gena Rowlands dans *Gloria* de John Cassavetes.

OceanofPDF.com

Entraîné, préparé, du moins, aux cinglés – aux comportements, disons, désarmants ou inappropriés –, j’aurais dû l’être. Grâce à l’opiniâtreté de Régine, j’avais enduré en France plusieurs castings au cours desquels je m’étais copieusement fait insulter.

Au moment de m’accueillir dans une pièce de six mètres carrés munie d’un vasistas où avaient lieu les essais pour lesquels je m’étais présenté ce jour de février, un directeur de casting assis derrière une table recouverte d’une nappe jaunâtre, homme flasque, barbu, sans âge et doté d’une voix aigrette, m’avait rapidement avisé en m’appelant par mon prénom puis prié de m’installer pour la scène. Je m’exécutai et m’apprêtai à entamer le monologue qu’on m’avait enjoint d’apprendre.

J’avais trouvé le texte lunaire. C’était une sorte de démonstration étrange censée prouver l’existence de bactéries stellaires aux révolutionnaires facultés de régénérescence neuronale, une sombre histoire de vie éternelle. En faisant de rapides recherches sur internet, j’avais découvert qu’il s’agissait de la retranscription d’une prise de parole de Jean-Claude Van Damme. Je m’étais alors documenté de manière exhaustive sur l’acteur belge, postulant que le film pour lequel je me présenterais le lendemain était en fait un biopic sur cet énergumène et qu’ils cherchaient plusieurs acteurs pour l’incarner à différentes étapes de sa vie. J’allais me lancer lorsque retentit le timbre péremptoire du directeur de casting :

— Chut. Tais-toi. Tu te tais.

Je me figeai, bouche béante, attentif à ce qu’aucun son n’en sorte pour éviter d’aggraver mon cas. J’attendis quelques secondes, il reprit de plus belle :

— Tu arrêtes. Tu ne bouges pas.

Je ne savais plus où regarder, je n’osais pas même cligner des yeux.

Au bout d’un moment, alors qu’il semblait plus courroucé que jamais en constatant que j’étais encore là, il eut un mouvement de tête vers ses pieds.

Je compris que depuis le début il parlait en fait à son chien, un bichon dissimulé sous la nappe jaune, justement prénommé Jean-Claude.

— Jean-Claude, stop. Papa est là. On fera pissou plus tard.

Je pus enfin faire la scène. Je pris un léger accent belge à dessein, espérant pouvoir faire illusion, j'avais des ressources insoupçonnées dès qu'il s'agissait de jouer avec un accent. Je fis si bien que le directeur de casting me demanda si j'étais wallon, je mentis et confirmai. Natif de... Je faillis dire Neuchâtel, je n'étais plus sûr de la localisation exacte de cette ville au nom de fromage comme toutes les villes moches, je me rabattis sur Liège. Il opina d'un air mystérieux, comme si Liège lui rappelait une balade romantique de fin de journée avec Jean-Claude, un pissou mémorable gratifié au pied d'un réverbère Années folles. Cela paraissait lui plaire. Il m'encouragea toutefois à reprendre, mais « sans jouer », précisa-t-il.

— C'est-à-dire ?

— Ne joue pas. Tu dis le texte.

— Je dis le texte ?

— Tu dis le texte. Tu arrêtes de jouer. Tu ne joues pas.

Il ne parlait plus à son bichon.

Une autre fois, Régine avait frappé fort, j'auditionnai pour la série *Dix pour cent* où il m'est apparu qu'elle avait inspiré le personnage interprété par Liliane Rovère. Ils cherchaient un visage vierge, si j'ose dire, pour incarner celui qui deviendrait le compagnon de Camille Cottin, alias Andréa Martel.

Une fois parvenu dans les bureaux cossus de la production pour les essais, je me présentai à l'accueil. Le secrétaire me demanda de patienter dans la salle d'attente et alla avertir la directrice de casting de mon arrivée. D'où j'étais, je pouvais entendre tout ce qui se disait dans son bureau. Quand le secrétaire arriva, elle l'alpaga immédiatement pour l'interroger sur l'identité du candidat suivant.

— On a qui maintenant ?

Le secrétaire renseigna mon nom.

— Oh non... Non, pas lui ! Non... Il est nul. Mais il est nul. Je t'assure, il est nul, mais qu'est-ce qu'il est nul ! Pourquoi on se le tape ?

Elle avait dû me voir dans *Un beau dimanche*.

Complètement humilié, je fis comme si je n'entendais pas. Au moins, elle me connaissait, ce qui était déjà quelque chose. Je me rendis alors dans la salle indiquée par le secrétaire et fus bientôt rejoint par la directrice de casting – Dorothee, de son prénom, quinquagénaire exaspérée par à peu près tout, et surtout par moi. Elle m'accueillit avec ces mots :

— Pipi ? Café ?

Décontenancé, je déclinai, ce qui sembla l'irriter davantage. Je ne comprenais pas pourquoi elle tenait absolument à ce que j'aille uriner. Qu'est-ce qu'ils avaient tous ? Elle reprit aussi sec :

— C'est pour un rôle récurrent, je te préviens. On veut quelqu'un avec une présence. Une vraie présence. De l'envergure. Quelqu'un qui ait une aura. Quelqu'un qui tienne le choc sur plusieurs saisons.

Le message était on ne peut plus clair. Elle devait estimer que j'étais la personne la plus dénuée d'aura et d'envergure qu'elle ait jamais vue. Je devais m'apparenter pour elle à un iule poilu et luisant, quelque chose en tout cas de si rebutant que j'inspirais l'envie qu'on m'écrabouille et qu'on me jette dans la cuvette des chiottes pour que je disparaisse à tout jamais dans un grand bruit d'eau.

Je ratai cette audition et découvris, en visionnant la première saison, qu'ils avaient choisi une femme. Andréa Martel était devenue lesbienne – revirement que je ne sais toujours pas comment interpréter.

Régine n'était pas responsable de toutes mes débâcles. Avant l'expérience traumatique de Cannes, le tournage des *Bureaux de Dieu* m'avait déjà singulièrement éprouvé. Sollicité pour raccompagner Marie Laforêt chez elle, j'avais à peine eu le temps de masquer mon angoisse en considérant les clés d'une Clio trois portes gris métallisé. N'ayant encore jamais conduit dans Paris, je me représentais l'entreprise comme la scène où HAL prend le contrôle dans *2001, l'Odyssée de l'espace*.

J'avais fait mine de maîtriser la situation quand la fille aux yeux d'or, grimant, bien avisée, à la place de la morte, m'avait demandé pourquoi j'avais déplié le plan du métro sur mes genoux. (Je précise que les premiers smartphones ne furent commercialisés qu'à partir de 2007, année du

tournage du film de Claire Simon, mais qu'à l'époque je n'avais clairement pas les moyens d'acquérir un mini Hal capable de m'indiquer le trajet à suivre pour pallier l'absence de GPS.)

J'avais donc roulé depuis le boulevard Raspail jusqu'à Châtelet, tout s'était à peu près correctement déroulé jusqu'au moment où je m'étais mangé un trottoir. La voiture avait rebondi sur la chaussée, heurtant une poubelle. Marie Laforêt s'était alors ruée sur la poignée de maintien et simultanément, dressée sur son siège, elle avait hurlé « Santa de Dios ! » en se signant. Elle m'avait sommé de la laisser descendre sur-le-champ, elle allait prendre un taxi aux frais de la production et porter plainte contre moi qui avais cherché à l'assassiner. Elle avait ouvert sa portière et, avant de quitter la Clio, m'avait envoyé son sac à main dans le plexus d'un coup sec et hargneux. J'en avais eu le souffle coupé, elle avait disparu en me traitant de danger public, me souhaitant de flamber dans les flammes de l'inferno, et je n'avais pas eu le temps de lui demander si elle avait des accointances uruguayennes.

Ces épreuves auraient dû me préparer à ce que j'allais subir au moment de passer les essais pour décrocher le rôle de Quentin LeBon – mais il est vrai qu'on n'est jamais préparé à l'éradication du moi.

Une précision s'impose avant d'aller plus loin. Le tournage des *Bureaux de Dieu* ne m'a pas mis qu'en présence d'illuminées sanguines. Il y a eu Claire. Il y a eu Nicole. Il y a aussi eu Marceline – je n'ai rien dit sur Marceline et c'est inadmissible.

Marceline Loridan-Ivens, le nom ne vous dit peut-être rien et pourtant vous la connaissez. Vous la connaissez parce que vous l'avez vue dans *Chronique d'un été*, vous avez vu *Algérie, année zéro* et *La Petite Prairie aux bouleaux*. Et vous avez lu *Et tu n'es pas revenu* et *Ma vie balagan*.

Dans son appartement biscornu de la rue des Saints-Pères, Marceline (ça calme tout de suite) m'avait raconté Auschwitz, son mari Joris, la Chine, les valises pendant la guerre d'Algérie, tout ce qu'elle a par la suite relaté dans ses livres.

Nous avions passé le tournage collés l'un à l'autre. J'allais la chercher chez elle, à quelques pas du décor, pour l'accompagner sur le plateau. J'étais son chaperon. Je me souviens de son trac immense. Comme Nicole elle était cinéaste, mais elle n'avait pas la même carrière d'actrice et jouer l'intimidait. Elle marchait lentement, juchée sur de minuscules souliers noirs à semelles compensées. Elle ne voyait plus que d'un œil. Elle qui avait traversé un siècle d'horreurs paraissait si frêle. Ses mots, je les comprenais intellectuellement, mais le puits de nuits profondes et gelées qui faisait surgir de sa pupille morte des flots de cauchemars sans images me restait insondable. En fait, je ne comprenais rien. Je ne comprenais que ce corps d'un mètre quarante tout au plus, cette chevelure rousse et balagan, ces mains vitiligo et cette voix de bébé léopard.

J'adorais la voir se faire maquiller. Son visage parsemé de taches de rousseur et de vieillesse se reflétait dans le miroir. Elle s'y contemplait d'un œil étranger. J'observais alors le pinceau lesté de poudre chair chatouiller ses joues creuses. Je scrutais l'effacement progressif du temps sur sa peau couleur d'érable. Chaque trace disparaissant sous l'artifice me bouleversait. Il suffit de cela, me disais-je, pour oublier. Sa figure se métamorphosait discrètement, sans autre bruit qu'un infime chatolement. Elle revenait du fond de sa jeunesse, ses traits d'enfant ressurgissaient et la femme, la vieille dame acclamée, le témoin majeur et révérend cédaient la place à l'adolescente. Mais c'était l'adolescente terrorisée qui réapparaissait. Celle qui avait un jour été traînée là où les mots meurent également. En gommant les stigmates du temps, je redoutais qu'on abolisse sa mémoire, ce qu'elle avait traversé. C'était l'inverse qui se produisait. La mémoire se faisait plus vive puisqu'elle ressuscitait son plus criant visage. On la maquillait non pour l'embellir ou atténuer les empreintes de ce qu'elle avait subi. Au contraire. On la maquillait pour que s'adresse à nous, en direct, la jeune fille revenue qu'elle ne cesserait jamais d'être.

Un soir que nous dînions sur son balcon, elle me parla d'amour. Elle avait préparé du pigeon, c'était la première fois que j'en mangeais. Je nous revois, fumant un joint ensemble au-delà de minuit, dans le doux automne parisien de cette année-là. C'était mon premier pigeon. Mon premier joint, aussi. Et ce serait le dernier. Le minimum que je puisse faire pour donner à

cette rencontre un caractère inoubliable dans ma vie, pensais-je, c'était de partager une chose qui n'aurait jamais lieu qu'avec elle. Nous aurions pu faire l'amour mais, cela, je le ferais avec d'autres, espérais-je à l'époque. Fumer un joint, pour moi qui m'étouffais dès que me parvenaient les émanations d'une cigarette, me semblait une expérience désirable, suffisamment transgressive par rapport à mon éducation pour me croire en rupture et en garder une image étincelante. J'étais un gentil garçon, à l'époque, bien élevé, une sorte de Grace Sheffield. Je n'étais pas encore entré dans ma période *Californication*.

J'ai observé Marceline préparer cette chose dont j'ignorais tout, cette chose stupéfiante qui faisait naître en moi mille fantasmes, mille craintes aussi, moi l'ignare, je l'ai regardée allumer la mèche filandreuse et tirer, s'abreuver au parfum salubre, elle m'a tendu le bâton de haschich avec un air radieux de petite fille, et, longuement, patiemment, j'ai extrait de ce philtre le pouvoir de garder pour toujours le charme et l'odeur de cette soirée, remerciant la nuit que cette femme si petite, si gourmande, cette femme tonitruante et libre comme j'ai vu peu de personnes l'être, cette femme aimante, cette femme légère comme la cendre et lourde comme les années, cette femme puisse avoir ce répit d'où hurlerait pourtant toujours le silence du passé.

Elle me raconta l'amour *après*. Quelques années plus tard, elle l'écrirait dans un livre portant ce titre. Elle m'avait confié ce soir-là des choses qu'elle n'avait jamais dites à quiconque, comme pour me faire croire que je pouvais compter.

— Pourquoi je te parle de tout ça ? s'était-elle étonnée.

— Parce que je te le demande, avais-je crânement répondu.

Elle m'avait prêté un livre. Je ne lui ai jamais rendu. *Joris Ivens ou la Mémoire d'un regard*. Cet ouvrage lui était cher mais je voulais conserver quelque chose d'elle. Je le contemple parfois dans ma bibliothèque, en gardant le silence.

Et je n'ai jamais plus mangé de pigeon.

Me dévorer – moi qui l'étais devenu, pigeon – avait l'air d'être le projet de Nancy, la directrice de casting, le matin où je tentais de devenir Quentin

LeBon.

À peine parvenu dans une vaste salle où se trouvaient pas moins de trois caméras tournant déjà – je mesurai le contraste avec les moyens français dont j’avais été jusqu’ici témoin en pareille circonstance –, et tandis que Nancy venait de s’installer avec deux assistants, un mec hystérique muni d’un flingue, qui avait l’air vrai pour ce que j’y connaissais en armes à feu, déboula, précédé par des cris étouffés dans le couloir et un vacarme fulgurant ayant à peine eu le temps de nous alerter. Le mec se rua sur moi.

Un mec avec un flingue, me dis-je, paniqué, un mec avec un flingue, *a guy with a gun* – depuis plusieurs semaines, je conversais intérieurement en anglais, j’avais délaissé le français, je rêvais également dans cette langue étrangère quand il m’arrivait de dormir assez pour que quelque chose ressemblant à un rêve naisse dans les profondeurs embrumées de ma conscience –, *a guy with a gun*, donc, devant moi, en train de me viser avec son colt, son browning, son beretta, n’importe lequel de ces gadgets de cow-boy.

J’avais commencé par sourire comme cela nous arrive parfois dans une situation de gêne extrême ou d’effroi. Le mec ne faisait pas semblant. Il était possédé. Ses épaules étaient massives, il portait un t-shirt ras du cou, un treillis, ses avant-bras étaient déraisonnablement velus, il me tenait en joue et me hurlait des insultes (toujours ces enculées de nonnes qui sucent leurs mère, neveu et arrière-petite-cousine).

J’avais d’instinct levé les mains en l’air, le mec fulminait, il m’accusait de lui avoir piqué sa copine, je ne comprenais rien, il m’ordonna de me mettre à genoux, Nancy tentait mollement de le calmer, les deux assistants étaient figés sur leur fauteuil, le mec hurlait de plus belle, j’étais maintenant couché au sol, mains sur le crâne, canon enfoncé dans la nuque.

C’est quand même pas de bol, me disais-je, pour une fois que je passais un casting pas trop nul.

— Merci, Brad, lâcha Nancy.

Ledit Brad me tapota l’épaule, éclata de rire et s’excusa aussitôt. Il m’aida à me relever, j’étais à l’ouest.

Nancy m’expliqua qu’elle avait souhaité me placer dans une situation de stress pour observer et évaluer ma réponse corporelle. À présent, j’allais

pouvoir suivre les directions qu'elle me donnerait pour jouer l'une des scènes que j'avais apprises.

Je pouvais l'attaquer en justice pour ce qu'elle venait de me faire subir, j'aurais pu avoir une crise cardiaque, je m'étais liquéfié devant elle – je remerciai mes sphincters d'avoir tenu, j'aurais tout aussi bien pu me vider. Je me contentai d'un sourire complice et d'un :

— Je comprends, bien sûr, c'est normal.

Mais qu'est-ce qui était normal, au juste ? J'étais un morceau de cheddar qu'on allait soupeser ? Un bon vieux steak dont on allait vérifier qu'il ne se grisait pas une fois sorti du réfrigérateur ? Un bichon à qui on allait intimer l'ordre de ne pas aboyer en lui envoyant dans le gosier une croquette au thon pour le faire patienter avant son pissou ? Qu'est-ce qui me valait d'être manipulé de cette manière, objectivé de la sorte, qu'est-ce qui justifiait qu'on me fasse subir les expériences les plus humiliantes ? Est-ce qu'un acteur était condamné à n'être que cette chose soumise et consentante, cette Flipote dénuée de volonté, cette chose inerte et molle qu'on s'échangeait au gré des besoins, cette chose pratique et muette qui pouvait rapporter gros ?

Je ne m'étais pas contenté d'un « Je comprends, bien sûr, c'est normal ». En écoutant le silence qui avait suivi mon « Je comprends, bien sûr, c'est normal », quelque chose s'était déclenché au fond de moi.

Là, maintenant, tout de suite, je n'en pouvais plus. Tout était allé très vite, un trop-plein de résignation et de honte accumulées depuis toutes ces années où, des metteurs en scène aux directeurs de casting, des assistants aux stagiaires, on s'était permis de me poser des questions dégradantes sur mon intimité et les limites que je me fixais dans toutes les dimensions de ma vie, on m'avait demandé de me mettre dans des positions indécentes, on m'avait imposé de faire le chien, le rouge, le nord, Patrick Juvet, la limace, la sérendipité et l'ovule, on m'avait baratiné sur mon clown intérieur, mon médium et mon timbre de ténor enrhumé, on m'avait encouragé à tenir des propos ignobles et orduriers pour me faire remarquer, on m'avait ordonné d'aller chercher toute la crasse tapie dans mes entrailles pour briller, on m'avait sommé d'aller toujours plus loin dans le seul but, ça m'apparaissait

subitement, de faire jouir cette petite armée de pervers frigides et complexés. C'en était trop.

J'avais balancé ma tirade de questions indignées. C'était logorrhéique, ça sortait dans un australien pas dégueu, c'était un vibrant plaidoyer contre l'instrumentalisation des acteurs, l'anéantissement de l'art dramatique, la marchandisation des corps et des consciences.

Nancy commença par me remercier pour cette conversation très inspirante et édifiante à maints égards. Puis, très poliment, elle me congédia en m'expliquant que je n'avais manifestement pas les épaules pour être acteur, *métier* – elle avait sciemment appuyé sur ce mot – qui consistait tout simplement à savoir se rendre disponible.

De retour ce soir-là après mon service au Stella, au terme d'une journée éprouvante où je n'avais pas su *me rendre disponible* – les mots de Nancy n'allaient pas cesser de me hanter –, je constatai, paniqué, que Madeline était partie. Elle avait laissé un mot, comme dans les films aux scénarios paresseux qui racontent d'improbables histoires de barrage et de crash d'avion.

Elle avait payé sa part de loyer pour trois mois. Elle ne reviendrait pas. Notre histoire était tripante, concluait-elle, mais on ne pouvait pas continuer à conjuguer nos échecs.

« La vie était pour lui comme la lumière blanche qui blesse les yeux fatigués d'un malade. »

OceanofPDF.com

- C'est râpé, mon vieux.
- Je m'en doutais un peu.
- Nancy se souviendra de toi, en revanche.
- Tu sais qui ils prennent ?
- Pierre Niney, tu connais ?
- Vaguement, concédai-je, de mauvaise foi.

Pouvais-je vraiment concurrencer Pierre Niney ? Cette audition était une mascarade.

- Il est très connu en France, non ?
- Je n'irais pas jusque-là. Il commence à percer mais je ne miserais pas un kopeck sur lui.

J'avais déjà un flair indéniable à l'époque.

— La production te propose quand même de faire une journée de figuration. J'ai accepté. Je me suis dit que c'était une manière d'exorciser l'échec.

- Tu t'es dit ça.
- C'est dans six mois, tu as le temps de te faire à l'idée.
- Qu'est-ce que je vais foutre d'ici là ?
- Je vais voir si je peux te trouver d'autres choses mais à mon avis ce sera silhouette au mieux.
- Ça me correspond tout à fait en ce moment.
- Passe me voir la semaine prochaine, on boira un verre pour fourrer les apôtres avec toute leur merde d'hosties.

Jonathan allait interrompre la conversation quand brusquement je lui demandai d'une voix un peu trop impliquée :

- Tu sais où est Madeline ?

Il y eut un long silence.

- Elle ne t'a rien dit ?

- Non, répondis-je.

— Ça ne va plus entre vous ?

— Rien ne va plus.

Je raccrochai.

OceanofPDF.com

Madeline, où es-tu ? Dans quel plan, quelle histoire, quel script ?

J'imagine ton corps hanter de lents travellings, tes jambes découper la lumière des projecteurs, éblouir les badauds amassés derrière les cordons de sécurité, œil percé par l'éclat de ton pas, ta cadence inimitable qui fait de toi un bout de verre dépoli par la mer.

Madeline, je n'avais pas anticipé le trou au fond duquel je suis en train de tomber. Chaque jour, je vais sur une plage, n'importe quelle plage, et j'y suis n'importe quelle personne. Tandis que j'immerge mes cuisses dans l'eau, je me répète que je ne suis que ça, n'importe quelle personne. Je dois mener ma vie sans toi, n'importe quelle vie de cette n'importe quelle personne que je suis et m'en contenter, l'accepter, parce qu'il n'y aura pas d'autre n'importe quelle personne pour l'être à ma place. Il n'y aura plus que moi sans toi et pour toujours.

Madeline, les plages californiennes, je les fréquente toutes depuis que tu es partie. J'y marche de longues heures. Je regarde la nuit tomber dans le blanc de l'océan. Je regarde les maisons. Je regarde les corps de leurs habitants se détacher sur la lumière des baies vitrées. Je regarde les amis de ces corps d'habitants et les familles de ces corps d'habitants et les enfants de ces corps d'habitants se détacher tout aussi élégamment sur la même lumière des mêmes baies et je me dis que ç'aurait pu être nous.

Madeline, les fêtes californiennes, aussi, je les fréquente toutes. Je ne vis plus que dans les fêtes des bords de mer parce que c'est ce que font ceux qu'on a quittés, ceux qui se croient capables de finir dans l'eau salée ou chlorée s'ils n'emportent pas, pour se consoler, la célébrité, la gloire qu'à douze ans ils ont décidé d'arracher à l'objectif d'une caméra mais qui constatent, à vingt-huit ans, qu'elle désertera toujours au motif qu'ils ne sont qu'oubliables et qu'au plus bas, capables ils ne le sont même pas de se tuer dans n'importe quelle mer bordée par n'importe quelle plage sur laquelle on organise n'importe quelle fête où tu n'es pas.

Pour seule réponse, je reçus un message rédigé par un certain mailer-daemon dont l'objet était *Failure Notice*. Je transformai ma lettre en sms. Échec de l'envoi.

Je n'étais plus qu'un numéro bloqué.

Madeline m'avait ghosté.

Menotter Pierre Niney dans *Oroville* de Paul Thomas Anderson.

OceanofPDF.com

— Alors, vieille salope ?

Jonathan m'accueillit dans son bureau avec l'air surexcité d'un enfant à qui l'on vient d'offrir des tickets d'entrée pour Disney World.

— Niney est imbuvable.

— Mais tellement sexy.

— Je ne me rends pas compte.

— Je t'assure. Il va tout déchirer, ce petit. Et sinon ?

— J'ai juste eu l'impression de passer une journée dans la peau d'Ariel Winthrop, répliquai-je, déterminé à me faire mousser tout autant qu'à tester la cinéphilie de Jonathan.

— Par tous les trous du Saint-Père, tu connais Ariel Winthrop ?

— Je connais aussi son film, *Miss None*. Tu sais qui est Ariel, alors ?

— Je suis son agent.

Je ne pus masquer ma surprise.

— Son agent ?

— Oui. Je n'aurais pas dit non à plus, d'ailleurs.

Il éclata d'un rire lubrique.

— D'où l'affiche de *Gloria*.

— Entre autres.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

— J'ignorais que tu avais déjà entendu parler de lui. Même ici, peu de gens savent qui c'est. Comment ça se fait que tu le connaises ?

— C'est une longue histoire.

— Mais encore ?

— Je connais Nicole Garcia.

— Nicole ? Non ? Mais enfin, j'adore Nicole ! Je l'adore. On s'est parlé il n'y a pas si longtemps pour un projet de film. J'adore cette femme. Son intelligence. Son insolence. Sa voix, mais sa voix !

— Tout le monde adore Nicole.

— Je cherche désespérément à la faire tourner. C'est la meilleure, bordel de fucking putain (trop de fucking à traduire). La meilleure que vous ayez en France.

— Elle ne parle pas un mot d'anglais.

— Et alors ? Combien de mots anglais tu bredouilles, toi ?

— J'ai joué un petit rôle d'Anglais dans...

— Toi ? Un rôle d'Anglais ? Sainte Nonette de la Défonce, qui pourrait être assez détraqué pour te proposer un rôle d'Anglais ?

— Nicole.

Jonathan applaudit et tapa sur son bureau comme si les Giants de New York avaient ravi le Super Bowl aux Broncos de Denver.

— J'y crois pas !

— C'est pendant le tournage qu'elle m'a raconté l'histoire d'Ariel et de *Miss None*.

— Une chose, mon vieux : tu n'arrêtes pas de dire *Miss Known* alors que c'est *Miss None*, tu saisis la différence ?

Je saisisais très vaguement.

— Tu dois prononcer le mot *none* comme le mot *nun*.

— *Nun* ?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Nonne.

— Nonne ?

— Nonne, oui. Bonne sœur. Religieuse. Clarisse. Ursuline. Béguine. Moinesse.

Je mesurais maintenant l'étendue de son vocabulaire grivois. Jonathan était une encyclopédie papale à lui tout seul.

— Le film se prononce *Miss Nonne* ? repris-je pour être sûr.

— Oui.

— Je croyais que ça voulait dire *Miss None*.

— Ça veut dire *Miss None* puisque c'est comme ça que ça s'appelle.

— Mais tu dis que ça se prononce *Miss Nonne*.

— Oui. *Ça se prononce*. Mais ce n'est pas parce que ça se prononce *Miss Nonne* que ça ne veut pas dire *Miss None*. Plutôt, ce n'est pas parce que ça

se prononce *Miss Nonne* que ça veut dire *Miss Nonne*.

— La confusion, arrête-moi si je me trompe, vient du fait que justement, en prononçant *none* comme je le faisais, tu entendais *known*, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ça y est, je comprends ! *None* veut dire personne alors que *known* veut dire connu, donc c'est antithétique.

— Si tu veux.

— Je croyais dire *Mademoiselle Personne* et tu entendais *Mademoiselle Connue*, c'est quand même drôle.

— Ç'a l'air hilarant.

Jonathan fixait l'un de mes lobes d'oreilles avec une expression d'écœurement très visible, comme si j'avais une énorme croûte purulente. Je relançai pour faire diversion :

— Tu me confirmes qu'il n'y a aucun moyen de voir le film ?

D'une main, je caressai mon lobe d'oreille pour vérifier qu'il n'y avait rien de suspect. J'avais vu *Mary à tout prix*, mais rien à signaler de ce côté-là depuis quelques jours.

— Affirmatif. J'imagine que Nicole t'a expliqué qu'Ariel l'avait détruit ?

— Oui, mais je n'arrive pas à croire que toutes les copies aient été brûlées. Dominique Sanda m'a parlé d'une polémique avec la Warner...

— Tu connais Dominique Sanda ?

— Je l'ai rencontrée sur le tournage du film de Nicole. On avait plusieurs scènes ensemble.

— Non mais regardez-moi cette nymphette en pénitence ! Tu es au courant qu'elle a disparu de la circulation ? Personne ne sait où elle est. Steven a voulu la faire tourner dans *Lincoln* pour jouer la femme de Daniel Day-Lewis mais il n'a jamais réussi à la retrouver. Il s'est rabattu sur cette pisseuse de Sally Field.

— Elle vit en Uruguay.

— Je te demande pardon ?

— Dominique Sanda vit en Uruguay, à Montevideo.

— Tu es sérieux ?

— Pourquoi tu n'as pas demandé à Nicole ? D'ailleurs ça fait près de deux ans que j'attends de recevoir son exemplaire du scénario de *Miss... Nonne*.

— Comment se fait-il que cette onction de connasse détienne un exemplaire ?

— Ariel lui avait proposé le rôle.

— Absolument pas.

— Je te demande pardon ?

— Il n'a jamais été question qu'elle joue dans le film.

— Ah bon ?

— Ah oui.

— Elle m'a menti ?

— Je ne sais pas ce que cette petite suceuse a bien pu...

Je l'interrompis pour m'épargner son chapelet fleuri.

— Pourquoi m'aurait-elle menti ?

— Chéri, elle te draguait, voilà tout.

— Je ne crois pas.

Je me rappelai effectivement avoir ressenti un trouble pendant notre petit déjeuner.

— Elle n'a peut-être pas été approchée par Ariel pour jouer le rôle, mais elle doit quand même avoir un exemplaire du scénario.

— Et par quel miracle ?

— Je n'en sais rien.

— Pardon de te le dire mais chaque fois qu'il est question de ce film, tes yeux brillent et s'écarquillent, c'est presque gênant. On a l'impression que tu...

— Que je quoi ?

Jonathan utilisa ses épaisses mains manucurées pour mimer un geste obscène.

— Que tu copules avec l'image que ça fait naître en toi.

— Carrément.

— Je te le dis.

— Tu es juste un obsédé, Jonathan.

— Un putain d'obsédé. Comme tout le monde.

— En tout cas, elle m'a parlé d'une polémique avec la Warner qui aurait conservé une copie du film à l'insu d'Ariel.

— C'est fou, toutes ces copies fantômes qui circulent. Un script en Uruguay, une bobine à Burbank. Ce sera quoi la prochaine fois ? Une capsule numérique dans le trou de balle de...

— Jonathan.

— Tout ça c'est du bullshit. Juste une histoire de fric, un litige sur le contrat qui traîne depuis des années et que j'ai à peu près réussi à régler malgré le silence d'Ariel. Il n'y a aucune copie nulle part. Zéro. Le film n'existe plus. Ariel non plus, pour ainsi dire.

— Comment ça ?

— Ce giton de mes deux ne tourne plus.

— Pourquoi ?

— Ça fait près de quinze ans. Pendant un moment, j'ai continué à lui soumettre les propositions qui m'arrivaient, mais il ne donnait jamais suite. Il ne m'a plus rappelé depuis 1999, alors autant te dire que je n'ai aucune idée de l'endroit où il peut bien être, ni même si ce Lazare en robe de foudre est encore en vie.

— C'est pour le retrouver que Nicole t'avait appelé ?

— Oui.

— Pourquoi est-ce qu'il a disparu ?

— Si je le savais.

— Il doit être mort.

— Pas forcément.

— C'est quand même bizarre qu'il ait rompu tout contact avec son agent.

— Non, ça arrive tout le temps chez nous. Les gens vont et viennent, ils atteignent la gloire, ils parviennent à être aussi riches et célèbres qu'ils le voulaient, et puis ils s'enterrent, tu ne les revois plus jamais et tu ne sais pas pourquoi, c'est le principe même de cette industrie de baiseurs de derches. Elle te prend, elle te bouffe, elle te vide, et puis elle recrache ton squelette quand elle s'est bien gavée. Sans compter les suicides, les accidents et les internements.

— Et tu l'as vu, le film, toi ?

— *Miss None* ? Malheureusement oui. Une partie du moins. Un ours.

Jonathan s'enfonça dans son fauteuil.

— Le générique avait été réalisé par Elaine et Saul Bass. Leur nom ne te dit peut-être rien et pourtant tu les connais. Tu les connais notamment parce que, rassure-moi, tu as vu *Casino*, *West Side Story* ou *Spartacus*, pour lesquels ils ont conçu les génériques. Celui de *Miss None* fonctionne à la manière d'un album photo, procédé plutôt classique, tu me diras, à cette différence près que les photographies apparaissant à l'écran sont vidées d'une partie de leur image. Elles sont découpées, trouées de blanc, comme si un enfoiré de maniaque en culotte de pisse avait raturé le visage censé y figurer pour l'effacer. L'oublier. Il y avait plus exactement trois photographies, et si ma mémoire est bonne, elles ne représentaient qu'Ariel. Ariel adolescent puis jeune homme puis homme. Sa silhouette du moins, son corps, quoi, tu vois ce que je veux dire.

Jonathan m'indiqua également que les trois photographies étaient issues de la collection personnelle d'Ariel : lui, fluët, posant le jour de ses quinze ans devant l'Empire State Building ; lui, athlétique, la vingtaine, contre le tronc de l'un de ces foutus conifères dont la résine dégueu te flingue un polo Valentino en moins de deux ; lui enfin, plus mûr, dans un costume de laine écrue, sortant d'une Cadillac. Trois photos en noir et blanc retravaillées par le couple Bass et exposées au spectateur putatif de *Miss None*. (Je traduis *assumed* par putatif parce que j'aime bien mais aussi parce que ça a le mérite d'être le mot juste, pour une fois.)

Sur ces trois clichés, l'être sans visage qui se devine malgré le blanc voit son corps évoluer : frêle puis musculeux, sur une vingtaine d'années, des quinze ans d'Ariel à ses quarante ans – âge fatidique où non seulement la fertilité décroît pour qui veut procréer (et même chez les hommes, on l'ignore trop, m'avertit Jonathan) mais surtout la densité neuronale, laissant les êtres que nous sommes dans un état de viduité alarmante –, véritables zeppelins voués au crash dans une campagne pluvieuse à peine vallonnée (l'image est de moi, elle remplace ici l'inventaire salace auquel Jonathan se livra complaisamment).

— Bon, pour être tout à fait franc, je me suis endormi pendant la projection, tellement c'était lent, alors hormis le générique, je ne me

souviens de presque rien, il me semble qu'il y avait une scène où il était à poil en train de cuver sur la table de son salon, et puis une scène de cul interminable comme à peu près tous les plans. Tu devrais aller voir Andrès Garcia de ma part, il a composé la musique, il doit avoir plus de souvenirs que moi. Je te file son mail, si tu veux.

— Il a un lien avec Nicole ?

— Pourquoi ?

— Garcia ?

— Tu sais combien de Garcia il y a à L.A. ? Et dans le monde entier, à ton avis ? Aucun lien, je peux te l'assurer.

— Je demandais juste.

— Nicole ne t'a pas raconté le film ?

— Juste la première scène.

— Interroge-la. Elle doit s'en souvenir. C'est l'une des seules à l'avoir vu fini. Et puis elle aura peut-être une fournée d'anecdotes à te raconter sur le tournage. Je n'y ai pas assisté, moi, j'ai suivi ça de très loin, je ne peux pas t'en dire plus, d'autant que je lis toujours les scénars en diagonale.

— Je vais appeler Nicole, tu as raison.

— Pourquoi tu t'intéresses autant à ce film ?

— Je ne sais pas si c'est le film ou Ariel qui m'intéresse.

— Je ne suis pas sûr qu'un mec qui a tourné dans plus d'une centaine de films mais que personne ne connaît soit digne d'intérêt.

— Tu es sérieux ?

— À propos de quoi ?

— Il a tourné dans cent films ?

— Cent dix-sept, exactement. En trente ans de carrière. Mais qui s'en souviendra ?

— Monsieur est rancunier.

— Quand on s'est battu comme je l'ai fait pour un fou pareil, il y a de quoi avoir les burnes en pétard quand il te claque entre les doigts.

— Cent dix-sept films... C'est quand même une carrière incroyable pour un acteur.

— Je t'arrête tout de suite, ce n'était pas un acteur, c'était un figurant.

— C'est la même chose.

— Ah non. Du tout. Du. Tout.

— Moi hier, sur le plateau, j'étais figurant et pourtant j'ai joué.

— Tu as eu l'impression de jouer.

— Non, j'ai joué.

— Non. Mets-toi bien ça dans le crâne : il y a les acteurs d'un côté et les figurants de l'autre. Comme dans la vie. Il y a les premiers rôles. Et ceux qui font tapisserie. Ça n'a rien à voir. Ariel, c'était de la tapisserie. Alors attention : de la tapisserie tissée main, je dis pas. Grande classe et grande qualité du produit. Mais ça reste un figurant. Un mec qui passe. Un mec qui fait un truc à la con dont tout le monde se fout. Un mec dont tu ne remarques la présence qu'une fois qu'il n'est plus là. Tu as juste cru le voir. Mais tu n'en es pas certain. Et c'est à ça qu'il sert. Te faire croire qu'il y avait quelque chose à voir alors qu'en soi il n'y avait que dalle. Rien d'important, du moins.

— Pardon de te le dire mais chaque fois qu'il est question d'Ariel, tes yeux brillent et s'écarquillent, c'est presque gênant. On a l'impression que tu...

— Ta gueule.

— Qu'est-ce que tu aimais chez Ariel ?

— Tu m'emmerdes.

— Tu as eu une histoire avec lui ?

Jonathan commença à se masser les tempes.

— Ce sale fils de partouzeur était une saloperie de beau mec. Il avait un corps de rêve. Des épaules superbement rondes et des pectoraux saillants juste comme il faut. Je les aurais volontiers caressés dans *Il était une fois en Amérique*. Des cuisses magnifiquement sculptées. On les aperçoit quand il s'entraîne dans *Rocky*. Des hanches droites et des fesses d'acier, rebondies, une paire de fesses à se damner, un cul, Sainte Chienne de Dieu, mais un de ces culs – cul admirablement mis en valeur quand il court dans *Mash*. Et pour le reste, des yeux bleus...

— Lac sombre...

— Un nez de gravure de mode, des lèvres charnues qui n'attendent que les tiennes. Enfin celles d'Edith.

— Sa femme ?

— Oui.

— Ce n'est pas Meredith ?

— Edith, je te dis, tu es bouché ? Une chevelure de prince, comment dire, arménien, ouais, un putain de prince arménien. Avec un charme pas humain et un sourire avare qui lui faisait plisser l'œil droit. Littéralement, tu tombais.

Jonathan avait le regard perdu dans un monde où je ne pouvais le rejoindre. Ses yeux s'embuaient.

— Il avait un visage insensé. Miraculeux. Un visage qui te mettait à terre et que tu n'osais presque pas embrasser de peur de l'abîmer, mais un visage que tu mourais d'envie d'embrasser, en fait, un visage que tu brûlais de... De bouffer, de lécher, un visage que tu voulais contre le tien, contre ta peau, la peau de ton cou, ici, juste dans le creux, un visage que tu voulais désespérément sentir parcourir tout ton corps pour qu'il te vénère, qu'il ne voie, n'aime et ne baise que toi.

Bronzer dans *Il était une fois en Amérique* de Sergio Leone, sauter à la corde dans *Rocky* de John G. Avildsen, courir sur un terrain de football américain dans *M*A*S*H* de Robert Altman.

OceanofPDF.com

— Qu'est-ce qu'il y a de si important à se dire ?
Nicole n'avait pas déclenché sa vidéo. J'étais face à un écran noir.

— Tu ne veux pas allumer ta caméra ?

— Pour quoi faire ? C'est très bien comme ça, on s'entend, c'est le principal.

— C'est plus chaleureux de se voir, non ?

— Quelle heure il est chez toi ?

— Onze heures.

— Du matin ? Mais tu es où en fait ?

— Je suis à Los Angeles.

— Ah bon ? Los Angeles ! Quelle chance !

— Je te l'ai dit, tu sais.

— Oui, oh ça va, tu me l'as dit, c'était il y a un an. Tu n'as pas donné de nouvelles depuis, que je sache ?

— C'est vrai.

— Quand j'ai reçu ton mail, j'ai pensé que tu t'étais fait pirater. « Nicole, peut-on se parler, c'est urgent. » Si tu ne m'avais pas relancée, je n'aurais pas répondu, je te le signale.

— Je ne te dérange pas ?

— Si, mon petit cœur. Je tourne demain, je vais me coucher tôt.

— Le tournage a commencé ?

— Mais oui, oui, oui : troisième semaine, déjà.

— Ça se passe bien avec Cotillard ?

Nicole était dans le sud de la France, elle tournait *Mal de pierres*.

— Je vais raccrocher, je te préviens.

— Est-ce que tu te souviens d'autres scènes de *Miss None* ?

— Oh là là... Non, écoute, non... Non, non. Pas maintenant... Oui ? Oui ? Oh là là... Oui, venez. Non, je suis fatiguée, tu sais.

Je l’entendais parler à d’autres personnes autour, elle devait être à l’hôtel, on lui livrait son dîner dans la chambre. Appeler Nicole, c’était toujours un spectacle. Il n’était pas rare qu’elle mette la communication sur pause et revienne dix minutes plus tard après vous avoir oublié. Elle chantait, aussi, s’activait simultanément, se taisait de longues secondes, et quand venait le moment d’en finir, elle coupait brusquement alors que vous étiez encore en train de lui raconter quelque chose.

— Tu ne m’as décrit que la première scène et j’aurais voulu en savoir davantage. Si tu pouvais ne serait-ce que me résumer le film. Je ne connais même pas l’histoire.

— Non, je ne vais pas te pitcher le film, c’est ça que tu attends, en fait, un pitch ?

— Non, mais...

— Ce n’est pas un film qu’on pitch. C’est un chef-d’œuvre et les chefs-d’œuvre, ça ne se raconte pas.

— Je sais mais comme tu es fatiguée, je...

— Rappelle dans une heure, je vais manger un morceau, essayer de clarifier mes souvenirs, et on voit si j’ai du courage.

— C’est adorable, je...

— Pourquoi maintenant ? Et pour quoi faire ?

— Ce n’est pas urgent, c’est juste que ces jours-ci...

— Des baisers.

Elle avait raccroché.

Une heure plus tard, elle n’était pas connectée. La soirée passa, je scrutai sans arrêt son nom dans la liste de mes contacts, attendant que le signal vert apparaisse – en vain.

Pour occuper le temps, j’essayai de reconsulter l’interview du *New York Times*, mais cette fois on ne pouvait lire que 5 % du contenu, l’entretien était entièrement noyé dans une brume qui ne permettait pas de le parcourir. Quant à Google Images, toujours rien. Ce n’était pas étonnant, Ariel, m’avait expliqué Jonathan, avait toujours refusé de poser pour les photographes. J’avais beau l’avoir brièvement aperçu quelques mois plus tôt dans *Gloria*, je ne parvenais pas à me le représenter.

— La seule manière pour toi d’entrevoir ce visage miraculeux, m’avait défié Jonathan, c’est de le traquer dans ses films.

Vers minuit, n’ayant reçu aucun signe de Nicole, je me couchai.

Mais le lendemain matin, surprise : elle m’avait envoyé un mail à 4 h 49.

Nuit difficile.

Te dire ce que je suis capable de rassembler du film, les flashes qui me reviennent.

La première scène, tu l’as.

Ensuite un générique, mais je ne sais plus s’il était finalisé ou non.

L’homme du plan initial s’éveille seul dans un lit double. Draps blancs froissés, lumière froide, petit matin. Il somnole encore un moment.

Lui, sifflant sous la douche, son dos.

Il agite un flacon de gel douche, se lave.

Déambulation dans l’appartement vide, on reconnaît la table aux bords arrondis. Il me semble qu’il mange un truc, debout. Il sème des miettes.

Il ouvre les rideaux occultant la baie vitrée.

Pleine lumière.

Des enfants sur la plage. Il les observe.

Il fouille dans un placard du salon, brise un verre, se coupe, ramasse les morceaux. Enfin trouve ce qu’il cherchait.

Cut sur lui qui photographie les enfants.

Toujours de dos, on ne voit jamais sa tête, tu te souviens ?

Il photographie. Visage dissimulé par l’appareil.

Irruption d’une enfant derrière lui.

« What about me ? » elle dit (c’était drôle).

Il la prend dans ses bras et la couvre de baisers. Un peu trop. Elle a trois ans.

Il remplit un biberon de lait, le secoue, le lui fait boire.

Après, si je n’oublie rien, innombrables scènes sur la plage.

Beaucoup de plans du visage de la petite fille, yeux lac clair, dents du bonheur, boucles blondes, grande beauté.

Lui, comme une ombre autour d’elle.

Il lui court après, il la photographie sous tous les angles, il lui donne son goûter, l’aide à se moucher, lui tend des pelles et des râteliers pour construire des châteaux de sable, la chatouille, fait mine de la jeter à l’eau, la brandit dans les airs, la fait tourner, voyager. Il la soutient quand elle escalade un rocher, écrit des mots sur le sable mouillé avec elle. Il écoute ses peurs, ses histoires, il la décharge des coquillages qu’elle a ramassés. Il zippe son manteau quand elle a froid, essuie son nez quand il coule, remet ses lunettes de soleil mal ajustées, se prête à hue dada quand elle veut chevaucher son dos. Il la suit où qu’elle aille.

Pas mal de plans de coupe. Des gens un peu surpris autour qui regardent ce spectacle comme si c’était étrange qu’un père s’occupe si bien de sa fille.

À la fin de la journée, il ramasse les jeux, nettoie les seaux puis tous deux rentrent. Ils croisent des promeneurs à qui la petite fait coucou.

Elle n'a pas de prénom mais elle appelle l'homme Daddy. Et lui, c'est là qu'on comprend le titre, la nomme « Miss None ».

Sur le chemin du retour, il répète en boucle « Miss None », comme un refrain, il lui pose la question, « Miss None ? », et elle rit à chaque fois avant de s'exclamer « Miss None ! » comme pour répondre : « Oui, c'est moi, c'est bien moi, cette petite Mademoiselle Personne. »

Impression très bizarre d'un jeu presque malsain, un père qui amoindrit sa fille après avoir tant pris soin d'elle.

Il la déshabille et lui fait prendre son bain. Avant le dîner, il joue encore un peu, maquille une poupée pour elle, se sert d'un torchon pour faire une marionnette. Il prépare le repas, découpe du jambon qu'il met dans un bol de purée, la nourrit. Choisit un livre, lui lit une histoire, fait défiler les images, tire les rideaux, éteint la lumière, enfin la couche. Routine d'une journée de vacances.

Ça semble ordinaire, mais à l'époque c'était nouveau de voir un homme s'acquitter de tout cela sans le subir. Il est manifeste que ce père sans visage aime le temps qu'il passe avec sa fille.

Tu as déjà un bon tiers du film, j'ai mis du temps à le recomposer dans l'ordre chronologique.

Des baisers

N.

L'établissement Vidiots se trouvait au croisement de la Third Street et de Pico Boulevard, non loin de la jetée de Santa Monica, à une trentaine de minutes du domicile que j'occupais, seul désormais. Cela faisait près de six mois que Madeline m'avait quitté, j'aimais notre meublé, j'avais décidé de le garder. Si Madeline voulait revenir, elle saurait où me trouver. Le loyer était exorbitant mais avec les cachets de figuration que je touchais et le Stella, je m'en sortais. J'avais même réussi à acheter d'occasion pour une somme très modique (qui aurait dû m'alerter) une Cadillac turquoise qui ne pouvait rouler qu'à 45 miles par heure maximum, ce qui correspond grosso modo à 80 kilomètres par heure, et ce, en faisant un bruit d'hélicoptère. Je m'en foutais. Au volant de ma Cadillac, j'avais vraiment l'impression de vivre dans un film, donc tout allait bien. Enfin, aussi bien que possible pour un célibataire en exil et dépressif.

Vidiots était tenu par deux femmes, Cathy et Patty. C'était Jonathan qui m'avait recommandé l'endroit. Les plateformes ne s'étaient pas encore vraiment développées, peu d'œuvres étaient disponibles en streaming, ou au cinéma, le vidéoclub était la meilleure solution pour mener à bien mon projet.

La veille, Jonathan avait passé un coup de fil à Cathy et Patty pour qu'elles m'aident dans ma démarche. Il leur avait envoyé la filmographie complète d'Ariel par mail.

Quand j'arrivai, elles avaient déjà préparé une pile de DVD. Certains des films, ainsi qu'elles me l'expliquèrent, n'étaient pas réédités, mais elles possédaient des VHS. Avais-je un magnétoscope ? Par chance, le meublé disposait des deux lecteurs, ce qui nous avait paru anachronique. Avec Madeline, nous avons remisé le magnétoscope au fond d'un placard, considérant qu'il prenait beaucoup trop de place. J'allais devoir le rebrancher, ce qui m'angoissait déjà. Quoi qu'il en soit, j'affirmai à Cathy ou Patty, je n'avais pas compris laquelle était qui, que c'était ok.

Exceptionnellement, puisque j'étais recommandé par Jonathan, je pouvais emprunter dix films par semaine. Je calculai qu'il me faudrait près de trois mois pour venir à bout de la filmographie d'Ariel.

Je décidai de commencer par les Cassavetes. J'avais revu *Gloria* avec Madeline, il m'était impossible de réitérer. J'optai plutôt pour *Opening Night*.

— Alors, dommage, il est sorti et n'a pas encore été rendu. Mais dans ce premier lot, on vous a mis *Une femme sous influence*, *Husbands* et *Meurtre d'un bookmaker chinois*.

Je les remerciai, réglai et en profitai pour me créer un compte et une carte de fidélité. Puis j'attrapai le paquet de dix films qu'elles m'avaient destiné et je regagnai ma Cadillac.

Il me fallut plusieurs visionnages du même film pour m'assurer que c'était bien Ariel que je distinguais furtivement dans tel plan. Pour *Gloria*, je m'étais rappelé, au moment de voir la scène avec Madeline, qu'Ariel recevait une gifle ainsi qu'il le racontait dans son interview, je n'avais donc eu aucun doute malgré la réjouissante et constante castagne à laquelle s'adonnait Gena l'Amazone. Mais l'image d'Ariel était très vague encore dans mon esprit, je ne pouvais pas mettre ma main à couper que c'était lui, cet homme un rien dégingandé qui servait un bourbon à la même Gena Rowlands dans *Une femme sous influence*.

Je me repassai plusieurs fois la scène.

On discernait à peine son visage, je ne parvenais pas à percevoir des traits aussi marquants que ceux décrits par Jonathan. Ariel n'apparaissait que dix secondes à tout casser, c'était si éphémère que le cerveau n'avait presque pas le temps d'intégrer qu'un véritable être humain était en train de tendre un verre rempli de scotch à Mabel. Même en mettant sur pause, c'était presque impossible d'avoir une image stable de lui. Cela corroborait ce que Jonathan m'avait dit à propos des figurants.

Je m'y résolus et consignai sur un carnet le geste qu'Ariel exécutait.

Servir un scotch à Gena Rowlands dans *Une femme sous influence* de John Cassavetes.

J'allais consciencieusement réitérer pour chaque film, manière pour moi de garder une trace de ce qui, dans chaque chef-d'œuvre – la filmographie d'Ariel n'était pour ainsi dire jalonnée que de cela, c'en était effarant – constituait sa part la plus insignifiante.

Porter une valise dans *Le Crime de l'Orient-Express* de Sidney Lumet, un smoking dans *Chambre avec vue* de James Ivory.

Les premiers jours, j'allais lentement.

Pédaler dans *Une histoire vraie* de David Lynch.

J'étais tellement concentré que je me fatiguais vite. Je ne réussissais à voir qu'un seul film par jour avant de me rendre au Stella, et j'y passais plusieurs heures car il me semblait qu'Ariel était un nouvel homme à chaque fois.

Photographier Robert De Niro dans *Raging Bull* de Martin Scorsese, siffler Dustin Hoffman dans *Tootsie* de Sydney Pollack.

Ce n'était pas Charlie qu'il fallait chercher, avec son polo rayé rouge et blanc, c'était une silhouette toujours différemment vêtue, engagée dans des actions tellement anodines qu'elles étaient souvent invisibles, un être majoritairement passif, se contentant d'être là. Une présence minimale – fulgurante, aurait dit Nicole –, atone, aurais-je corrigé.

Être affalé sur un comptoir dans *Meurtre d'un bookmaker chinois* ou somnoler dans *Husbands* de John Cassavetes, lire le journal dans *Out of Africa* de Sydney Pollack, traverser la rue dans *Panique à Needle Park* de Jerry Schatzberg.

Outre son physique, qu'est-ce qui valait à Jonathan et Nicole cette fascination pour ce fantôme nonchalant, ce paresseux loser avec qui, malheureusement pour moi, je me trouvais de périlleuses accointances ?

Des hommes expressifs et musclés ; des hommes d'origines afro-américaine et métisse, de 45 à 75 ans ; des hommes entre 45 et 55 ans mesurant entre 1,73 mètre et 1,77 mètre, ronds, taille pantalon 60 et taille veste 62 ; des hommes de 18 à 80 ans d'origine turque ; des hommes de 20 à 25 ans, sachant dessiner afin d'incarner des étudiants issus des Beaux-Arts ; des motards de 30 à 50 ans, avec leur moto ; des hommes de 40 à 75 ans présentant des particularités physiques pouvant correspondre à des traumatismes de guerre, des gueules cassées, des personnes à qui il manquerait un bras ou une jambe, des hommes dont le visage serait mutilé ; des hommes de tous âges, musiciens de fanfare ou véritables employés des pompes funèbres ; des musiciens de flamenco, entre 20 et 50 ans, époque XIX^e siècle ; des hommes athlétiques de tous profils, entre 18 et 35 ans, acceptant de se laisser pousser un peu les cheveux (coupes mulets et moustaches bienvenues).

Voilà à quoi ressemblaient les annonces transmises par Jonathan. Il était bien conscient que je ne correspondais qu'à très peu de profils, sans doute désirait-il se montrer rassurant en me faisant suivre pléthore d'offres, et me sortir d'un certain marasme affectif.

Il me connaissait peu mais avait tout de suite compris que je pouvais facilement me repaître d'une forme de mélancolie qui me dispensait d'agir, trop occupé que j'étais à me croire maudit et à m'apitoyer sur mon sort. J'avais un goût pour le martyr, surtout quand c'était moi qu'on sacrifiait. Puisque je ne me distinguais ni par ma puissance ni par mes exploits, je me réfugiais dans l'échec et le rejet comme si c'était ainsi que je parviendrais à me forger une identité remarquable. Peut-être me préférais-je mis au ban. Peut-être avais-je un problème avec le succès, une forme de honte à réussir qui m'empêchait d'en imposer, d'apparaître, d'accéder à un statut qui

démentirait celui de perdant plus ou moins magnifique dans lequel toutes ces années je m'étais confortablement installé.

Je lisais ces descriptions et me demandais, s'il avait fallu m'incarner, ce qu'aurait mentionné l'annonce.

Un homme proche de la trentaine, ni musclé, ni beau, ni repoussant, ni grand, ni petit, ni gros, ni maigre. Un homme ni blond ni brun. Un homme aux yeux ni verts, ni bleus, ni noirs. Un homme à la peau ni claire ni mate. Un homme ordinaire. Un homme lambda. Un homme passe-partout. Un homme insignifiant. Un homme narcissique. Un homme inutile. Un homme plaintif. Un homme passif. Un homme qui s'abuse lui-même. Un homme qui n'en sait rien. Un homme qui s'obstine. Un homme quitté. Un homme exilé. Un homme perdu. Un homme seul. Un homme qui fait chier tout le monde avec ses états d'âme. Un homme dont on se fout éperdument. Un homme qui parle australien quand il croit parler anglais. Un homme qui n'a rien compris. Un homme largué. Un homme à éradiquer. Un homme sans intérêt. Un homme sympa, quand même. Un homme poli. Très poli. Un homme souriant la plupart du temps. Un gendre idéal. Un homme sexy sans qu'il le veuille, ce qui est encore plus sexy. Un homme pas si con. Un homme agréable, au fond. Et puis un homme franchement drôle. Un homme irrésistible. Un homme indispensable, en fait. Un homme mémorable. Un grand homme. Un géant. Un génie. Un prince. Un roi. Un empereur. Un dieu.

Je ne suis pas quelqu'un de mégalomane, disent les mégalomanes, mais franchement – quand le « mais franchement », régulièrement assorti d'un « là », ce qui donne : « Je ne suis pas quelqu'un de mégalomane, mais franchement, là », quand ce « mais franchement, là » surgit, vous êtes à coup sûr en présence d'un très grand mégalomane qui pense, et c'est une jouissance (je veux dire, j'en jouis), que le cours de son existence n'a d'autre sens que de révéler aux autres combien sa puissance est souveraine, combien il est exceptionnel, combien tout tourne autour de lui, combien, en somme, il est voué à être un héros. C'est d'ailleurs le problème quand on est acteur, vous vous formez pour devenir un héros, ça laisse forcément des

traces sur votre personnalité (à moins que c'en soit le révélateur – peu importe), mais attention, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : ne pas confondre acteur et mégalomanie, il y a des nuances que je n'ai pas le temps de vous expliquer là, tout de suite.

À quelle annonce Ariel avait-il accepté de répondre au début de sa carrière ? Il n'était pas immédiatement devenu une légende, il avait bien dû cachotter avant d'imposer ses gestes et de choisir les cinéastes avec qui il désirait tourner.

Un homme pour faire du patin à glace dans *Love Story* d'Arthur Hiller, à roulette dans *La Porte du paradis* de Michael Cimino, cela ressemblait à ce genre de descriptifs ? Un homme pour jouer de la guitare dans *Nashville* de Robert Altman ? Comment avait-il pu se dire que tout cela avait un intérêt ? Un homme pour dactylographier dans *Les Hommes du président* d'Alan J. Pakula, un homme pour danser le rock dans *American Graffiti* de George Lucas, un homme pour sourire dans *Délivrance* de John Boorman ? Comment avait-il pu estimer que cela avait un quelconque rapport avec le fait de jouer ? Un homme pour conduire une charrette dans *Jeremiah Johnson* de Sydney Pollack, pour passer l'aspirateur dans *Sailor et Lula* de David Lynch, pour esquiver la pluie *Sur la route de Madison* de Clint Eastwood ? Quel genre d'abnégation lui avait-il fallu pour persévérer ? Un homme pour manœuvrer un camion poubelle dans *La Balade sauvage* de Terrence Malick ?

Moi, je n'avais qu'une envie au terme de ces interminables journées passées à faire la silhouette, c'était de jeter l'éponge pour de bon. J'avais l'impression non de jouer mais d'attendre, non de vivre mais de m'évaporer. Jonathan avait raison, un figurant n'était pas un acteur, je m'en rendais bien compte. Répéter les mêmes gestes insignifiants, prétendre avoir des conversations passionnées qui étaient en réalité d'un ennui confondant avec des abrutis, des bipolaires ou des boulets, embrasser des hommes dont certains me répugnaient, des femmes dont certaines m'attiraient, s'acharner à passer inaperçu, se dissiper, partir en fumée – devenir littéralement transparent.

Quand Ariel s'était-il raconté que cette vie de gestes avait un sens ?

Un homme pour tourner en rond dans *Orange mécanique* de Stanley Kubrick.

Quand avait-il fini par juger que c'était mieux que rien ?

Un homme pour croiser les bras dans *Les Incorruptibles* de Brian De Palma.

Quand avait-il renoncé ?

OceanofPDF.com

Chaque mardi, j'allais chez Vidiots rendre mon paquet et en récupérer un autre. Cathy et Patty, que j'appelais Cathypatty (ou Pattycathy selon les jours) en un seul mot car je ne parvenais pas à séparer ces siamoises, avaient commencé à s'intéresser à ma démarche d'un peu plus près. Elles aussi, avec une semaine de décalage toutefois, se mirent à regarder les films que je leur rapportais, tentant d'y trouver ce figurant inconnu. Mais elles m'avouèrent rapidement qu'elles n'y arrivaient pas. Il fallait être sacrément détaché du film pour parvenir à scruter l'irruption d'Ariel. Elles étaient concentrées sur l'action principale et n'avaient pas envie de se détourner de ce qui était donné à voir au premier plan pour repérer d'hypothétiques saynètes oubliables. Elles voulaient bien concéder qu'un mystère entourait Ariel, elles étaient même friandes d'histoires aussi bien ficelées que celle-là, du Hollywood sur mesure, mais s'épuiser la vue, rembobiner, mettre sur pause, consigner de négligeables actions, c'était ni plus ni moins saccager les films et, par la même occasion, sa pratique de spectateur. Cathypatty rechignaient à ne faire du cinéma qu'un prétexte à expériences de nerd myope. Il est vrai que ma vue baissait.

Néanmoins, en me voyant arriver chaque semaine, elles s'enquéraient des gestes que j'avais identifiés. Alors, consultant mon précieux carnet, je leur détaillais la moisson de la semaine, énumérant les sessions qui m'avaient valu de voir Ariel diriger une fanfare dans *La Dernière Séance* de Peter Bogdanovich, nager dans *Les Dents de la mer* de Steven Spielberg, tenir un drap à la morgue dans *Chinatown* de Roman Polanski, ouvrir un livre au milieu d'une salle d'étude bondée dans *Le Parrain* de Francis Ford Coppola, refermer ce même livre au comptoir d'un café dans *Le Parrain 2* de Francis Ford Coppola, jeter ce même livre dans une poubelle dans *Le Parrain* de Francis Ford Coppola, mais aussi décharger des cageots de légumes dans *Frenzy* d'Alfred Hitchcock, marcher sur le trottoir dans *Mean Streets* de Martin Scorsese, peindre un panneau publicitaire dans *Paris*,

Texas de Wim Wenders ou barrer le passage à Barbara Loden dans *Wanda* de la même Barbara Loden.

Peu à peu, je me rendis compte que je ne m'intéressais plus du tout aux acteurs qui occupaient les trois quarts de l'écran, les vedettes, les stars, les premiers rôles auxquels parfois les actions d'Ariel étaient destinées. C'était sans doute une déformation professionnelle. Désormais caméléon du pauvre comme Ariel l'avait été, je vomissais les stars. Je les reléguais, je les chassais de mon spectre. Je n'en avais plus rien à foutre de tous ces premiers rôles. Je les trouvais outrageusement conscients d'eux-mêmes, obscènes, la manière qu'ils avaient de s'offrir, la manière qu'avaient leurs corps d'appeler le regard, d'être là, denses et massifs, opaques et inertes, sans grâce et sans mystère, beaux mais que ça, beaux. Beaux à n'être que des égéries, gâchant les transparences, obstruant les profondeurs.

Pour trouver Ariel, je ne scrutais plus que les arrière-plans. Je traquais les silhouettes, les figurants, les invisibles, les indiscernables comme moi – les acteurs qui cachetonnent aux côtés de ceux qu'on a coutume de nommer *les vraies gens* parce qu'ils sont là, habitants de cette ville, habitués de ce café, promeneurs de ce parc, acteurs parce que vivants, parce que d'ici, parce que cadrés. Juste ça, cadrés. Le savaient-ils tous, d'ailleurs ? Savaient-ils qu'ils ne mourraient plus ?

Pour le voir, lui, j'observais ce peuple. Nous. Eux. La trame de fond.

Eux qui faisaient vrai, eux qui apparaissaient pour faire croire à ce qu'on voyait, faire croire que tout cela n'était qu'un bienheureux hasard, qu'il n'y avait pas quarante techniciens affairés alentour, pas de projecteurs, pas de câbles, pas d'Habilleurs-Maquilleurs-Coiffeurs, rien de tout cela. Eux comme une toile blanche, un support, une surface sur laquelle allaient s'incruster, jusqu'à les occulter, ceux qui faisaient la couverture des magazines, ceux qui faisaient vendre les magazines, ceux que l'on retrouvait noyés dans l'alcool et les amphétamines et que l'on enterrait avec une perruque parce que leurs cheveux n'étaient plus ce qu'ils étaient, ceux que l'on retrouvait écrabouillés contre un arbre, mêlés à la carlingue de leur Porsche 550 Spyder, ceux que l'on ramassait sur les trottoirs, chair éclatée comme une pastèque, maculant le bitume de leur peau qui faisait leur

valeur, leur monnaie d'échange, leur capital, ceux que l'on découvrait flottant à plat ventre dans leur piscine, ceux qui finissaient sans plus savoir leur nom, nourris à l'eau gélifiée dans la chambre ventilée d'une clinique privée.

Oui, pour apercevoir Ariel, je regardais les autres, je ne regardais plus qu'eux. Eux qui ne disaient pas non à l'éternité, même en classe économique, eux qui avisaient tout cela de loin. Je détaillais la moindre traversée du champ par un badaud, un passant, une comète. Et quand venait le miracle, alors je sursautais, frissonnais, parce que ça y était, je l'avais repéré, il était là, il venait d'apparaître et de disparaître aussitôt – j'avais reconnu Ariel.

Un matin, je reçus un autre mail de Nicole.

Je profite d'une insomnie.

Tournage, tourbillon.

Donc, après.

Je revois un plan d'Ariel le lendemain, assis sur la plage, il regarde la petite fille qui joue au loin avec d'autres enfants. À sa demande, il l'a inscrite à un club de vacances, une école de plage. L'émotion dans sa nuque. Il est tendu vers elle.

Et puis j'apparais à l'image pour la première fois.

Robe vert d'eau, manches trois quarts, serrée à la taille par une lanière de cuir, belle coupe, j'adorais la porter, j'ai des allures de jeune fille. Je l'avais choisie parmi une dizaine proposée par la cheffe costumière.

Succession de plans où je virevolte, d'un cadre à l'autre, je ne m'arrête jamais, je ne sais pas comment Ariel a monté ça, la séquence est très rythmée.

On comprend que je reviens d'un voyage d'affaires.

En négatif toujours, le corps opaque, élancé d'Ariel, ombre portée sur moi tellement vivante. (Je m'envie.)

J'aime cet homme, c'est très visible, c'est contagieux, même, pour le spectateur.

Je n'ai pas un regard pour la petite qui joue au loin.

Une scène où nous dansons un tango sur la plage, on titube, on trébuche, on rit, on s'embrasse.

Je vais me baigner, Ariel me contemple, allongé à plat ventre, les omoplates couvertes de sable, j'y ai tracé des sillons. Ses cheveux hirsutes. Il imite mon crawl maladroit, fait semblant de nager sur le sable, on rit encore, il se met sur le dos, cache son visage et bronze. Je sors de la mer, je me couche sur une serviette, je tremble, ce doit être avril ou mai, on est hors saison, Pâques, me semble-t-il. Malgré le soleil, on devine que l'eau est gelée, que moi seule ai eu le courage de me baigner. Comme pour me faire mal, m'avait dit Ariel. Revenir à moi dans l'effarement de me savoir redevenue cette créature conjugale, moi qui, semaine après semaine, tutoie les gratte-ciel et négocie, apprend-on au cours d'un petit dialogue, de juteux contrats d'armement.

Ariel éponge mes bras, je me rappelle le bruit rêche de la serviette sur ma peau perlée, elle était bleu roi, je ne dis rien, je souris. Il me renverse contre le sable, menotte mes mains en usant des siennes (il m'avait fait un peu mal), il m'embrasse encore.

Cris d'enfant.

Plus certaine de l'enchaînement, je vais réfléchir à la suite.

Je t'embrasse.

N.

Il avait été envoyé à 3 h 18, heure de Paris.

OceanofPDF.com

Jodie Foster – le nom ne vous dit peut-être rien et pourtant vous la connaissez. Vous la connaissez parce que vous avez vu *Taxi Driver* et *Le Silence des agneaux* –, Jodie Foster a donné son nom au pavillon aquatique du Saban Center for Health and Wellness après avoir en partie financé la construction d'une piscine au sein de la Motion Picture Country House and Hospital, établissement situé au 23388 Mulholland Drive à Los Angeles et réservé aux anciennes gloires ou demi-gloires de Hollywood, mais aussi à toute personne ayant travaillé dans l'industrie audiovisuelle et désirant rejoindre les membres de cette corporation pour y finir ses jours (je ne vois pas bien comment le dire autrement).

Après avoir garé ma Cadillac, je déambulai dans les allées ensoleillées de cet endroit aux allures de club de golf où je m'attendais à voir surgir, à tout moment, un acteur dont on aurait oublié le nom et qui jouait, mais si, vous savez bien, dans cette série télévisée ou ce film diffusé dans les lointaines années 90, mais si, rappelez-vous, tout le monde en parlait, vous voyez à qui je fais allusion ? Et de fait, ce genre de visages familiers, burinés par le temps, la disgrâce, l'oubli, surgissait à chaque coin d'allée. Telle petite vieille permanentée dont la version antérieure était habituée aux rôles de garces dans *Côte Ouest* et *Melrose Place*, ou bien le flic des *Dessous de Palm Beach*, obèse désormais et vraisemblablement atteint de la maladie de Parkinson à en juger par la fréquence métronomique au gré de laquelle dodelinait son quadruple menton. On est vraiment peu de chose, songeai-je. Eux compris.

De fantôme en fantôme, j'arrivai à l'accueil avec l'impression d'avoir traversé le Styx, d'avoir à la fois voyagé dans le temps et pris trente ans dans la face, et tout naturellement, je demandai à voir Andrés García.

Devant la mine froncée du réceptionniste qui me considéra telle une grenade dégoupillée dans le désert, j'assurai que j'avais rendez-vous avec lui, nous avons échangé plusieurs mails et pris date, il m'attendait. Après avoir compulsé une sorte de gros agenda avec des lignes, des colonnes et tout un tas de numéros de téléphone, le réceptionniste, qui avait certainement demandé en réunion d'équipe à se faire appeler hôte d'accueil, semblait se perdre sur l'écran de son ordinateur comme s'il n'y comprenait rien. Mais contrairement à lui, moi, je comprenais tout.

Je comprenais qu'il s'agissait d'un jeune acteur avide de percer ici, à Hollywood, ayant trouvé le petit boulot idéal pour se faire des contacts. Enfin, c'est ce qu'il croyait, n'ayant certainement pas mesuré que la population locale n'était plus tout à fait en phase avec son milieu, plus aussi bien introduite en tout cas – davantage connue des urologues, gériatres et rhumatologues –, et qu'il aurait eu, au fond, plus de chances, ce garçon, s'il s'était résigné, comme à peu près l'intégralité des aspirants acteurs et actrices, comme moi notamment, à être serveur. Je décelai cela dans son regard écarquillé qui sombrait sans possibilité de retour dans les dossiers de son moniteur vétuste (myriades de clics qui rendent fou) et j'aurais voulu lui dire que ce n'était jamais fini, que tout pouvait arriver, que rien n'arrivait jamais, mais je n'avais pas le temps de lui faire le topo.

Je gardai le silence et pris un air compatissant afin de l'amadouer. Au bout d'interminables minutes, il releva la tête et m'indiqua le numéro de l'appartement de M. García.

Pour rejoindre le cottage 773, il fallait d'abord longer un petit parc grillagé où s'étendaient çà et là des zones recouvertes de copeaux de bois. L'une d'elles consistait en un monticule sur lequel étaient plantées une dizaine de lettres capitales de bois peintes en blanc :

DOGGYWOOD

Reproduisant les mythiques lettres ornant le mont Lee, l'espace était réservé aux chiens des résidents. C'était donc là qu'ils s'ébrouaient – et chiaient, compris-je rapidement en humant le délicat fumet qui se dégageait

de l'endroit. Jean-Claude aurait amoureusement pu faire ses pissous et plus si affinités autant qu'il le voulait sous les regards attendris de son maître.

Je pressai le pas sur des dalles blanches bordant d'impeccables pelouses, les cottages mitoyens se succédaient par groupes de deux. Il y avait parfois des villas isolées pour les résidents plus riches, elles semblaient d'ailleurs plus spacieuses – deux pièces au moins, quand les cottages étaient de simples studios ainsi que j'en jugeai à les dépasser les uns après les autres. Cet Ehpad était au fond identique à tous les établissements de ce type, n'en déplaise aux palmiers, citronniers et autres bougainvilliers agrémentant les jardins admirablement entretenus : il fichait le bourdon.

J'arrivai au 773. La porte était entrouverte, je toquai. J'entendis une voix grave m'encourager à entrer, ce que je fis. Je parvins dans une pièce d'une quinzaine de mètres carrés. À droite, il y avait un renfoncement pour le lit. La pièce se prolongeait plus loin avec un petit bureau et deux fauteuils. Une multitude d'appareils sophistiqués étaient branchés. C'était la grotte d'un senior geek.

Andrès était assis, il me faisait face et tournait le dos à une baie vitrée ouvrant sur une petite terrasse, donnant elle-même sur les immenses pelouses le long desquelles j'avais progressé pour arriver jusqu'ici. Il me fit comprendre qu'il ne pouvait pas se lever, il avait un plâtre, il s'était récemment fracturé le tibia. En temps normal, il était présentable, pas trop sénile, m'expliqua-t-il rapidement dans un rire tonitruant, mais là, pas de chance, il ressemblait vraiment à ce genre de petits vieux qu'on trouve dans ce genre de mouiroirs.

— Alors comme ça, vous vous intéressez au film d'Ariel ?

— Absolument.

— Pourquoi ?

— Je voudrais comprendre pourquoi Ariel l'a détruit.

— On ne comprendra jamais.

— Je connais bien Nicole Garcia, c'est un peu grâce à elle si je suis ici.

— J'aurais adoré la rencontrer. Il paraît qu'elle était étourdissante dans le film. Quand elle est venue pour tourner puis quelques mois plus tard pour la projection qui a décidé du sort du film, j'étais absent. C'est bien dommage. D'autant qu'on est peut-être cousins !

— Vous n’avez pas assisté au tournage ?

— Non, à l’époque je terminais un album qui me tenait à cœur, j’étais enfermé en studio quinze heures par jour. Ça me fait bizarre de repenser à ces années-là, il y a tellement longtemps que je n’en ai pas parlé.

— Vous avez composé la musique du film, n’est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Vous vous souvenez de la manière dont vous avez travaillé ?

— Ça oui, c’était assez inhabituel.

— C’est-à-dire ?

— Ariel a refusé de me montrer la moindre image du film. J’ai tout composé à l’aveugle.

— Vous n’avez rien vu de *Miss None* ?

— Rien. Pas un plan. Il m’avait déjà interdit de lire le scénario.

— Mais pourquoi ?

— Demandez à Ariel. Je n’en sais rien, moi. Peut-être qu’il avait honte et qu’il pensait déjà détruire le film.

— Pourquoi vous aurait-il demandé de composer la musique d’un film qu’il s’apprêtait à détruire ?

— Ariel avait parfois des comportements bizarres.

— Savez-vous s’il a eu le temps d’intégrer votre musique au montage ?

— Oh oui. Nicole est la seule à avoir vu le film achevé et mixé avec la B.O. Même Jonathan n’en a vu qu’une version de travail.

— Mais avec le générique.

— Pas étonnant, c’est la première chose qu’Ariel a finalisée.

— Pourquoi, d’après vous ?

— Je pense qu’il en avait besoin. Ça lui permettait de mieux comprendre comment il allait organiser les séquences.

— Qui a monté le film ?

— Ariel.

— C’est assez inhabituel, non ?

— Chez nous, vous entendez tout le temps parler du director’s cut comme si le producteur décidait tout le temps de tout à la différence de la France où le réalisateur est souverain. C’est vrai et faux. La plupart des grands

cinéastes hollywoodiens sont monteurs. Et producteurs, comme ça, ils sont assurés d'avoir le dernier mot.

— Vous savez qui je pourrais rencontrer pour obtenir d'autres informations sur le film ?

— La cheffe opératrice est morte il y a bien quinze ans. À la Warner, personne ne vous parlera, ce film leur a fait perdre trop d'argent. Franchement, je ne vois pas. Il faudrait retrouver les techniciens mais ça me semble injouable. Elaine et Saul Bass sont morts tous les deux, je crois. Alors hormis Ariel et Nicole...

— Et la musique que vous aviez composée, il y a un moyen de l'écouter ?

— Je vous ai édité une copie.

Andrès se pencha sur le bureau. Il ouvrit l'un des tiroirs et me présenta un CD dissimulé sous une pochette bleu et violet. Je pris le temps de contempler cette rareté.

— C'est l'affiche du film ?

— Oui, c'est le projet qui avait la préférence d'Ariel.

— Il est allé jusqu'au projet d'affiche ?

— Comme le générique, je crois que c'était sa manière de comprendre ce qu'il faisait. Vous savez, je me souviens d'une conversation que j'avais eue avec lui à propos du générique, justement. Il me disait que c'était le plus important. On devait dès les premières minutes sentir que le film faisait du visage masculin un constant point de fuite. Et que lui-même passait sa carrière à effacer le sien. Vous savez pour les trois photographies, Jonathan vous a raconté ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien cette figure, biffée, raturée, je crois que c'était pour lui une manière de dire que les acteurs n'ont pas de visage. Dès qu'ils pensent en avoir un, c'est fini pour eux.

— Pourquoi y a-t-il écrit *A Man Off-Season* ?

— C'était le premier titre envisagé par Ariel. Il l'a changé au dernier moment.

Un homme hors saison, traduisis-je dans ma tête. Je n'arrivais pas à savoir si c'était mieux ou moins bien.

— Les titres, c'est toujours un cauchemar.

— Vous savez où est Ariel à présent ?
— Malheureusement non. Je ne sais même pas s’il est encore en vie.
— Quel âge aurait-il ?
— Attendez... Dans les soixante-dix, je dirais.
— C’est pas si vieux.
— Merci... Mort ou vivant, il s’est volatilisé.
J’eus un soupir de dépit.
— En revanche, sa femme est ici depuis le mois dernier.
— Je vous demande pardon ?
— Je n’ai pas encore eu l’occasion de lui rendre visite. À cause de mon tibia, je ne peux pas sortir. Passez la voir, elle devrait pouvoir vous renseigner.
— Je croyais qu’elle ne travaillait pas dans l’industrie du cinéma.
— Les conjoints ont des autorisations spéciales.
Je remerciai Andrès pour le CD et entrepris de m’écclipser. Au moment de lui serrer la main, il se figea.
— J’y pense, il y a aussi la petite. L’enfant qui jouait Miss None. Edith pourra peut-être vous aider à la retrouver. Elle doit avoir votre âge, aujourd’hui. Mais est-ce qu’elle se souviendra du tournage ?

Edith Winthrop avait subi un AVC qui l'avait laissée dans un état végétatif, appris-je auprès du réceptionniste. Elle était considérée comme *destitute*.

Je manifestai mon incompréhension quant au sens exact du mot – j'inférais « destituée », mais destituée de quoi ? De ses capacités cognitives ? De son autonomie ? Quel statut avait-elle précisément perdu ?

— Cela veut simplement dire que c'est la Fondation de l'établissement qui prend en charge les frais de son séjour, précisa le réceptionniste.

— Comment cela ?

— Mme Winthrop est sans ressources.

— Et son mari ? demandai-je, stupéfait.

— Mme Winthrop n'a plus aucun proche connu.

Je vacillai et me retins au comptoir. Il me semblait qu'un mot existait en français pour désigner cet état, cette *destitution*, mais il ne me revenait pas.

— Personne n'est encore venu la voir ?

Le réceptionniste s'agaça. Il n'en savait pas davantage sur les détails de la vie privée de Mme Winthrop. Il en avait déjà trop dit, n'étant pas habilité à communiquer des informations personnelles sur les résidents – et surtout pas à des étrangers. En revanche, oui, si j'étais recommandé par M. Garcia, je pouvais y aller. À cette heure-ci, une infirmière devait être sur place pour les soins, elle m'ouvrirait. Villa 237.

Après avoir trouvé ladite villa, tremblant, j'avais sonné plusieurs fois sans obtenir de réponse. Je ne savais pas si je devais persévérer ou renoncer. Que pourrait bien m'apprendre une femme démunie et privée de parole ? N'était-il pas déplacé d'aller la visiter ?

Désemparé, songeant à sa solitude, je décidai tout de même de faire le tour pour entrer par la baie vitrée, côté jardin. Les habitations devaient être toutes plus ou moins conçues selon le même modèle, quel que soit leur

standing. M'approchant de la vitre, je découvris la silhouette d'Edith allongée sur le matelas anti-escarres de son lit à barrières. Elle était d'une maigreur spectaculaire. Des perfusions irriguaient ses bras dont la peau semblait si fine qu'elle m'apparut multicolore. Rouge, vert, blanc, j'eus l'impression de voir en transparence tout ce qu'elle dissimulait, cette peau – les artères, les veines, les os.

Edith avait les yeux ouverts. D'un bleu étincelant, ils étaient profondément enfoncés dans ses orbites.

Elle regardait le plafond avec une intensité particulière. Des larmes coulaient, je sentais aussi les miennes monter devant le spectacle de cette femme en ruine. Ses longs cheveux gris répartis sur l'oreiller lui faisaient une couronne. Je levai les yeux pour tenter d'apercevoir ce qu'elle fixait. On lui avait punaisé une petite photographie en noir et blanc aux bords crénelés. On y discernait deux êtres dans leur pleine jeunesse.

Un homme en smoking, d'allure princière, enlaçait une frêle jeune femme vêtue d'une robe blanche et dont la chevelure était retenue par un voile de dentelle.

Des notes de trombone s'épanouissaient telle une corolle, lents, patients, farouches. Des cordes venaient ensuite ouvrir un rideau, c'est l'image qui me venait, ricochant tout doucement aux oreilles pour nous faire entrer dans le monde d'Ariel. J'imaginai ses photos apparaître à l'écran dans cette mélodie minimale.

Le film commençait.

J'accolais aux scènes décrites par Nicole les musiques écoutées ce soir-là en buvant un Americano. C'était mon jour de repos, je n'irais pas au Stella, je m'étais installé sur le fauteuil orange du salon qui me rappelait trop les hanches de Madeline. Je m'étais préparé ce cocktail qui bizarrement était tout ce qu'il y avait de plus français pour moi quand le Mimosa, irrévocablement, resterait la plus américaine des boissons.

J'écoutais les morceaux, l'ivresse montait en moi, j'étais bien. Je plaçais telle piste pincée au violoncelle sur les scènes de plage où Ariel jouait avec sa fille, cette Miss None que je retrouverais peut-être un jour dans le labyrinthe de Los Angeles. Telle autre, somptueuse et lyrique, d'une beauté folle, nostalgique et élégante, accompagnait la scène des retrouvailles entre Ariel et Nicole. Le tango, la baignade, tout prenait vie en musique. Je me plaisais à mixer mentalement les images et les sons.

Jonathan, qui tenait le film pour un navet, avait évoqué une longue scène de sexe, Nicole ne m'en avait encore rien dit. C'était peut-être là que ça dégringolait. Les scènes de sexe étaient un piège, avait-on coutume de dire (les gens qui savaient avaient coutume de le dire), que ce soit dans un film ou dans un roman, les scènes de sexe, c'était *dangereux*. Je ne voyais pas exactement en quoi. Il n'y avait qu'à filmer deux personnes nues en train de s'étreindre ou bien écrire les mots correspondant aux choses qui se passaient dans ce genre de moments. Des mots que Jonathan aurait volontiers éjectés dans leur version la plus trash. On pouvait dire dos, fesses, caresses, sexe, et faire des phrases avec, qu'est-ce qu'il y avait de si

compliqué ? À mon avis, pensais-je tandis que le CD tournait docilement, les gens qui jugent problématique la représentation du sexe sont eux-mêmes des gens qui ne font pas l'amour. Des gens pour qui c'est devenu pire que tabou, rare. Des no life. Des gens comme moi, m'étranglai-je.

Depuis combien de temps n'as-tu pas fait l'amour ? Sainte Vierge l'Enculée. Depuis près de huit mois. Les semaines sans sexe, à ma grande surprise, passaient vite. Il y avait bien sûr quelques compensations solitaires pour le réconfort, mais je fus frappé de constater à quel point on pouvait au fond s'absenter de son corps. Oublier cette vocation qu'il avait à entrer en contact avec l'autre pour s'assurer une jouissance. On pouvait perdre de vue que l'autre était capable de vous donner du plaisir, autre chose que du tracass, de l'inquiétude ou de la gêne, comme j'en étais, semble-t-il, venu à le penser. Je n'avais pas trente ans et je vivais une vie d'abstinence où tout avait lieu sans les autres. Je ne sortais plus. J'avais cessé d'aller sur les plages et dans les fêtes. Je restais cloîtré à regarder des films quand je ne travaillais pas.

On pouvait aussi désapprendre que du plaisir, on était capable d'en donner. Mais en avais-je vraiment envie ? N'avais-je pas la flemme, au fond, de m'épuiser à rendre quelqu'un sinon heureux, du moins satisfait ? À lui prodiguer de la volupté ? Dans mon souvenir, c'était extraordinairement harassant et peut-être devenais-je, moi et toute ma génération (il fallait bien que je tente de me rassurer), adepte de l'auto-existence.

J'inventai le mot, déterminé à en populariser le sens, un jour j'écrirais un livre pour définir ce rapport tout à fait symptomatique de l'époque à la vie, je me voyais déjà en train de – stop, shut the fuck up, tu es seul parce que tu emmerdes tout le monde, voilà tout, keep calm, me disais-je, KEEP CALM, Sainte Merde du Trou Béni.

Les pistes filaient, je me demandais à quelles scènes certaines pouvaient bien correspondre. À partir des informations que je détenais, il m'était possible d'imaginer le développement de l'intrigue dont Nicole m'avait dit qu'elle racontait la vie d'Ariel.

J'avais été traversé par l'hypothèse d'un abus, je dois bien l'avouer. « Trop » de tendresse avait indiqué Nicole, lapidaire. Il me semblait

toutefois peu plausible qu'Ariel, dans un geste d'une perversité rare, ait raconté sa nature prédatrice en l'exposant à toute une équipe qui aurait dit amen. C'était sordide. J'avais chassé cette supposition, constatant qu'elle était tenace et que, s'agissant d'amour entre un père et sa progéniture, toute représentation était vouée à l'équivocité.

Le dernier mail de Nicole s'achevait avec ce « cris d'enfant », parfait exemple de cliffhanger. Cela me paraissait tout sauf anodin : Nicole jouait à me faire deviner au compte-gouttes la teneur du film, elle avait refusé de m'en résumer la trame afin de me faire languir et de me mettre dans la position qu'auraient dû avoir les spectateurs si le film était sorti sur les écrans. J'en vins à me dire qu'après ce « cris d'enfant » le film basculait. En réalité, Miss None devait avoir un accident fatal. La suite de l'histoire verrait alors ce couple si amoureux se pulvériser sur le drame.

Ariel et Edith avaient ainsi perdu leur enfant. Là où j'en étais de mes connaissances, je pouvais me raconter que tout ce soin et cet amour du personnage masculin pour la petite fille n'étaient ni plus ni moins qu'une manière pour Ariel d'exorciser ce deuil. Le personnage éponyme de Miss None figurait cette petite demoiselle retournée au néant. Quand il l'appelait « Miss None », c'était pour se préparer au pire, étancher sa culpabilité de n'avoir pu la retenir dans la vie, d'où le malaise que l'on ressentait. Quant à Ariel, il serait pour toujours en décalage avec la vie – un homme hors saison.

Cette piste splendide où l'on sentait toute la tristesse d'une révélation, un voile qui se déchire, devait accompagner une scène particulièrement émouvante. Ariel avait-il tenté de mettre fin à ses jours, submergé par un indépassable chagrin ? Edith l'en avait-elle empêché ?

Peu à peu, une version du film s'inscrivit en moi, j'eus quasiment l'impression de l'avoir vue. Elle corroborait la décision spectaculaire d'Ariel de détruire son œuvre. Celle-ci ne l'avait ni aidé ni libéré, mais enfermé dans le ressassement de l'horreur.

Tout cela expliquait pourquoi Edith n'avait plus aucun proche. Ariel avait dû mourir quelques années plus tôt, laissant derrière lui la dernière représentante de la branche Winthrop qui avait été singulièrement éprouvée

par l'existence. Edith était à présent orpheline de sa fille et de l'homme qu'elle avait aimé toute une vie, cet élégant prince qui l'enlaçait amoureusement le jour de leur mariage.

La B.O. était terminée. J'allais me lever quand tout à coup la musique reprit. Je vérifiai l'ordre des morceaux sur la pochette. Celui qui débutait n'était pas répertorié. C'était une piste cachée. Un authentique tube. Une chanson qui restait dans la tête et sur laquelle on avait l'irrépressible envie de danser. Elle devait porter le titre du film, *Miss None*. Elle avait dû être composée par Andrès pour le générique de fin. Pour que le spectateur parte avec cette ritournelle en tête, comme une récompense, et qu'il ne l'oublie jamais. C'était le souvenir de cette petite fille qui ne quitterait jamais les protagonistes, ce regard lac clair, ces boucles blondes, ce sourire irradiant. Le miracle d'une vie qui aurait un jour existé.

Sur un rythme d'enfer, trois notes de xylophone lançaient la voix reconnaissable d'Andrès qui chantait :

*Miss None, Miss None
I see the sky into your eyes
Miss None, Miss None
Come on, let's play in the sand
Miss None, Miss None
Your laugh is my favorite song
Miss None, Miss None
You chase the clouds away from my mind*

Peut-être était-ce d'ailleurs à cause de cette chanson qu'Ariel avait décidé de rebaptiser le film. Elle ne me quitta pas de toute la nuit, je me dandinai dans le lit pendant des heures et j'eus l'impression de la fredonner jusqu'au matin.

Un après-midi, quelque temps plus tard, j'eus un choc.

Je regardais *Guet-apens* de Sam Peckinpah (j'adorais ce nom, j'adorais le dire, Peckinpah). La nuit était tombée depuis longtemps (Peckinpah), quelques hurlements de coyotes s'élevaient dans l'air tiède, et je découvris Ariel en train de menotter Steve McQueen. Il faisait la même action que moi avec Pierre Niney dans le film de Paul Thomas Anderson.

J'eus besoin de revoir la séquence. Ariel y avait un geste extraordinairement crédible. La manière dont il allait chercher la paire de menottes à sa ceinture avant d'y glisser les mains de Steve McQueen relevait du pur génie. C'était rapide, maîtrisé, assuré sans pourtant rien ôter au geste de sa menace, de sa portée édifiante, c'était tellement bien et simplement exécuté que c'en devenait transparent. Oui, c'était ça. Transparent. On ne le voyait pas faire.

Je repensai alors aux rushes de ma scène que l'assistant de Paul Thomas Anderson m'avait gentiment montrés et je mesurai toute la distance qui me séparait d'Ariel. Mon geste à moi était brusque, incertain, il y régnait une forme de flou, de fébrilité. Il y avait très clairement un truc qui clochait, quelque chose de pas évident pour le regard, je m'étais même dit que c'était tout un bazar. J'avais voulu attribuer de l'importance à l'acte et c'était pile ce qu'il fallait proscrire. J'avais voulu réaliser un travail de commentaire pour, encore une fois, être vu en train de faire.

Il me sembla qu'Ariel avait évoqué ce point avec Janet Maslin dans son interview. Ses mots me revenaient à moitié mais j'étais à peu près sûr qu'il avait raconté une anecdote de début de carrière, il avait voulu bien faire et s'en était mordu les doigts parce qu'il avait été mauvais. Je comprenais, en le contemplant une énième fois mêler ses mains à celles de Steve McQueen au moment de les contraindre, l'art infiniment subtil et complexe que c'était de jouer.

Pattycathy estimaient qu'en perdant son temps à scruter Ariel dans les films, on passait fondamentalement à côté d'eux. J'étais prêt à soutenir qu'au contraire en traquant le moindre de ses gestes, on pouvait comprendre ce qu'avait cherché non seulement à faire le cinéaste, mais surtout ce que c'était qu'être acteur, ce que cela impliquait, ce que cela voulait dire et comment on pouvait y parvenir – chose qui m'intéressait plutôt puisque je venais tout de même d'y consacrer, avec un succès relatif, près de dix ans de ma vie.

J'entrepris alors de visionner les films suivants pas simplement pour consigner le geste effectué par Ariel. Pour l'analyser.

Il y avait cette scène où il choisit un vinyle dans *Taxi Driver* de Martin Scorsese, celle où il tire un rideau dans *Elephant Man* de David Lynch, ou celle, l'une des plus longues que j'avais vues jusqu'ici, où il attend au volant d'une Corvette dans *Sixième Sens* de M. Night Shyamalan. Mon admiration ne cessait de croître. Ariel y attendait comme jamais je n'avais vu aucun acteur attendre. Par expérience, tout comme marcher, je savais que c'était la chose la plus difficile. Il faut se laisser traverser par les choses. C'est proprement infaisable. Ariel, lui, y parvenait avec une force à couper le souffle.

Je me plongeai plusieurs fois dans ce plan où il boit au goulot dans *Little Big Man* d'Arthur Penn, dans celui de *Voyage au bout de l'enfer* de Michael Cimino où il rit, mais aussi dans celui de *Crocodile Dundee* de Peter Faiman où il joue au billard. Je ne me lassais pas de le revoir zipper une housse mortuaire dans *Marathon Man* de John Schlesinger, fuir dans *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola, ou rien que faire la queue dans *Annie Hall* de Woody Allen.

Il était possible, me disais-je alors, qu'Ariel ait sciemment cherché à provoquer le spectateur. Descendre d'une soucoupe volante dans *Rencontres du troisième type* de Steven Spielberg. Film après film, il avait peut-être voulu tracer le plus instructif des manuels d'acteur, espérant qu'il y aurait un jour quelqu'un d'assez fou, obstiné, ou seul – tous ces qualificatifs semblaient me convenir – pour compiler son œuvre entière et y

déceler le manifeste. Monter dans un ascenseur dans *Pretty Woman* de Garry Marshall. Au fond, maintenant que j'en étais arrivé là, cela me paraissait limpide. Résoudre une équation sur un tableau noir dans *Virgin Suicides* de Sofia Coppola. Ariel avait précisément eu cette carrière-là pour enseigner aux apprentis acteurs comme moi ce que les cours et les livres ne sauraient nous apprendre. Déshabiller Tom Cruise dans *Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick. Il n'avait rien subi, il avait volontairement écrit sa filmographie ainsi qu'un écrivain compose ses romans, un peintre ses toiles, un musicien ses symphonies. Voyager sur le toit d'un train de marchandises dans *Les Moissons du ciel* de Terrence Malick. Il avait choisi les gestes lui-même afin de transmettre aux acteurs un répertoire suffisamment vaste, varié et représentatif. Danser le madison dans *La Fièvre du samedi soir* de John Badham. Les acteurs étaient toujours perçus comme ceux que l'on choisissait, jamais ceux qui choisissent. Avec Ariel, c'était enfin faux. Jouer de la contrebasse dans *Retour vers le futur* de Robert Zemeckis. Il avait tout choisi. Faire une bulle de chewing-gum dans *Retour vers le futur 2* de Robert Zemeckis. Tout décidé. Frapper sur une enclume dans *Retour vers le futur 3* de Robert Zemeckis. Comme un véritable artiste. Protester dans *Soleil vert* de Richard Fleischer. Tout cela était proprement stupéfiant. Nettoyer le trottoir dans *The Truman Show* de Peter Weir. Celui que j'avais d'abord pris pour un pauvre type sans talent, semer dans *Easy Rider* de Dennis Hopper, était en réalité une sorte de prophète, porter un enfant dans *L'Arme fatale* de Richard Donner, celui grâce à qui pour moi rien ne serait plus comme avant.

Ariel, de plus, avait agi de la manière la plus ludique qui soit : en concevant une sorte de jeu de piste génial destiné à montrer en actes les qualités requises pour être un grand acteur, au premier rang desquelles : la capacité à faire des choix. Non pas la disponibilité comme Nancy me l'avait crânement expliqué, mais la capacité à décider soi-même, souverainement, afin d'entreprendre ce que l'on avait décidé de risquer. Car sans choix, aucune disponibilité n'était possible. Quand j'avais passé cette audition, j'avais fait le choix de ne pas faire ce que l'on me demandait. J'avais ainsi affirmé l'acteur que j'étais. Si j'avais consenti à tout, croyant me montrer

disponible, j'aurais probablement été anéanti par la volonté tyrannique de Nancy. Lui opposer qui j'étais constituait sans doute la meilleure manière d'apparaître à ses yeux. Je ne lui plaisais pas, c'était entendu. L'essentiel était d'abord et surtout qu'elle ne me plaisait pas non plus. En choisissant, j'étais devenu libre.

OceanofPDF.com

— Où en est ma cuisse de grenouille préférée ?

J'annonçai à Jonathan que mon carnet se remplissait à un bon rythme. J'avais déjà consigné des traces d'Ariel dans plus d'une soixantaine de films. Je lui expliquai que j'utilisais toujours la même tournure, un infinitif qui tentait de décrire le plus factuellement possible le geste accompli, infinitif auquel j'associais titre du film et nom du réalisateur, je dis bien réalisateur puisque quasiment tous étaient des hommes.

— C'est quand même fou, tentai-je de m'indigner.

Jonathan n'en avait rien à foutre. Pour le punir de son indifférence, je me mis à lui décrire en détail mon carnet en lui indiquant que c'était un adorable modèle à pages blanches, ce qui n'était pas si facile à dénicher, souple et de petite dimension. Et sur la couverture, Jonathan, rends-toi compte, il y a une tête de dindon sur un fond jaune fluo, tu adorerais, c'est effroyablement laid et, je ne sais pas pourquoi, je ne peux pas m'empêcher de trouver la tête du dindon d'une obscénité effarante.

— C'est parce que les dindons ont une tête en peau de couille.

Des images perturbantes s'entrechoquèrent dans mon esprit.

— Tu as sans doute déjà vu plus de films avec lui que moi.

Jonathan avait profité de mon silence anxieux pour reprendre la main.

— Tu ne les as pas tous vus ?

— Nom d'une poule en soutane, bien sûr que non. Tu crois sérieusement que je vois les films dans lesquels jouent les guignols que je représente ?

— Ben oui.

— Si je faisais ça, je pourrais plus travailler. Je passe mon temps à me dire que vous êtes tous plus nuls les uns que les autres, alors imagine si je vous voyais faire vos singeries maquillés comme des séminaristes nazis, je m'en remettrais pas.

— Tu as raison, ménage-nous.

— Vous ménager ? Par tous les scrotums apostoliques, tu te fiches de moi ? C'est moi qui devrais me ménager avec tout ce que je fais pour vous, et pour un salaire de pute afghane.

— Je te rappelle que tu te sers, y compris sur la paie de mes figurations.

— Manquerait plus que je te laisse engloutir tout seul le pactole que je t'ai agité sous la truffe.

— Pactole me paraît un poil exagéré.

— C'est tout ce que t'as à me dire ? T'as pas une bouffée de Ventoline à prendre ?

— C'est toi qui me téléphones.

— Merde, c'est vrai. Oui : j'ai une audition pour un navet avec Ryan Gosling. Tu sais faire des claquettes ?

— Non.

— On s'en branle. Tu y vas demain, 17 heures, je t'envoie l'endroit exact ce soir.

— Je commence mon service à 17 heures.

— Et ?

— Il faut que je me fasse remplacer.

— En quoi ça me concerne ?

— J'aime ta sollicitude, Jonathan.

— On dirait une réplique de porno.

— Si au moins tu me proposais des castings de ce genre.

— Cela dit, tu sais qu'Ariel a failli faire une apparition dans *Gorge profonde* ?

— Mais non ?

— Mais si. Ça le faisait marrer, j'ai fini par l'en dissuader.

— Pourquoi ?

— Je conseille à tout acteur qui aurait le désir de percer dans cette industrie de ne pas se mettre à sucer des queues à visage découvert dans un film interdit aux moins de dix-huit ans voué à devenir légendaire. Je ne sais pas si tu me suis.

— En partie. C'est peut-être le « sucer des queues » qui me surprend, en l'occurrence.

— Je prends mes désirs pour des réalités, c'est ce que tu vas me dire ?

— Éventuellement.

— Alors disons lécher des chattes si ça semble plus approprié à Monsieur-Je-Donne-Des-Leçons-À-Tout-Le-Monde-Sur-Ariel-Winthrop-Parce-Que-Je-Le-Connaiss-Mieux-Que-Quiconque-Et-Même-Sa-Saloperie-D'Agent-Pourtant-Dévoué-À-Lui-Comme-Une-Madone-En-String-De-Bure.

— Je suis en train de tomber amoureux de ta vulgarité.

— Attention, chéri, ça commence comme ça et après...

— Le plus surprenant, c'était surtout « le désir de percer ».

— Qu'est-ce que ça a de surprenant ?

— Au point où j'en suis de mon analyse, je pense être à peu près certain, pardon encore pour la leçon, qu'Ariel voulait tout sauf percer. Et n'y vois aucune allusion grivoise, par pitié.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça, je te prie ?

— Je pense que ça aurait nui à son projet.

— Détaille-moi les contours de son brillant projet, tu as l'air de l'avoir si bien cerné.

— Je pense qu'il ne voulait pas faire plus. Ce qui l'intéressait, c'était de choisir un geste dans chaque film et, en l'accomplissant, de donner une leçon sur l'art de l'acteur. Cent dix-sept films, cent dix-sept leçons de jeu.

— Qui t'a dit qu'il choisissait les gestes ?

— Il le dit dans une interview.

— Et tu as cru cette sainte mytho de Janet Maslin ?

— Je ne devrais pas ?

— Cette interview est bidon. Elle n'a jamais rencontré Ariel.

— Tu en es sûr ?

— S'il avait vraiment donné cette interview, la demande serait passée par moi. Je n'en ai rien su et pouf, un beau jour, ce papier sort. Je n'y crois pas une seconde. C'est un faux grossier.

— C'est ce que disent toutes les personnes accablées par une preuve en or massif.

— Je tiens l'or massif pour la chose la plus vulgaire au monde, avec les mocassins à glands, et sainte Clotilde sait pourtant combien j'aime les glands.

J'eus un haut-le-cœur.

— Mais tu as demandé à Ariel si l'interview était bidon ?
— Je n'avais déjà plus de contact avec lui quand elle a été publiée dans ce torchon.

— Le *New York Times* ?

— C'est possible.

— Janet Maslin est peut-être passée directement par Ariel.

— Tu crois ce que tu veux, je te dis juste qu'Ariel n'a simplement pas eu la carrière qu'il voulait.

— Tu penses qu'Ariel s'est épuisé toutes ces années dans tous ces films pour de simples apparitions ?

— Épuisé, c'est un peu fort.

— Je t'assure que c'est épuisant. Je pense même que la figuration est un art infiniment plus difficile et usant que l'art dramatique.

Jonathan éclata de rire. Il hurlait littéralement au téléphone et reniflait comme un porcelet. Me parvenaient du combiné des bruits douteux peu ragoûtants, toute une gamme de respirations raclées, de sifflements criards et de bruits de gorge inquiétants.

— Pourquoi tu ris ?

— Je n'avais pas entendu l'expression *art dramatique* depuis 1963. On dirait un de ces vieux légumes oubliés. Tu sais, les rutabagas, les topinambours, toutes ces merdes rassies et pleines de terre qu'on te ressert aujourd'hui comme si c'était du caviar.

— Je me fiche de ce que tu penses. Je sais que j'ai la vérité pour moi.

— Tu parles comme un téléfilm des années 90, chéri, je te mets en garde.

— Merci.

— Disons que la vérité est entre toi et moi.

— Tu parles comme un téléfilm des années 2000, trésor.

— Merci.

— De toute façon, j'ai du mal à y croire. Je pense que la situation était choisie, consentie, et qu'elle convenait à Ariel.

— Pourquoi Ariel aurait-il eu ce projet d'autobiopic si tout roulait comme il le souhaitait ?

— Un projet de quoi ?

— Doux Jésus en rut, d'au-to-bio-pic.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'un autobiopic ?

— Non.

— Minou, réfléchis deux secondes, ça ne fait pas de mal de temps en temps, je t'assure. Un autobiopic, c'est comme une autobiographie mais au cinéma, tu saisis ?

— *Miss None*, c'est un autobiopic ?

— Je me fissure le fion à te l'expliquer. C'est pour ça que la Warner avait mis le paquet. Ç'aurait été le premier de l'histoire du cinéma. Enfin je crois, je te dis ça mais j'en sais trop rien. Bref. Tu imagines, un film écrit, réalisé et joué par quelqu'un qui nous y raconte sa vie, c'était révolutionnaire. Pour l'époque, bien sûr. Aujourd'hui, tu vas sur Instagram et tu n'as plus que ça, des autobiopics. Moi en train d'acheter mes rutabagas. Moi en train de vivre ma meilleure vie avec mon copain latino dont d'ailleurs la...

— Jonathan.

— Moi en train de kiffer ma life à la plage. Moi en train de m'installer au cinéma. Moi cuisinant mes putains de rutabagas. Moi dans l'avion. Moi en vacances. Moi lundi matin. Moi jeudi soir. Moi m'indignant contre le non-consentement. Moi prenant quand même des photos de mes gosses à poil sur la plage et les postant pour le bon usage de ma communauté. Moi manifestant contre le racisme.

— Jonathan.

— Moi buvant un Martini. Moi saccageant un coucher de soleil. Moi votant démocrate. Moi avant de me coucher. Moi et mon irrésistible ironie. Moi et mes goûts tellement cool. Moi et mon influence.

— Jonathan. Je n'ai pas besoin que tu me légendes les photos de ton compte Instagram.

— Je sais parfaitement que tu es ce genre de petite salope au cul serré capable de se créer un compte anonyme pour aller épier mes photos, je ne suis pas la bonne conne que tu crois.

— Je suis absolument ce genre de cul serré, j'ai d'ailleurs stalké toutes tes photos, Jonathan, je ne vais pas te mentir. Mais je me suis créé un profil fantôme. Je suis invisible.

— Je te conseille de vérifier les paramètres de ton compte, merveille.

— Comment ça ?

— Ça m'intriguait ce compte bizarre qui regardait quasiment en temps réel toutes mes stories. Je suis allé voir. Ariel⁸⁶.

1986, c'était mon année de naissance. C'était aussi l'année de tournage de *Miss None*, ce qui achevait de m'intriguer.

— Non mais franchement. Tu te fous de moi ? Tu es tellement demeuré que tu as mis ton nom de famille sur ton profil, c'est ça l'anonymat pour toi, espèce de décérébré ?

— Comment tu as eu accès à la description de mon profil ?

— Mais enfin c'est public. PU-BLIC. À moins que tu coches des cases que tu ne sais manifestement pas cocher. Ou que tu sois dyslexique. Je ne peux plus rien pour toi, ma caille, j'ai fait tout ce que je pouvais.

Je repensai à toutes ces personnes dont j'espionnais les comptes et dont je consultais les stories, m'affligeant d'avoir une vie de merde au regard de la leur, m'exaspérant de leur exhibitionnisme décomplexé, quoique l'enviant en secret. Ils allaient le savoir, moi qui pensais les gifler de mon-indifférence. Moi qui pensais faire mes crapuleries à couvert. Ma connerie n'avait pas de limite. J'étais un trou noir¹.

— Ariel était du même genre que toi. Je veux être anonyme mais je vous fais coucou dans cent dix-sept putains de films. C'est pour ça que je te dis qu'un type aussi narcissique que lui avait forcément un autre projet que passer le sel ou se moucher à l'écran. Il s'est enfin écrit le rôle qu'il avait envie de jouer pour ne plus dépendre des caprices de cette industrie. Tous les acteurs font ça. À un moment de leur carrière, ils se mettent à écrire et réaliser des films dans lesquels ils jouent parce que, t'expliquent-ils, ils en ont marre de ne pas décrocher les rôles dont ils rêvent. Ariel a fait comme tous ces acteurs mégalos qui pensent qu'on peut s'improviser réalisateur. Il s'est écrit un rôle sur mesure. Le rôle de sa vie.

— Belle épitaphe.

— Tu lui diras.

— Jonathan, Ariel est mort.

— Voilà autre chose.

— Edith a eu un AVC, elle a été transférée dans le mouvoir de stars où tu m'as envoyé.

— Je te serai reconnaissant de ne pas utiliser le mot mouroir, je paie chaque mois une cotisation exorbitante pour y disposer d'un bungalow Premium le jour où ma prostate sera définitivement H.S.

— Ta cotisation sert en partie à payer le séjour d'Edith.

— Comment ça ?

— Elle n'a pas assez d'argent, semble-t-il, pour s'acquitter des frais. Et plus aucun proche. Ariel est mort, Jonathan. Elle est veuve.

— C'est impossible, mon chou.

— Et pourquoi ?

— Parce que après ta mort, ton contrat à la Motion Picture devient caduc.

— Et alors ?

— Alors, Edith n'aurait pas le droit d'y résider si Ariel était mort.

— Je ne comprends pas.

— Les contrats te protègent toi et ton conjoint mais uniquement de ton vivant. Le jour où tu meurs, ton conjoint survivant n'a plus aucun droit.

— C'est dégueulasse.

— C'est pour ça que les gens y vont relativement jeunes. Quand les deux membres du couple sont encore vivants. Une fois que tu y es, on ne peut pas t'expulser, même si le cotisant titulaire décanille. Tu es sauvé.

— Ça permet accessoirement de doubler les bénéfices.

— Viens t'y installer avec moi, mi amor.

— Donc si Edith réside là-bas, ça veut dire que le contrat d'Ariel est toujours valable, et du même coup qu'il est vivant.

— *Douchebag* ! (J'achoppe sur la traduction.)

— Comment peut-il ne jamais venir la voir ni même régler les frais de son hospitalisation ? C'est monstrueux.

— Edith voulait divorcer. Ça n'allait plus du tout entre eux. Ariel a toujours refusé parce qu'il savait que s'il divorçait, son contrat avec la Motion Picture ne permettrait plus à Edith d'y aller le jour où elle en aurait besoin.

— Mais alors où est-il ?

— JE. N'EN. SAIS. RIEN. Son Immaculée Conception du Trou Inviolé veut-elle que je le lui répète encore une fois ?

— Finir sa vie comme ça, c'est...

— Bon, je n'ai pas que ça à faire même si j'adorerais continuer à lécher ton cul de pasionaria.

— Attends, je voulais encore savoir si...

— Non, écoute, ce rapiat de Matt Damon essaie de me joindre depuis ce matin, je dois vraiment le prendre sinon il va faire foirer son injection d'acide hyaluronique à force de hurler sur mon secrétaire. So long, Ariel⁸⁶.

1. Mais je n'étais pas aigri.

Ariel me prenait tout mon temps.

Les recherches que j'avais lancées pour retrouver Miss None n'avançaient guère. D'une certaine manière, cela m'arrangeait. Je n'étais pas pressé de rencontrer la petite fille devenue adulte qui avait vu sa vie brutalement s'interrompre dans un film car elle m'aurait inévitablement raconté des scènes que je redoutais désormais de découvrir. Depuis que j'avais reconstitué l'intrigue, je craignais de recevoir un mail de Nicole détaillant les circonstances du drame et déroulant un cortège de plans pénibles et déchirants. Tant qu'elle ne m'écrivait pas, Miss None demeurait vivante. Elle jouait quelque part sur la plage et tout allait pour le mieux.

Je poursuivais donc ma découverte des gestes d'Ariel et, à mesure que mon inventaire se complétait, je m'amusais à rejouer ceux qu'il exécutait à l'écran. Ce qui n'était pas sans danger.

Devant mon miroir, dans mon étroite salle de bains presque insalubre, cette minuscule cabine de douche où l'eau hurlait comme des groupies – c'est moi que ces canalisations acclament, avais-je coutume de dire à Madeline pour la faire rire quand j'allais me laver –, il n'était pas rare que je m'entraîne à onduler comme il le faisait dans *Sister Act* d'Emile Ardolino ou à tituber comme lui dans *L'Exorciste* de William Friedkin. Régulièrement, je défilais dans l'appartement comme lui, mais en uniforme, dans *Barry Lyndon* de Stanley Kubrick. Comme lui, je pilotais un hélicoptère dans *Heat* de Michael Mann. Je regardais le ciel dans *E.T., l'extra-terrestre* de Steven Spielberg. Je briquais ma Cadillac en prétendant que c'était la Ferrari de *Rain Man* de Barry Levinson et j'applaudissais Mozart dans *Amadeus* de Milos Forman.

Plus problématique, alors que j'étais à mon poste, au comptoir du Stella, je me surprénais à l'imiter dans les films où il jouait à servir plutôt que de

me fier à ma pratique. Je désapprenais mes propres gestes pour les calquer sur les siens. Je tentais de remplir un bac à glace selon sa méthode dans *Les Affranchis* de Martin Scorsese. Je m'efforçais d'essuyer les tables avec la même assurance que lui dans *Fargo* de Joel et Ethan Coen. Je secouais mes cocktails dans le même shaker en inox qu'il utilisait dans *Scarface* de Brian De Palma. Comme lui dans *Titanic* de James Cameron, et ainsi que je l'avais fait avec Madeline, je servais trop de champagne dans les coupes pour que la mousse déborde.

Ariel me hantait, au point que j'avais parfois l'impression de me confondre avec lui. De devenir lui.

Si je vivais dans une solitude qu'on aurait pu qualifier de pure – je ne dînais avec personne, je ne me promenais avec personne, je ne parlais plus qu'avec Jonathan et chaque fois nos conversations me laissaient groggy, je ne faisais plus, je l'ai dit, l'amour avec qui que ce soit, je ne riais plus que tout seul, devant un film ou traversé par telle ou telle pensée, tel souvenir, je ne pleurais dans les bras de personne, je ne préparais à manger que pour moi-même, je buvais mes cocktails seul et je m'endormais seul –, je côtoyais toutefois au Stella ou dans la rue, au volant de ma Cadillac, des étrangers, des passants, des anonymes que j'observais avec un regard altéré. Je ne me laissais plus traverser par le désir, la curiosité ou l'empathie. Je ne scannais plus les autres avec un regard d'homme ni même d'humain, non : je ne les envisageais plus que dans leurs gestes.

Comment se rongeaient-ils les ongles ? Quel angle formaient leur nuque et leur crâne en avisant la couleur du feu ? Comment tenaient-ils entre leurs mains le briquet qu'ils avaient rapproché de leur bouche pour atténuer le souffle du dehors ? Comment inclinaient-ils la tête en arrière au moment d'aspirer la première bouffée ? Comment se débarrassaient-ils du mégot, avec quel doigté, quelle pichenette du pouce et de l'index ? À quelle vitesse s'humidifiaient-ils les lèvres quand leur langue, apparaissant soudain, s'appliquait à soulager leurs muqueuses asséchées ? Où se dirigeaient leurs regards quand ils se grattaient la tête et quelle était la fréquence de leurs battements de cils ? Comment s'y prenaient-ils pour manger le pancake que déguste Ariel dans *Pulp Fiction* de Quentin Tarantino ? La forme de leur

bouche au moment d'un baiser ressemblait-elle à celle d'Ariel dans *Manhattan* de Woody Allen ? Cet homme avait-il le même regard méfiant qu'Ariel quand il conduit un fourgon dans *La Ligne verte* de Frank Darabont ? La sueur du visage de ce vieillard s'évaporait-elle sitôt qu'il l'éventait avec son chapeau comme Ariel agitant son béret dans *New York, New York* de Martin Scorsese ? Les omoplates de cette silhouette vibraient-elles comme celles d'Ariel quand il fait un jogging dans *American Beauty* de Sam Mendes ?

Je ne vivais plus qu'en zoomant. En découpant. En isolant. Le monde ne m'apparaissait plus qu'en une succession de gros plans montés les uns derrière les autres sans fondu, carton ni insert. J'enregistrais des milliers de clichés de l'infiniment petit, l'infiniment insignifiant, l'infiniment furtif. J'avais maintenant un rapport parcellaire et microscopique à toute chose. Ma perception obéissait à l'inventaire que je dressais en cut-up. Elle entendait reproduire une expérience du monde, celle-là même qu'Ariel avait eue et qu'il livrait à ma contemplation dans sa filmographie.

Aussi m'arrivait-il de me réjouir de subir telle ou telle mésaventure car elle me permettait à mon tour d'en passer par ce qu'Ariel avait traversé quand il lutte avec Brad Pitt dans *Fight Club* de David Fincher. J'espérais l'embrouille. J'allais au-devant du conflit pour déclencher une épreuve au cours de laquelle j'allais pouvoir m'essayer aux gestes d'Ariel.

Parfois, c'était facile. Pour un refus de priorité, je descendais de ma Cadillac et donnais le même coup de poing qu'Ariel envoie à Harrison Ford dans *Les Aventuriers de l'arche perdue* de Steven Spielberg. On me passait devant dans la file du supermarché ? Je lançais au resquilleur un coup de pied similaire à celui dont Ariel gratifie le même Harrison Ford dans *Indiana Jones et le temple maudit* du même Steven Spielberg. Un client que j'avais vu arriver au Stella avec une belle jeune femme venait au comptoir me commander deux Spritz ? Je lui donnais un coup de coude complice à la manière d'Ariel pactisant avec l'immuable Harrison Ford dans *Indiana Jones et la dernière croisade* du non moins immuable Steven Spielberg.

Je ne parvenais malheureusement pas à aller jusqu'au point où je pourrais éponger du sang avec la méticulosité dont Ariel fait preuve dans *L'Exorciste* de William Friedkin. Quant à me retrouver dans la situation où je devrais mettre les mains en l'air comme lui dans *Reservoir Dogs* de Quentin Tarantino, ou être étendu sur le brancard de *Blow Out* de Brian De Palma, cela ne me semblait guère prudent.

De même, je ne pouvais décemment pas mitrailler à l'aveuglette comme lui dans *Platoon* d'Oliver Stone. Et si j'avais voulu fouiller au corps un homme ressemblant à Brad Davis dans *Midnight Express* d'Alan Parker, ouvrir la porte d'une cellule ainsi qu'il le fait dans *Hudson Hawk* de Michael Lehmann ou rendre justice avec le zèle qu'il manifeste quand il capture Joe Pesci et Daniel Stern dans *Maman, j'ai raté l'avion !* de Chris Columbus, il aurait tout bonnement fallu que j'intègre le LAPD. J'y aurais appris à être au garde-à-vous aussi docilement que lui dans *Full Metal Jacket* de Stanley Kubrick.

Parfois, c'était difficilement réalisable faute de matériel à ma disposition. Brandir un drapeau comme lui dans *Rollerball* de Norman Jewison n'entrait pas dans mes habitudes, moi qui me savais moins patriote et n'avais surtout pas les moyens d'acquérir une si imposante banderole. Je n'avais pas non plus les capacités techniques requises pour cadrer aussi bien que lui dans *Network, main basse sur la télévision* de Sidney Lumet.

Heureusement, certains gestes n'en demandaient pas tant. Je pouvais aisément déclencher un métronome avec le doigté dont il fait preuve dans *Seven* de David Fincher, prier avec la même dévotion que lui dans *Le Cercle des poètes disparus* de Peter Weir, ou visiter un musée avec une patience qui l'honore dans *Hannah et ses sœurs* de Woody Allen. Au Hollywood Park Casino, je pouvais m'amuser à actionner un levier de machine à sous comme lui dans *Casino* de Martin Scorsese. Quand il faisait nuit noire, je pouvais me dire qu'avec ma lampe de poche je reproduisais les mouvements de poursuite qu'il accomplit pour éclairer Dustin Hoffman dans *Lenny* de Bob Fosse. Je pouvais tendre un micro à n'importe qui dans la rue en m'imaginant recueillir le témoignage de Tom Hanks dans *Philadelphia* de Jonathan Demme.

Je n'achoppais que sur quatre gestes. Je n'avais pas à ma disposition d'humain assez crédible et ressemblant à Johnny Depp dans *Edward aux mains d'argent* de Tim Burton pour renoncer à lui serrer la main, ni encore d'enfant pour le déposer à l'école comme dans *Kramer contre Kramer* de Robert Benton. N'étant pas fumeur, il m'était difficile d'éteindre une cigarette avec le geste affûté qu'Ariel a dans *Dirty dancing* d'Emile Ardolino. Enfin, il était hors de question, même dans ma salle de bains, que je me risque au salut nazi qu'il exécute dans *La Liste de Schindler* de l'éternel Steven Spielberg.

Étais-je en train de basculer ? Pourquoi la vie ne me disait plus rien, si ce n'était pour expérimenter une somme de gestes bien précis, cent dix-sept et pas un de plus ? Pourquoi le reste m'indifférait-il totalement ? Mes fonctions vitales ne me semblaient plus devoir se maintenir que dans le seul espoir de m'aider à accomplir et maîtriser ce par quoi Ariel me paraissait avoir édifié la plus grande œuvre d'art de l'histoire humaine.

J'en vins à me révolter contre son relatif anonymat. Je testais sa renommée auprès des clients du Stella dont la plupart, cela avait été mon cas, aspiraient à obtenir leur étoile sur Hollywood Boulevard. Je m'amusais à glisser son nom quand la conversation, enfin, s'engageait. Depuis que Madeline avait déserté, je ne faisais plus rire personne derrière le comptoir. On me fuyait, même. Il me fallait lutter pour qu'un échange advienne. Je m'étais satisfait de la situation pendant quelque temps, mais à présent, entrer en contact avec des inconnus était vital car c'était une manière pour moi d'être un passeur, de transmettre l'enseignement d'Ariel comme on se passe la rumeur d'un sacre. Tous ces acteurs en herbe allaient peut-être changer l'histoire du cinéma, je me devais de porter à leur connaissance les préceptes de l'art dramatique tel qu'Ariel l'avait mis en gestes dans ses films afin qu'à leur tour ils fassent perdurer sa légende. Sans moi, Ariel allait sombrer dans l'oubli.

Aussi, chaque soir au Stella, mettais-je un point d'honneur à décrire à telle jeune femme au nez courbe argenté, et si besoin en le mimant, la manière dont Ariel prend la main de Goldie Hawn dans *La mort vous va si bien* de

Robert Zemeckis, l'air avec lequel il dévisage Jodie Foster dans *Le Silence des agneaux* de Jonathan Demme, ou le courage dont il fait preuve en portant Holy Hunter sur ses épaules au milieu des vagues dans *La Leçon de piano* de Jane Campion. Si le client était un homme, je l'entourais de mes bras pour lui révéler avec quelle douceur, quelle sollicitude, il soutient Jack Nicholson dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Milos Forman, ou je lui montrais comment il pleure à l'enterrement de Patrick Swayze dans *Ghost* de Jerry Zucker. Cela pouvait même aller jusqu'à faire de lui le pur-sang qu'Ariel chevauche dans *Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia* de Sam Peckinpah, avec l'énergie et la joie que la prononciation du nom de Peckinpah me prodiguait.

J'allais trop loin. Les clients commencèrent à se plaindre. Chaque soir, c'était de pire en pire, les réclamations abondaient par dizaines. La direction n'eut d'autre choix que de me convoquer.

Mon comportement était inapproprié, il s'apparentait à du harcèlement, avais-je perdu les pédales ? Je ne savais pas quoi répliquer, je mesurais que toute réponse m'exposerait à un séjour dans ce qu'on me présenterait pudiquement comme un centre de repos, en fait un hôpital psychiatrique destiné aux tarés de mon espèce. Je n'avais de toute façon aucun argument à opposer pour contester ma mise à pied qui fut immédiate et sans possibilité de recours.

J'avais agi trop frontalement. Il me faudrait maintenant opérer de façon clandestine. Repérer des cibles potentielles en établissant des critères précis et n'attaquer qu'en cas de concordance stricte avec lesdits critères. J'avais du mal à les établir nommément, alors je décidai de me fier à mon intuition. Ce qui n'avait pas marché au Stella, c'est que je n'étais pas libre de mes mouvements. Dans l'espace public, je pourrais davantage m'illustrer et donner ma pleine mesure.

Pour cibler au mieux les nouveaux fidèles du culte que je projetais de populariser, je me refis le film de mon arrivée à Los Angeles. Où étais-je allé, moi qui ne connaissais rien à cette ville avant d'y atterrir ? Je retraçai

mon itinéraire sur une carte que je scotchai au mur du salon. J'inscrivis des étoiles aux endroits propices où je résolus dès le lendemain de me rendre.

Je commençai par le Lake Hollywood Park. C'était un passage obligé puisque c'était l'endroit où l'on pouvait prendre en photo les lettres capitales de bois peintes en blanc formant le mot :

H O L L Y W O O D

Je m'y postai, tâchant de trouver l'endroit le plus fréquenté. Quand j'eus remarqué des visiteurs remplissant mes critères – un apprenti acteur se reconnaît à mille lieues à la ronde –, je m'approchai et expliquai que j'avais une mission urgente à leur confier, que je me devais de leur raconter l'histoire d'Ariel A. Winthrop, il ne fallait surtout pas avoir peur, je me proposais simplement de leur ouvrir les yeux sur la véritable nature de l'art dramatique.

J'évoquai le regard lac sombre d'Ariel pour lancer le récit et réservai à mon public deux gestes, déterminé à trouver cent dix-sept personnes qui, elles-mêmes, transmettraient ces deux gestes et ainsi de suite jusqu'à ce que le monde entier soit converti à l'ariélisme, ça sonnait bien – ou winthropisme, ça sonnait mieux et ça avait l'avantage d'opérer un intéressant jeu de mots avec *tropisme* et *win*, c'était un tropisme de gagnant, une revanche, je voyais déjà toute la campagne marketing qu'on pourrait déployer autour du concept.

Je finis donc, puisque les personnes ne m'avaient pas encore éconduit, par décrire sur un ton mystérieux premièrement le geste d'Ariel quand il découpe un rosbif dans *French Connection* de William Friedkin, deuxièmement la détermination avec laquelle il écrit dans *Danse avec les loups* de Kevin Costner.

Chassé au bout de quelques heures par le gardien du parc, je me plantai à l'entrée du Cinerama Dome. Des hordes d'aspirants acteurs y pénétraient à chaque séance. J'œuvrai de même en expliquant cette fois comment Ariel manie la lance à incendie dans *Dead Zone* de David Cronenberg, ou comment il passe la cireuse dans *Conversation secrète* de Francis Ford Coppola. Là encore, on m'expulsa.

Replié sur le parking du Griffith Observatory, j'eus à peine le temps d'aborder un couple, la femme notamment à qui je montrai, en m'emparant de son stick, comment Ariel remet du rouge à lèvres à Jeanne Moreau dans *Le Dernier Nabab* d'Elia Kazan.

Poursuivi jusque sur le Walk of Fame, pensant me fondre dans la foule, je fus arrêté par le LAPD tandis que j'essayais de mimer à une vieille dame, dont le chapeau avait des allures d'abat-jour, le geste qu'a Ariel quand il brise une lampe dans *Permanent Vacation* de Jim Jarmusch.

Menotté comme Pierre Niney et Steve McQueen, je n'osai pas demander aux agents qui m'avaient interpellé de me permettre d'accomplir les gestes qu'eux seuls étaient capables de me montrer. Je me contentai, à bout de forces, de leur exposer toute l'admiration que j'avais pour Ariel quand il ne fait qu'écouter Tom Hanks dans *Forrest Gump* de Robert Zemeckis, tentant de leur dire à quel point écouter, simplement écouter, sans rien faire d'autre que cela, écouter authentiquement, pleinement, absolument, écouter de tout son corps, de toute son âme, combien c'est la chose la plus difficile pour un acteur, est-ce qu'ils se rendaient compte de ce que cela pouvait induire, de ce que cela avait dû demander à Ariel pour parvenir à ce point de perfection de son art, est-ce qu'ils étaient capables de se le figurer ?

Avoir tiré à l'arc dans *Gladiator* de Ridley Scott.

L'avoir fait, et certainement de la façon la plus professionnelle qui soit, mais, rendez-vous compte, avoir été coupé au montage par ce gros lourdaud de Ridley Scott. C'était une blague. Comment un type aussi nul que Ridley Scott avait-il pu passer à côté du talent d'Ariel ? Dans une récente interview au *Hollywood Reporter*, il avait eu le culot de s'en vanter. Je le haïssais.

À cause de lui, Ariel avait tout arrêté, vexé sans doute d'avoir été coupé au montage pour la première fois de sa carrière, et par le plus mauvais de tous. D'ailleurs, c'était un exploit. Comment était-il parvenu, avant de devenir une légende, à résister au montage, à demeurer dans le film, à ne pas se faire couper, découper, dépecer ? C'était décidément le plus grand, me dis-je dans la petite cellule de dégrisement.

On m'avait cru saoul, moi qui étais ce jour-là d'une rare sobriété. J'attendais que Jonathan vienne me chercher. J'avais encore le loisir de vagabonder et c'est ainsi que je corrigeai ma première impression s'agissant de cette mésaventure avec Ridley Scott.

Après tout, c'était peut-être son ultime leçon, celle qu'il livrait en testament dans le dernier film de sa carrière où personne ne le verrait jamais, une sorte de radicalisation du geste supérieur qu'il s'était attaché à produire en accomplissant une multitude d'autres de plus petite ambition, le geste de tous les gestes, le geste absolu : disparaître.

Ariel sortait de scène par l'humiliation suprême, l'expérience obligatoire de tout acteur. Peut-être avait-il attendu toute sa carrière que cela lui arrive. Il avait espéré en vain qu'enfin on le supprime du champ, mais jamais cela n'advenait, il s'acharnait alors, se demandant quand cela aurait lieu. Quand serait-il devenu assez virtuose dans son art, assez transparent, pour que le regard n'ait même plus besoin de se poser sur lui ?

Et un jour, dans un péplum criard, on avait décidé de se passer de lui. Alors ce fut le soulagement. Ariel comprit qu'il pouvait désormais

disparaître pour de bon. Enfin se reposer.

OceanofPDF.com

Courir. Servir. Marcher. Manœuvrer. Traverser. Recevoir. Défiler.
Ramasser. Applaudir. Nager. Photographier. Cadrer. Sauter. Mitrailler.
Tourner. Conduire. Dactylographier. Peindre. Pédaler. Danser. Rire. Pleurer.
Sourire. Diriger. Protester. Tituber. Ouvrir. Fermer. Tenir. Jeter. Décharger.
Allumer. Éteindre. Barrer. Menotter. Porter. Choisir. Visiter. Chevaucher.
Monter. Descendre. Résoudre. Déshabiller. Zipper. Voyager. Soutenir.
Frapper. Embrasser. Semer. Nettoyer. Piloter. Dévisager. Briquer. Onduler.
Somnoler. Agiter. Bronzer. Secouer. Essuyer. Manger. Boire. Brandir.
Éponger. Remplir. Déposer. Donner. Mettre. Remettre. Attendre. Fouiller.
Maquiller. Croiser. Déclencher. Prier. Actionner. Suivre. Tendre. Prendre.
Renoncer. Lutter. Esquiver. Découper. Capturer. Manier. Briser. Tirer.
Replacer. Regarder. Fuir. Passer. Lire. Écouter. Écrire. Faire. Jouer. Être. Ne
pas être.

Mon arrestation occasionna le retrait d'office de ma Green Card. Je n'avais donc plus de travail, plus de visa, ni presque plus de quoi subvenir à mes besoins américains. Il était temps pour moi de rentrer en France.

Jonathan paya ma caution. Je fus littéralement enseveli sous les jurons à cette occasion. Je n'avais même pas daigné aller faire trois claquettes pour Ryan Gosling, c'était dommage, ça m'aurait permis de m'acquitter de ladite exorbitante caution. Je fis amende honorable et avouai à Jonathan que j'avais tout bêtement oublié de me présenter à ce traquenard, pardon, à cette formidable opportunité qu'il m'avait si chèrement obtenue.

Mon carnet m'indiquait que j'avais, pendant ces quelques mois, répertorié cent seize gestes. Il me manquait *Opening Night* de John Cassavetes.

Je voulais absolument revoir le film mais, toutes ces semaines, Cathypatty n'étaient jamais parvenues à remettre la main sur la VHS. L'édition DVD n'existait pas en raison d'une sombre histoire de droits, il n'y avait que cette VHS qu'une mystérieuse cliente s'obstinait à garder. Elles lui avaient passé plusieurs coups de fil, laissé des messages insistants pour qu'elle la retourne mais la fille ne rappelait pas.

J'aurais pu me retrancher dans le New Beverly Cinema, l'un des rares établissements à projeter des classiques, mais *Opening Night* n'était jamais à l'affiche. Chaque semaine, je scrutais le programme. En vain.

Avant mon départ, je retournai leur dire au revoir. Elles me confirmèrent n'avoir toujours pas remis la main sur la cassette. La cliente l'avait sans doute perdue et n'osait ni rappeler ni se présenter chez Vidiots.

On s'embrassa avec effusion, elles avaient rarement eu des clients aussi tenaces et fidèles. Je détenais le record du nombre de films empruntés en si peu de temps.

— Tu reviendras, m’avaient-elles lancé sans y croire tandis que je disparaissais de leur champ de vision.

OceanofPDF.com

Je donnai les clés de ma Cadillac à Jonathan pour le dédommager de la caution. C'était maigre mais c'était déjà ça, je m'excusai autant que je le pus.

— Arrête tes conneries, me dit-il en m'étreignant sur le parking de l'aéroport.

— C'est tout ?

— Quoi, c'est tout ?

— Pas de jarretelles de nonnes tricotées au foutre ? Pas de Saint-Père inséminé au schnaps ?

— L'élève a dépassé le maître, sanglota Jonathan.

Il pleurait toutes les larmes de son corps. Je fus moi-même gagné par l'émotion.

— On n'a pas le cœur à se dire des horreurs, c'est sûr, pas aujourd'hui, me lamentai-je.

— C'est pas ça, renifla bruyamment Jonathan en s'essuyant le nez sur mon épaule. Je repense à tout ce fric que je ne me ferai pas avec toi et ça me rend tellement malade. Tout ce temps, ces deux ans perdus à bavasser avec une saloperie de Français couperosé, et rien. Rien. Pas le plus misérable petit cachet d'acteur, je veux dire un vrai cachet. Nada. J'ai vraiment merdé avec toi. Je vieillis, tu sais.

— Je ne t'en veux pas, le rassurai-je.

— Mais moi tellement, si tu savais. Je te déteste du plus profond de moi, souffla-t-il en me serrant une dernière fois. Tout ça à cause de cette putasse de Madeline. Si son avortement ne l'avait pas complètement retournée, je lui dirais deux mots sur ce que je pense du nul que tu es.

— Je te demande pardon ?

— Chiotte.

— Son avortement ?

Je sentis un froid mordre mon ventre.

— Désolé mon vieux, elle m'avait fait jurer de ne pas te le dire. Elle est partie à North Bend pour le tournage de *Twin Peaks*. Elle nous fait un trip retour à la terre. Apparemment, elle va en profiter pour s'installer là-bas. Qui peut bien supporter de vivre dans la vallée de Snoqualmie, je te le demande. Tu m'étonnes qu'elle ait plu à Lynch.

Je n'écoutais plus.

— Tu as interdiction de répéter ce que je viens de te dire. Personne ne doit révéler qu'il va y avoir une saison trois. C'est sous embargo, tu entends ? Je suis très sérieux. Et ne fais pas cette tête, par pitié. Tu n'allais quand même pas élever un chiard ? Remercie Sainte Faucheuse de l'Aiguille à Tricoter que Madeline ait fait le nécessaire pour vous délivrer.

Jonathan me tapota l'épaule puis me congédia.

— Allez, hors de ma vue, petite pine d'archevêque asthmatique.

3.

« J'ai découvert que je vivais des jours empruntés. »

Paul Auster, *Le Livre des illusions*

OceanofPDF.com

Le 19 novembre 2013, une femme quitte son domicile de la région parisienne en compagnie de sa fille, Adélaïde, âgée de quinze mois. Adélaïde est en poussette, sa mère s'appelle Fabienne, elles ont, dira Fabienne, le vent dans le dos.

Fabienne se rend à la gare du Nord avec sa fille. Elle y achète un billet aller-retour pour Rang-du-Fliers (Pas-de-Calais). Ça lui coûte 69,10 euros.

Toutes les deux prennent le train de 11 h 46. Elles arrivent à 14 h 23 à Rang-du-Fliers. Elles montent dans le bus de 14 h 50 qui les emmène à Berck-sur-Mer.

Berck-sur-Mer, c'est une cité balnéaire sur les bords de la Manche. Fabienne ne connaît pas Berck-sur-Mer mais expliquera avoir été interpellée par le nom de cette ville, par sa sonorité désagréable, ses consonances gutturales, et parce qu'elle le trouvait triste.

À 15 h 05, la mère et la fille arrivent à Berck-sur-Mer. Des images de vidéosurveillance les montrent cheminant dans la ville aux alentours de 16 h 34. Elles avancent en direction de la mer.

Quelques minutes plus tard, Fabienne pousse la porte de l'hôtel Le Littoral, 36 avenue Marianne-Toute-Seule. C'est le nom de l'avenue. Avenue Marianne-Toute-Seule.

Fabienne prend une chambre pour la nuit à son nom.

Fabienne Kabou.

Elle se douche.

À 21 h 06, elle et sa fille sortent de l'hôtel. C'est le mois de novembre, il va faire entre 0 et 5 degrés Celsius cette nuit-là.

À 21 h 40, Fabienne revient à l'hôtel, avenue Marianne-Toute-Seule, et c'est toute seule, justement, qu'elle est désormais.

Cette histoire, c'était Alice Diop qui me la racontait.

Le nom ne vous dit peut-être rien et pourtant vous la connaissez. Vous la connaissez parce que vous avez vu *La Mort de Danton*, ce documentaire qu'elle a réalisé sur un jeune homme qui veut devenir acteur. Et vous la connaissez parce que vous avez vu *Saint Omer*, le film inspiré de cette histoire qu'elle s'apprêtait alors à tourner, cette histoire qu'elle me relatait le 24 février 2017, au Fouquet's, restaurant un rien tape-à-l'œil dans lequel je n'avais aucune raison de mettre les pieds, à moins d'y être serveur – et serveur, en 2017, c'est encore et toujours ce que j'étais, comme l'intégralité des aspirants acteurs et actrices, on commence à connaître la chanson.

J'étais serveur au Fouquet's car, pour synthétiser, après les galères et les plans foireux, après les projets multipliés et les tympanes percés, après ma sortie d'une école privée hors de prix, après les baby-sittings, les tickets bipés, après trois années d'échecs aux concours *nationaux*, après les non-répercussions de mon rôle d'Anglais qui ne m'avait valu, outre la précieuse amitié de Nicole Garcia, qu'une obsession pour un figurant américain dont personne ni ici ni ailleurs n'avait entendu parler, obsession purgée deux années durant à Los Angeles et dont je me remettais difficilement (ma santé mentale, disons, plus précaire que jamais), après la confiscation de ma Green Card, après tout cela, j'avais décidé de me réinstaller à Paris et de continuer à faire ce que je savais faire de mieux, serveur, espérant, j'en étais encore là, croiser un regard, quelqu'un qui compte, etc.

Et autant dire que ce 24 février 2017, soirée de remise des Césars à Paris au terme de laquelle l'intégralité de ce qui compte dans le cinéma français allait venir se rassurer quant à sa puissance – où ça ? je vous le donne en mille, au Fouquet's –, oui : autant dire que je n'avais pas intérêt à passer mon tour.

Le 20 novembre 2013, à 10 h 10, Fabienne reprend le bus à Berck-sur-Mer pour rejoindre Rang-du-Fliers. Elle est toujours seule. Plus de poussette.

À Rang-du-Fliers, elle prend un train qui la ramène à la gare du Nord d'où elle rejoint son domicile de la région parisienne.

Quelques heures plus tôt, ce même jour, aux alentours de 8 h 20, un pêcheur de crevettes s'est présenté au commissariat de Berck-sur-Mer pour

signaler la découverte, sur la plage, d'un corps d'enfant.

La soirée débuta vers 1 heure du matin. J'étais dans les starting-blocks, servant cocktails et coupes de champagne, faisant mine de ne pas reconnaître Isabelle Huppert, Valérie Lemercier ou Gaspard Ulliel, faisant mine de n'être qu'à ma tâche, considérant à la dérobée Niels Schneider et Oulaya Amamra qui avaient reçu les Césars des meilleurs espoirs comme on lit un rapport du Giec.

À mesure qu'avancait l'heure, je compris qu'il ne se passerait rien. À peine risquais-je de me faire tripoter dans les toilettes par un acteur ou un réalisateur vieillissant estimant, à la vue de mon uniforme, que c'était tout ce que je lui inspirais. Mais même ceci n'eut pas lieu, et pourtant ce n'est pas faute d'avoir déjà eu lieu lors d'autres soirées de ce genre plus sordides qu'un roman de Bret Easton Ellis. Quoi qu'il en soit, ce soir-là, sur les coups de 4 heures du matin : rien.

Aussi me retranchai-je derrière le comptoir où survint, seule et d'une redoutable sobriété, Alice Diop.

Elle venait de recevoir le César du meilleur court-métrage pour *Vers la tendresse* – quarante minutes de témoignages d'hommes disant pour eux ce qu'est l'amour – et, après l'avoir posé sur le comptoir en m'envoyant un clin d'œil désabusé, elle m'adressa la parole, ce que peu de gens avaient fait jusqu'ici. De fil en aiguille, moi retenant les chevaux, elle saisit que j'étais acteur, compatit vraisemblablement, voulut peut-être me dire que ce n'était jamais fini, que tout pouvait arriver, que rien n'arrivait jamais. Pour lui épargner cela, c'est moi qui parlai et posai les questions. Qu'est-ce qu'elle allait faire maintenant qu'elle avait obtenu un César ? Elle me raconta alors l'histoire d'Adélaïde et de Fabienne qui donnait son cadre à son prochain long-métrage, *Saint Omer*.

Une dizaine de jours après son retour chez elle, des policiers se présentent à son domicile, policiers à qui Fabienne dit : « Vous en avez mis du temps pour me trouver. »

S'ils en ont mis, du temps, c'est parce que Adélaïde, la petite fille de quinze mois retrouvée morte sur la plage par un pêcheur de crevettes,

n'avait pas été déclarée à l'état civil. De son existence, il n'y avait donc aucune trace légale. Elle n'était, selon les termes de la loi, personne. Si son corps n'avait pas été renvoyé par la mer, personne, hormis ses parents, n'aurait pu remarquer sa disparition.

Alice Diop déplaçait l'histoire d'une voix fiévreuse. J'ignore si c'est parce que le petit jour arrivait, parce que le Fouquet's s'était vidé et que je l'écoutais sans plus avoir conscience du temps qui passe, mais Alice Diop racontait comme elle filmait, et le film, je le voyais.

Condamnée le 24 juin 2016 à vingt ans de réclusion criminelle pour le meurtre de sa fille, Fabienne avait fait appel. Un nouveau procès devait se tenir dans l'année. Ayant assisté au premier, Alice Diop ne s'y rendrait pas.

Elle m'expliqua avoir été très marquée par cette femme qui, comme elle l'énonça simplement, avait « déposé » le corps de sa fille sur la plage après s'être renseignée sur les horaires des marées – la « déposant » pour que la mer montante emporte son corps, précisant avoir répondu à des voix qui lui enjoignaient de le faire, bravant aussi la lune, très lumineuse ce soir-là, projecteur braqué sur elle, éclairant son geste, l'exposant, elle qui désirait soustraire sa fille à un avenir noir, selon ses mots, une vie moins enviable que la mort qu'elle lui avait ainsi donnée après l'avoir allaitée une dernière fois, « déposée » sur le sable, bien emmitouflée dans une doudoune à capuche, puis quittée, courant sans se retourner, regagnant son hôtel et y passant la nuit, repartant le lendemain en suivant le même trajet qu'à l'aller mais, cette fois, sans sa fille.

Je sentis un froid mordre mon ventre.

Je glissai à Alice Diop qu'à l'entendre me dévoiler toute cette histoire, il me semblait que Marguerite Duras aurait pu en écrire le script.

Marguerite Duras, cette bonne vieille nympho de Maggie, ainsi que Jonathan l'avait qualifiée le jour de notre première rencontre – tout cela me semblait si loin –, Maggie se serait rendue sur place, à Berck-sur-Mer. Elle aurait marché sur la plage. Elle aurait cru reconnaître l'endroit exact où cela s'était passé, où Fabienne avait « déposé » Adélaïde. Elle aurait trouvé le

geste sublime, forcément sublime, elle y aurait vu l'éternel de la condition féminine, ce point de bascule où les mères elles-mêmes suppriment leur fille pour leur épargner une vie de femme. Elle aurait parlé des couleurs de la mer, du vent, elle aurait parlé de la solitude, immense, incommensurable, de Fabienne. Elle aurait pris une chambre à l'hôtel Le Littoral, elle aurait demandé à avoir la même que celle de Fabienne, et là, entre ces quatre murs, elle aurait dit comprendre, voir la scène. Alors elle serait rentrée écrire rue Saint-Benoît, à Neauphle-le-Château ou bien aux Roches Noires. Elle en aurait peut-être même fait un film. Il y aurait eu une citation de Shakespeare en exergue, des lettres blanches sur un fond noir : « Déposez, déposez votre honorable fardeau ». De longs travellings de la plage de Berck-sur-Mer et des plans fixes d'elle, Marguerite, fumant et écrivant dans la chambre de l'hôtel Le Littoral. Il y aurait eu, courant sur ces images, un texte dit en voix off par Bulle Ogier et Marguerite elle-même. D'une certaine manière, le film aurait remplacé l'histoire, le livre l'aurait ensevelie. Marguerite aurait confisqué l'existence de Fabienne et d'Adélaïde parce que c'est ce que font les écrivains, confisquer, enlever – substituer les mots à la vie.

Je ne sais si l'évocation de Marguerite Duras y fut pour quelque chose, toujours est-il qu'Alice Diop me demanda mon numéro de portable, à quoi je ne répondis d'abord que d'un rire amer, pensant : elle me fait le coup – jugeant que toute cette soirée définissait le mot cliché (étant moi-même un cliché sur pattes), estimant toutefois qu'un avenir à moi peut-être s'offrait.

Et quelques semaines plus tard, je décrochai mon téléphone d'où s'exhala une voix suave et déterminée :

— J'ai quelque chose à te proposer.

Loin de m'offusquer de ce tutoiement, je m'en réjouis et bredouillai un orgueilleux « C'est-à-dire ? » amoché d'un point d'interrogation obèse, comme si je n'avais pas de temps à consacrer à cette proposition parachutée du cosmos et s'écrasant à mes pieds comme un bout de satellite (disons) soviétique, peu désirable (technologie vétuste), contenant pourtant les plans de la bombe H – depuis mon séjour californien, mon esprit était parfois en surchauffe.

Alice Diop allait-elle me proposer un rôle ou m'inviter à faire le catering de son tournage ? Le mystère restait entier. Elle répondit simplement qu'elle voulait me revoir.

Je lâchai mon accord sur une note trop paresseuse qui n'allait pas cesser, durant les quatre jours qui me séparaient de notre rendez-vous, de me hanter, considérant qu'à vouloir paraître détaché, j'avais loupé une marche. Et me voilà dégringolant à nouveau, luge inhabitée glissant hors des pistes un jour d'avalanche, prêt à me fracasser le crâne sur mon résidu d'amour-propre pourtant déjà tellement mis à mal par à peu près toutes mes expériences d'acteur – je continuais de dire acteur mais j'avais conscience qu'il s'agissait quasiment, me concernant, d'un emploi fictif.

Nous étions convenus de nous retrouver à l'hôtel Grand Amour. Ce n'est pas une plaisanterie ni un lieu que je fréquentais à l'époque. À l'époque, je fréquentais le Fouquet's, certes, mais jamais je n'aurais fait un sans-contact au Fouquet's pour un chocolat viennois valorisé à hauteur de 14 euros.

Il pleuvait des cordes ce jour-là et j'arrivai trempé. Je ne suis pas quelqu'un de paranoïaque. Franchement. Mais je suis forcé de constater que la pluie a la fâcheuse tendance de tomber (avec une fougue notable) dès que je dois sortir. Que la pluie, comme consciente du désagrément qu'elle pourrait me causer, entamant mon espérance de vie dans une colère toxique (accélération du rythme cardiaque, tension dans la nuque, froissement d'innombrables muscles), que la pluie, disais-je, sait qu'elle m'importune et hypothèque ma capacité à aimer la vie (qui pense jamais à se munir d'un parapluie, sérieusement ?), à accueillir le monde, croire en demain, aussi ne peut-elle que délibérément choisir de s'abattre sitôt que je franchis la porte de mon immeuble. Elle obéit à un plan concerté pour m'abîmer.

Je m'aperçus en parvenant sur le pas de l'établissement, charmant quoique trop explicitement bohème et dont le nom faisait surgir en moi le visage de Madeline, que je ne fréquentais en réalité plus aucun bar. Je chassai vite ce constat qui me rassura quant à la continuité de mon existence car, au fond, je vivais de la même (médiocre) manière que ce soit à Los Angeles ou à Paris – Alice Diop était en train d'arriver derrière moi, ce que ma vision périphérique, particulièrement affûtée, me permit de repérer.

Elle avait apporté un manuscrit relié sur lequel était inscrit *Saint Omer* suivi de son patronyme puis de ceux d'Amrita David et de Marie NDiaye.

Ce dernier nom ne vous dit peut-être rien et pourtant vous le connaissez. (Je ne me rends pas compte, est-ce lassant ?) Vous le connaissez parce que vous l'avez vu trôner en haut d'un prix Goncourt intitulé *Trois femmes*

puissantes. Vous l'avez vu trôner au sommet d'un certain nombre de livres teinte beurre frais double liseré rouge, vous l'avez notamment vu trôner au faite de *Royan*, texte écrit pour Nicole Garcia – ceci explique cela.

Entre mes mains, le manuscrit, entre mes lèvres de l'air (encore une fois, j'avais la bouche béante), entre Alice et moi, des mots, les siens, qui m'expliquaient le pourquoi de ce manuscrit et me priaient de rejoindre le casting en interprétant le rôle du (roulements de tambour) du (figurant, ça va bien cinq minutes) du (j'aspirais toujours, malgré mon admiration non entamée envers Ariel, à autre chose, ne serait-ce que pour avoir l'occasion d'appliquer les leçons qu'il m'avait transmises) du réceptionniste de l'hôtel Le Littoral – je ne pus m'empêcher de voir en un flash le visage débordé du réceptionniste de la Motion Picture Country House and Hospital, j'eus peur –, demande que je reçus, malgré mes inquiétudes, avec une impression soleil levant, ne me risquant pas à dire que j'allais lire avant d'accepter, acceptant dans l'instant, redoutant que cet empressement acte aux yeux d'Alice le dépeçage de mon résidu d'amour-propre, m'en fichant car voyant bel et bien s'offrir l'avenir, avenir qui, au moment de nous quitter dans l'allégresse et d'abandonner le Grand Amour, se fracassa sur ma vision périphérique : il pleuvait toujours. Et franchement, là.

J'avais évidemment revu Nicole à mon retour de Los Angeles. J'étais impatient de la retrouver afin qu'elle poursuive sa description de *Miss None* tandis que je lui détaillerais les résultats de mon enquête informelle sur Ariel et lui brandirait triomphalement le CD de son oncle d'Amérique.

Elle m'avait proposé de venir dîner chez elle, surprise au moment d'entendre au téléphone ma voix courte et claudicante à laquelle elle avait, elle, répondu de son immuable timbre soleil d'octobasse (pourquoi pas). J'avais instantanément souri en le sentant parcourir mes tempes, irradier ma mâchoire et vriller mon plexus – impression de revenir d'un long voyage et d'apercevoir, comme Ulysse qui ne devait plus trop y croire (à sa place, je me serais laissé couler), un bout de côte assoupi au loin dont je savais qu'il appartenait à ma terre natale. Cette voix m'arrimait à la France, j'étais bel et bien de retour.

Il y eut quelques secondes de trouble quand elle m'ouvrit la porte. Je présumai d'une part qu'elle était déçue (son souvenir l'avait peut-être abusée non seulement quant à la réalité de mon physique – « Tes cheveux ont poussé », avait-elle lâché, à demi convaincue en m'ébouffant le haut du crâne –, mais à l'intérêt même qu'il pouvait y avoir à me regarder, elle devait dès lors se demander pourquoi mais pourquoi, Sainte Renée la Défonce, avait-elle un jour eu l'idée de me confier un rôle dans l'un de ses films), et d'autre part – merde, bouse chiasse, j'ai casé ce que je voulais associer à ce d'autre part dans le d'une part, bon, sorry.

Je forçai l'étreinte pour lever le blanc, elle se raidit – tant de proximité après tant de temps, c'était déroutant.

Je lui tendis immédiatement le CD, elle ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait. Après avoir détaillé la pochette, elle chancela, se retint au mur de l'entrée, s'assit sur le fauteuil qui y était disposé, caressa le butin que je lui offrais, puis me considéra avec une expression de stupeur. On

aurait dit qu'elle n'y croyait pas. C'était impossible. Je ne pouvais pas avoir fait cela.

Je me demandai soudain si ce que je percevais, au-delà d'une violente émotion, d'une incrédulité prévisible, n'était pas, au fond, de l'inquiétude. De l'angoisse, même. Étais-je allé trop loin ? M'étais-je approprié son histoire comme il arrive parfois qu'on le fasse quand on veut en être, quand on désire rejoindre le côté lumineux de la force, quand on se sent invisible et qu'enfin la perspective d'en avoir une, d'histoire, nous rassure et nous élève à nos propres yeux ? Étais-je l'un de ces êtres banals qui deviennent, dans les films et les romans, des monstres de perversité, de manipulation et d'emprise ?

J'eus un vertige et chancelai à mon tour. Qu'avais-je fait ? L'ampleur de ce que j'avais mobilisé pour parvenir à être capable de lui offrir cette musique du passé me dépassait. Tout me semblait improbable. Inouï. Disproportionné. Flippant, à vrai dire.

C'était un peu comme si, pour tuer le temps, vous aviez évoqué une anecdote de votre vie à un mec qui vous collait un peu et dont la présence vous était totalement insignifiante. Vous aviez déroulé, gagnée par l'alcool, ladite anecdote, l'ivresse montante avait conféré trop d'enthousiasme à vos propos. Dans l'écoute attentive et même captivée de l'inerte boulet qui adhéra à vos basques, vous aviez trouvé un élan. Cette écoute vous avait même convaincue de l'intérêt de votre historiette qu'aussitôt vous alliez oublier et, après avoir cru vous débarrasser pour de bon de cette boule de poix nauséabonde en la baladant avec deux mails qui vous avaient été inspirés par vos insomnies carabinées, la voilà qui vous revenait des oubliettes où vous vous félicitez pourtant de l'avoir reléguée, de l'autre côté de l'Atlantique, elle redébaroulait sous vos semelles et s'y appliquait pour vous brûler de sa substance âcre, nauséabonde, anachronique. Il y avait de quoi flancher.

Je compris alors que j'étais fou. Je ne pouvais plus me cacher derrière la fatigue, l'insuccès, la malchance. J'étais fou. Littéralement fou. Tout concordait à présent. Tout ce que j'avais pris pour de bienheureux hasards, un étourdissant enchaînement de coïncidences, était en réalité le fruit de ma

démence. J'avais tout fomenté. J'avais tout organisé pour en arriver là, cet instant précis où je prenais le pouvoir et me vengeais d'une scène qui avait flingué ma carrière et mes espoirs. Oui, c'était cela, je m'étais vengé sans m'en rendre compte. J'avais entrepris tout ce voyage pour qu'un jour, Nicole, elle qui m'avait pris au jeu de ma vanité, elle qui m'avait emprisonné dans mes propres *fields*, espérant me donner une leçon d'humilité, entrevoie ma puissance. De ces *fields*, j'étais revenu et j'allais tout brûler. Assécher la rivière. Raser le château. Reconstruire mon domaine.

Je n'étais en réalité qu'un dangereux personnage sous mes airs inoffensifs et un peu maladroits de gendre idéal. Je m'étais convaincu que Nicole et moi étions amis mais nous ne nous étions jamais vus seul à seul comme ce soir. Un appel skype et deux mails en deux ans, ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler une amitié fusionnelle – je ne représentais strictement rien pour elle.

— Mais c'est extraordinaire ! Comment as-tu fait ? Il faut absolument que tu me racontes.

Elle s'était relevée et se dirigeait vers le salon. Je la suivis. Elle fit une remarque amusée sur la diaspora des Garcia, sortit le CD de son étui puis l'introduisit dans sa chaîne.

La musique emplit l'espace et je ne savais plus quoi penser de tout cela, de moi, d'elle, de nous, d'Ariel. J'étais fou, d'accord, quoique pas nécessairement aussi menaçant que je venais de me le formuler dans mon accès de panique.

— C'est vrai, j'avais oublié qu'il voulait appeler le film *A Man Off-Season*. C'est tellement mieux, *Miss None*. De toute façon, les titres...

— C'est toujours un cauchemar, complétai-je, comme si me revenait la réplique d'une scène apprise depuis si longtemps qu'elle était inscrite dans ma chair.

Nous écoutions avec dévotion. L'émotion de Nicole était palpable. Elle soupirait puis gémissait quand elle semblait reconnaître telle piste, faisant dès lors ressurgir une scène qu'elle ne m'avait pas encore décrite. Quand le

CD fut fini, je l'encourageai à patienter. Je voulais qu'elle entende la piste cachée. La piste fantôme. La piste secrète.

Debout près de la cheminée, appuyée contre le manteau de marbre, elle leva la tête au moment d'apprécier les trois notes de xylophone qui lançaient le morceau.

Alors elle eut un rire. Un long rire, étourdissant, éclatant, un rire généreux, somptueux, communicatif. On aurait dit qu'il venait du fond des temps. Elle riait et pleurait en même temps, se frottant les mains puis les entrechoquant. C'était la première fois depuis mon arrivée que je la revoyais faire ce geste que j'adorais et que j'avais oublié.

Je le refis discrètement, en aparté, pour m'en souvenir. Mon corps enregistra le mouvement, mais il fut parasité par d'autres élans car certains gestes d'Ariel ne me quittaient plus si bien que j'étais parfois parcouru de tics incontrôlables. Si Nicole m'avait vu, elle aurait contemplé une sorte de pantin mécanique, agité par des soubresauts incohérents, une suite anarchique, néanmoins chorégraphiée par ma mémoire, de mouvements en apparence dépourvus de sens.

— C'était la musique du dernier plan, souffla-t-elle quand le CD fut définitivement terminé. C'était mémorable et ce plan était si particulier.

J'avais presque visé juste en postulant que la chanson habillait le générique de fin.

Avant de passer à table, je lui montrai mon carnet et tous les gestes consignés. Elle s'amusa de m'imaginer les relever un par un et me promit que nous reverrions ensemble *Opening Night* à l'occasion.

— C'est bien de ne pas en avoir fini, avança-t-elle.

Elle ne lisait jamais toute l'œuvre d'un auteur aimé. Elle faisait de même avec les cinéastes. Elle voulait qu'il lui reste toujours un livre à lire ou un film à voir. Rien n'était plus déprimant, estimait-elle, que d'en avoir fini avec l'œuvre de quelqu'un qu'on admire. Il faut toujours laisser une place vide, comme sur les rayonnages d'une bibliothèque, et s'efforcer, malgré la tentation, de ne pas la combler trop vite.

— Pouvoir se dire qu'il reste encore quelque chose à découvrir compte davantage que l'émotion d'en avoir fini, tu ne trouves pas ? Moi, la fin ne

m'intéresse guère. Laisse-toi du temps, me conseilla-t-elle, comme pour tempérer l'inquiétude que devait lui inspirer mon relevé maniaque. Quelques mois. Vraiment, laisse reposer tout ça.

Elle insistait tout en feuilletant généreusement mon carnet dont la couverture lui avait inspiré un coup d'œil circonspect.

Pendant le dîner, elle continua de m'interroger sur mon séjour américain. Je lui racontai tout, le Stella, le Vidiots, la cellule de dégrisement. Elle semblait s'en amuser. Ou alors elle camouflait très bien sa panique. Je lui parlai de Jonathan, elle se souvenait vaguement de lui mais me confia qu'il lui avait laissé une impression mitigée.

— Mitigée, avait-elle répété en mimant de sa main une sorte de vaguelette peu engageante.

À bien y réfléchir, je devais lui faire le même genre d'impression.

Il était tard, nous étions repassés au salon pour boire un dernier verre, elle me fit comprendre qu'il était temps de m'éclipser.

— Tu te souviens d'autres scènes de *Miss None* que tu ne m'aurais pas encore racontées ? lui demandai-je in extremis.

Cela m'échappa presque. Depuis que j'avais compris, des mois auparavant, que le film allait raconter le pire – la perte d'un enfant –, je m'en étais détourné, reportant toute mon énergie sur les gestes d'Ariel, occultant son long-métrage. Aussi, parce que je ne voulais pas quitter Nicole, parce que je désirais prolonger cet instant en sa compagnie, parce que je m'apercevais de mon indicible attachement pour elle, avais-je dépassé mes craintes et sollicité son récit.

— Je me doutais bien que tu allais revenir à la charge.

— Tu peux m'écrire si tu préfères.

— Tu aurais dû me demander en début de soirée, on a bu. Attends, souffla-t-elle.

Elle s'immobilisa quelques secondes, visage enfoncé dans ses mains, je ne savais pas si elle faisait une micro-sieste, si elle passait discrètement un appel d'urgence à la police pour qu'on m'exfiltre de chez elle, moi le dangereux psychopathe, ou si elle draguait les fonds opaques de sa mémoire. Elle redressa subitement la tête.

— Nous sommes dans une voiture, une Cadillac ou une Buick, je ne me souviens plus exactement, en tout cas elle était rose pastel et décapotable.

— Et les cris de l'enfant ?

— Comment ça ?

— Tu m'as écrit qu'il y avait des cris d'enfant, ils interrompaient votre scène sur la plage.

— Non... Mais non.

— C'est ce que tu m'as écrit.

— Non mais juste une ambiance sonore, des cris d'enfants comme tu en entends sur la plage. Dis donc, tu t'es fait un scénario de film d'horreur, toi, lança-t-elle en refrénant un autre rire.

Toute l'histoire que j'avais échafaudée le soir de mon écoute de la B.O. à Los Angeles venait de s'effondrer sous le poids d'une coquille. J'en étais presque soulagé.

— Je suis parti assez loin, oui. Je me suis même dit que...

— Non, voilà, nous sur la plage, les gamins jouent partout, un brouhaha tout ce qu'il y a de plus commun. Puis cut, on roule sur le bord de mer, c'est moi qui conduis, il fait beau, la lumière est étincelante. On doit être le lendemain. Ariel pose la tête contre mon épaule.

Nicole la fixait, cette épaule, comme si elle allait, par la simple force de son regard, faire ressurgir le corps d'Ariel.

— Je cale à mon tour ma tête contre la sienne, c'est filmé depuis la banquette arrière. On roule. Ariel m'embrasse, je l'embrasse à mon tour, c'est un long baiser alors je perds la trajectoire, la voiture zigzague dangereusement, esquive une ornière, Ariel déclenche les warnings, je réajuste pour de bon, nous rions. Je porte une robe-pull d'un pourpre vif qui contraste très fort avec mes cheveux dorés. Je n'ai jamais été aussi bien filmée, aussi désirable... Dans le plan d'après, on fait une visite, on avait tourné ça dans une vieille école, style Nouvelle-Orléans, avec de grandes pelouses très vertes, des colonnades, elle avait dû être transformée en musée pour le tournage. On marche dans les salles, ce sont des sculptures, des tableaux exposés dans de grands salons vides et poussiéreux, Ariel fait semblant de peindre pour m'amuser... Puis il prend des photos et ça vire à la séance. Il me dirige, me fait poser devant des œuvres, me replace, cadre,

renonce, ajuste, résout ses dilemmes d'éclairage, je m'irrite, il tempore, me prie d'être patiente, lutte contre mon ennui, attend l'expression juste, mon geste de lassitude, ce qui va m'échapper, il me dévisage, m'applaudit quand il estime avoir obtenu la photo... Dans le parc du musée, il mitraille toujours, brique son objectif, manie la focale, puis nous prend en train de nous étreindre. Il tient l'appareil en plongée sur nous pour capturer l'instant. Son visage est enfoui dans ma nuque... De là où on est, on voit un couple très âgé en train de prendre un café, à l'intérieur du musée, derrière de grandes vitres. Ils sont l'un en face de l'autre et ils ont un fou rire. Ça nous gagne. Nos silhouettes se reflètent, on se voit en eux par transparence... Cut, on roule toujours, et là Ariel me lance quelque chose comme :

— Arrête-toi quand tu verras un magasin.

Nicole jouait vraiment, c'était troublant.

— Moi, je ne réponds rien. Je roule. Je lance la radio, on entend une chanson... Attends... Si... Oh là là, ça me revient. On entend *Sugar Baby Love*.

— Qu'est-ce que c'est ? interrompis-je.

— Non, quand même. Les Rubettes.

— Je connais pas.

— Cultive-toi.

Donc, il y a la chanson, Ariel monte le son et imite le cri suraigu du chanteur, j'éclate de rire.

On n'arrêtait pas de rire dans ce film, en fait...

Bref.

Ariel frappe la carlingue en cadence, il fait le pitre, danse, pédale avec ses poings, ondule des épaules, il actionne les essuie-glaces, allume les phares, prend le volant et conduit – fait semblant de piloter, du moins, de manœuvrer, protestant quand je veux reprendre le contrôle. La tension monte.

Quand il me ferme les yeux, qu'il dépose un baiser sur mes paupières, m'obstruant la vue du pare-brise, on pressent l'accident.

Mais non.

À un moment, il me lance, presque en criant :

— Là, s'il te plaît, il y a une station-service.

Je me gare, Ariel descend de la voiture, je reste à l'intérieur, je ne bouge pas.

Un plan de mes mains sur le volant.

La silhouette d'Ariel qui s'éloigne.

Puis retour sur moi, de dos, c'est toujours filmé depuis la banquette arrière.

Elle est vide.

Ariel revient.

Il a acheté une bouteille de limonade et un paquet de bonbons multicolores – tu sais ces bonbons acidulés qu'on garde dans la bouche pendant des heures le temps qu'ils fondent. Les papiers luisent dans la lumière de fin d'après-midi.

Il m'embrasse. Puis saute dans la voiture en disant d'une voix qui sourit :

— Ça lui fera plaisir, elle les adore.

J'acquiesce lentement, en lui rendant le sourire d'un air mélancolique.

Je redémarre, troublée.

Nicole m'avait quasiment mis dehors, me promettant de m'en raconter davantage une prochaine fois, usant toujours aussi finement du suspense. On allait vite se revoir de toute façon, et elle n'oubliait pas *Opening Night*. Je n'avais pas d'autre choix que de la croire et de m'égarer encore dans mille conjectures à propos de *Miss None*.

En descendant les cinq étages à pied, un peu ivre, je divaguais.

Miss None ne racontait donc pas la perte d'un enfant. La petite fille était bien vivante. Mais pourquoi donnait-elle son nom au film ? Et pourquoi n'y avait-il aucun plan de Nicole avec elle ? Dans l'un de ses mails, elle avait spécifié n'avoir « pas un regard » pour elle.

Au troisième, la minuterie s'éteignit brusquement. Je glissai sur le tapis d'escalier, loupai une marche et en dégringolai une petite dizaine avant d'atterrir, sonné, sur le palier inférieur. Je me relevai aussitôt pour m'assurer que je n'avais rien de cassé. J'éprouvai une douleur lancinante dans le bas du dos, mon coccyx avait dû déguster. J'étais mobile pourtant, rien de grave me rassurai-je. Je tâtonnai le long du mur pour atteindre

l'interrupteur et, au moment où la lumière revint, comme dans un flash, je compris tout.

Miss None était un film inouï, m'avait prévenu Nicole. Il devait forcément avoir une particularité scénaristique, outre le fait qu'Ariel y dérobait son visage. Comme l'indiquait son titre, la présence de la petite fille était la clé. Il n'était pas question de sa disparition dans le temps du film. Non. Mais il en était question quand même. Celle-ci avait simplement eu lieu *avant*. Quand débutait *Miss None*, tout s'était déjà joué. Ariel et Edith avaient bel et bien subi cette tragédie et le film nous racontait les dommages de ce calvaire sur l'un et l'autre.

Ainsi, l'enfant que l'on voyait à l'écran n'existait en réalité que dans la perception d'Ariel. Elle était un fantôme. Si Nicole n'avait « pas un regard » pour *Miss None*, c'est qu'elle ne la voyait tout simplement pas. Plus, du moins. Nous suivions le point de vue d'Ariel qui demeurerait prisonnier du spectre de sa fille. Quant à Edith, que jouait Nicole, elle se réfugiait dans le travail, l'activité, elle voulait coûte que coûte continuer de vivre. C'était également pour ça que les gens sur la plage paraissaient surpris dans les plans de coupe. Ils n'étaient pas gênés de voir un père s'occuper de sa fille, mais inquiets du comportement de cet homme solitaire.

Ma nouvelle interprétation était aussi lumineuse que cette majestueuse cage d'escalier. Je venais de percer le mystère du film.

Sorti de l'immeuble, euphorisé par ma découverte, je décidai de rentrer à pied. J'en aurais pour une bonne heure.

Je marchai dans Paris, un peu tiraillé par mon coccyx quoique trop excité pour m'en affliger. Je me maudis cependant d'avoir oublié mon casque. J'aurais pu me glisser à nouveau dans le film de ma vie, mon autobiopic, me dis-je en souriant et en pensant à Jonathan. Sans musique, j'étais orphelin. Cette marche nocturne était condamnée à n'être qu'une simple marche silencieuse.

Puisque je ne pouvais jouer ma vie, j'entrepris d'imaginer les scènes que je filmerais si je projetais un jour de faire comme Ariel et de réaliser mon *Miss None* à moi. Je tentai de choisir les décors, les angles, les acteurs que

j'embaucherais pour jouer à mes côtés, les groupes de musique à qui emprunter des morceaux.

J'avais plusieurs titres en tête : *Un parfait inconnu* me semblait idéal si le film se bornait à raconter mon anonymat. On suivrait dans ce cas les manœuvres incessantes d'un jeune acteur en formation se prenant pour quelqu'un, croyant en son destin, s'enfonçant au fil du temps dans l'échec et le déni, conservant malgré tout une forme d'optimisme que ses proches assimileraient à un délire. C'était la version tragique de mon existence, mon *Inside Llewyn Davis* à moi.

Quand je l'avais découvert, ce film des frères Coen m'avait profondément ému. Je n'avais pas pu m'empêcher de me dire, à l'époque, que ma vie risquait d'en être un pâle remake. Sans me croire égaler la carrière d'Oscar Isaac, je me disais qu'il était toujours plus facile pour une star d'incarner le raté qu'elle n'était pas que pour un raté de tenter de devenir une star en jouant le raté qu'il était bel et bien. Aussi séduisante cette version de ma vie pouvait-elle être à l'écran, elle me fichait le cafard car il m'apparaissait qu'en quittant les décors de mon film, le soir, je retrouverais ma routine de loser. Je n'aurais aucune échappatoire, je ne pourrais pas m'évader de moi-même, je serais condamné à continuer de tourner le film mais sans caméra, sans projecteur, sans texte. Seul face au néant que j'étais. C'était l'option Palme d'or.

L'autre titre du même genre était *Un simple figurant*. J'en aimais le côté pléonastique. Je me reconnaissais dans ce qui aurait pu être mon épitaphe. Toute ma vie, je n'aurais été qu'un figurant, un personnage de second plan. J'aurais hanté les marges du cadre de ma propre existence, j'aurais été cantonné à sa périphérie. Rien de remarquable, rien de distinctif, rien de décisif. Je l'aimais car il était à la fois littéral et figuré. Cela valait en effet aussi bien pour l'échec de mes aspirations professionnelles que pour le fiasco de ma vie personnelle. Dans cet autobiopic, jamais je ne serais parvenu à occuper le premier rôle. C'était la brillante synthèse d'un destin censé faire comprendre au spectateur que la lumière du premier plan occulte tout, que ce qui importe a toujours lieu derrière, dans les coulisses, dans l'ombre et l'apparente insignifiance. Une morale de consolation.

Mais cette option était trop théorique à mes yeux. À évoquer ce titre, je sentais bien qu'aucune idée de scène mémorable ne me venait. Pour contrebalancer son aspect aride, un peu trop intellectuel, il aurait fallu que je sois joué par Ricky Gervais, qu'il accepte de dupliquer ce qu'il avait brillamment accompli dans la série anglaise *Extras* qui me faisait hurler d'un rire jaune noir glaise sang. Seulement, ce ne serait plus un autobiopic. C'était l'option Netflix.

Le titre qui s'imposa alors ce soir-là fut *Star*. C'était à la fois anodin et paradoxal, estimai-je. La star que jamais je ne serais. C'était surtout plus commercial, on pouvait viser le grand public et le succès. On pouvait viser le million d'entrées. C'était l'option prime time à la télé.

Une fois le titre trouvé, je m'employai à tramer le scénario. J'eus beaucoup de mal et renonçai assez vite pour ne croquer qu'une série de plans emblématiques. S'il m'était difficile de déterminer quand je ferais commencer le film, je savais en revanche à quoi ressemblerait la scène finale.

On m'y verrait âgé, nu et seul, assis sur une chaise au coin d'une table rectangulaire aux bords arrondis. Ce serait filmé d'assez loin, en plongée, comme si j'étais observé par une caméra de surveillance. On distinguerait mon vieux corps, mon dos noueux, mes os saillants, mes cheveux blancs. Je serais immobile, tête baissée, mains sur le bord de la chaise comme si je m'y retenais, respirant avec peine. On verrait ma cage thoracique lever tel un voilage sous l'effet d'une brise. Puis je me mettrais à ébaucher un mouvement avec les bras. Très lentement. Un autre. Ce serait infime, tremblant, allusif. Encore un. Je relèverais la tête, yeux fermés. On pourrait croire que je tente de me souvenir d'une danse, que tous mes muscles, tendus dans l'effort, cherchent désespérément à retrouver un ordre. Une séquence. Un enchaînement de gestes. Un secret connu de moi seul.

Parvenu aux abords de la place de la République, je croisai une voiture rouge sombre arrêtée à un feu, vitres ouvertes. C'était vert pour moi, je m'engageai. Vérifiant qu'elle ne démarrait pas et qu'aucun scooter ne se présentait non plus, je tournai la tête vers elle. L'allure du conducteur me

sembla instantanément familière. Le pare-brise reflétait les lumières de la nuit, mais par transparence je pouvais tout de même discerner les traits de l'homme au volant.

Je m'immobilisai sur le trottoir opposé, troublé, et me retournai pour le regarder encore. Il me fixait, son visage comme entouré d'un halo de nuit. Un halo bleu. Un halo couleur de lac.

Un lac sombre.

Une lumière verte lézarda soudain la carlingue rutilante du véhicule, il démarra et disparut.

Ariel venait de traverser ma nuit.

Marguerite Duras avait fait tourner Ariel, c'était Dominique Sanda qui me l'avait révélé. J'y avais repensé en découvrant le synopsis de *Saint Omer* reproduit sur la page de garde du scénario. Le personnage principal était romancière et professeure-chercheuse spécialiste de l'œuvre de Duras. J'avais donc fait mouche en ayant l'intuition qu'une telle histoire convoquerait d'office son fantôme.

Je vagabondais et me demandais par quel miracle Maggie avait eu connaissance de l'existence d'Ariel. Si Jonathan m'avait encouragé à prendre les confessions de Dominique Sanda avec des pincettes, j'avais tout de même eu l'occasion, avant mon départ pour les États-Unis, de voir le film (atrocement chiant, m'avait déjà prévenu Dominique qui ne mentait pas toujours) et d'y repérer Ariel. Aussi pouvais-je attester que Duras l'avait bien engagé en 1978 pour qu'il figure dans son film.

Les circonstances de leur rencontre demeuraient pourtant énigmatiques. Ariel tournait depuis une petite dizaine d'années, il n'en était qu'au tiers de sa carrière qui allait s'étendre jusqu'à l'année 1999. Il avait certes passé quelque temps en France dans les années 60, mais je ne voyais pas comment les deux avaient pu entrer en contact.

Depuis ce que je surnommais, alimentant ainsi ma légende personnelle, ma période américaine, j'étais obsédé par tous les mystères. Dès que quelque chose semblait m'échapper, une explication tarder à s'imposer, j'entreprenais un protocole très précis – d'aucuns auraient dit une entreprise d'élucidation massive. Je dépouillais internet et les ressources à ma disposition pour obtenir toutes les réponses à mes questions. J'étais devenu une sorte de détective surentraîné.

Je découvris le fin mot de l'histoire au terme d'une enquête presque trop facile à mon goût. Je n'avais même pas eu le plaisir d'échafauder un faisceau de théories allant des plus farfelues aux plus ennuyeuses (souvent les plus probables).

Je m'étais rendu à l'Imec, l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine. J'avais demandé à voir le fonds Duras (84 boîtes, 860 imprimés tout de même), compilé des articles, des carnets de travail, tout un tas de papiers, et, dans le dossier « Gestion de l'œuvre », j'étais tombé sur une lettre datant de l'été 1977, adressée à Jacques Tronel, le producteur du *Navire Night*, dans laquelle Duras expliquait avoir repéré au cinéma, dans un film que hélas elle ne nommait pas, un Américain « d'une stupéfiante insignifiance » pour apparaître dans « un plan que je fomenté depuis bien longtemps du fond de mes nuits irradiantes et sans issue ».

C'était donc ça. Duras était allée au cinéma et avait vu Ariel. C'était décevant s'agissant du récit, rassurant du point de vue de ma santé mentale. Si Marguerite Duras s'était enthousiasmée pour cet inconnu aperçu à la volée dans je ne sais quel long-métrage, si Maggie l'avait jugé intéressant, je considérais qu'il n'était peut-être pas anormal que j'aie été, à mon tour, hypnotisé. On pouvait m'objecter que le critère durassien n'était pas un critère suffisant pour se disculper de toute pathologie mentale, je m'en fichais pas mal, car, me disais-je, comme pour m'en persuader : je ne suis pas Marguerite Duras.

Non, je n'étais pas Marguerite Duras et je ne pouvais pas dire si je le regrettais. J'en avais pris mon parti assez tôt, à la fin de l'adolescence, lorsque, lisant *L'Homme atlantique*, je n'y avais pas compris la singularité d'un homme désaimé ou désaimant (je ne saurai jamais), trompé par ce « vous » qui m'avait d'abord fait croire qu'il y aurait plusieurs corps à l'écran – *L'Homme atlantique* est un texte cinéma, j'entends par là un texte qui n'est pas un scénario, qui n'est pas même un texte, plutôt le seuil du film qui le dévore – quand c'est d'un seul homme (écrit en hurlant, je trouve) qu'il s'agit en réalité. Ayant ainsi lu *L'Homme atlantique*, il m'était apparu que tout avait été écrit, et qu'écrire, à quoi bon le faire si c'était pour moins.

Mais ce n'est pas parce que je n'étais pas Marguerite Duras que je ne pouvais pas marcher sur une plage, croire reconnaître l'endroit exact où une mère avait « déposé » son bébé pour que la mer l'emporte et prendre une

chambre à l'hôtel Le Littoral de Berck-sur-Mer qui se situait sur ce que les guides touristiques ont coutume de nommer la Côte d'Opale.

Pour incarner le réceptionniste de l'hôtel Le Littoral, je me mis en tête de refaire le voyage exact de Fabienne Kabou jusqu'au lieu de ce qu'elle appelait « mon assassinat ».

Disposant de deux jours de repos consécutifs, j'entrepris de suivre ses traces comme l'aurait fait Maggie qui aurait peut-être volontiers troqué l'écriture pour le jeu. Une autre enquête me tendait les bras, je m'en réjouissais. Et même s'il était prévu que le tournage de *Saint Omer* n'ait lieu, en raison des délais de production, que dans bien longtemps, je devais sécuriser ma place en prouvant à Alice Diop, la prochaine fois que nous verrions, que j'étais l'acteur le plus qualifié pour ce rôle. Impressionnée par mon implication, elle ne pourrait plus se passer de moi.

Il m'arrivait d'avoir des sueurs froides la nuit et de me demander si j'avais rêvé. Je rallumais frénétiquement la lumière, me ruais sur le script, soulagé, et le serrais contre mon cœur dans l'espoir de retrouver le sommeil. Cet échange au Grand Amour avait bien eu lieu.

Au moment de réserver mon séjour sur le site internet de l'hôtel Le Littoral**, je vis apparaître un damier de photographies mettant en scène les diverses chambres proposées par l'établissement, détaillant les équipements, les teintes des moquettes et des couvre-lits, les abat-jour et les tableaux, les rideaux et le mobilier. Chaque chambre déclinait une ambiance, un état d'esprit, une gamme de couleurs propre à susciter l'émergence d'une préférence chez le client (moi).

Je me demandais si Fabienne Kabou avait été prise d'une même perplexité, ne sachant au fond que choisir, si elle avait été en présence de cette galerie de photographies commerciales ou si elle n'avait pas fait de repérages, jugeant qu'il valait mieux se laisser guider par son ressenti sur place, chose que je décidai de faire, espérant, si je signalais le pourquoi de ma venue, que le réceptionniste m'indiquerait volontiers la chambre que Fabienne Kabou avait occupée la nuit du 19 novembre 2013.

Au fil de mon vagabondage numérique, une nausée me gagnait. J'avais beau me trouver obscène, ma quête de sensation était plus forte. Il me fallait de l'immersion, du frisson. Du réel.

Je me faisais l'effet d'un touriste envisageant de se rendre à Auschwitz équipé d'une perche à selfies ou de prendre le soleil sur Robben Island pour y traquer le fantôme de Nelson Mandela. Je me voyais pleinement conquis par l'effroi de mon époque, y creusant de plus profondes ornières afin d'y pourrir en fanfare. Pourtant, rien ne m'arrêtait, ni la nausée, ni la honte, ni la peur, ni la connivence, rien ne semblait devoir me dérouter – encore moins appeler de justification.

Avant de refermer la fenêtre du site de l'hôtel, je cliquai sur le lien d'une webcam captant en temps réel la plage de Berck-sur-Mer. L'image, panoramique ovoïde, laissait voir le front de mer, une digue, de grandes étendues de sable mouillé désignant la marée basse, un ciel immense cousu de nuages blancs, et quelques promeneurs progressant par bonds saccadés. Je contemplai cette marine, détaillai les corps humains dont l'apparition fugace se répétait (le flux vidéo paraissait tourner en boucle sur un laps de temps donné) et imaginai que cette caméra, si elle existait en novembre 2013, avait dû capter l'image d'une mère et sa fille ressassant leur séparation.

Dans le train qui me conduisait à Rang-du-Fliers, mon haut-le-cœur prit de l'ampleur en moi. Je ne renonçai pourtant pas, comme si dans cette entreprise je me fichais d'écraser sur mon passage la décence et la respectabilité. J'étais un monstre bien décidé à dévorer la réalité pour me substituer à elle.

De Berck-sur-Mer, je n'ai rien à dire. La plage est une plage, la mer a lavé les empreintes du crime, les pêcheurs de crevettes pêchent immuablement la crevette, la chambre d'hôtel a fait peau neuve dans des effluves de javel citronnée, il n'y a plus guère que nos regards et nos fables pour lester l'endroit d'une aura maléfique.

Wittgenstein, le philosophe sur lequel travaillait Fabienne Kabou pour un projet de thèse traitant du réel (véridique), a dit ce lieu commun bien pratique, qui fait toujours son petit effet au seuil d'à peu près tous les

romans : « Ce dont on ne peut pas parler, il faut le taire. » À la différence d'à peu près tous les auteurs de romans, le crétin que je suis ne comprend pas du tout ce que signifie cette tautologie. Je peux uniquement hasarder que Steven Spielberg, dans *Rencontres du troisième type* où j'aperçus un soir Ariel descendre d'une soucoupe volante, la paraphrase pour tenter d'en expliquer le sens. Ronnie, la femme de Roy, après qu'il a vu des ovnis sans comprendre encore ce que cette vision s'apprête à déclencher en lui, l'implore : « Si tu ne sais pas ce que tu racontes, il ne faut pas en parler. »

De nuit, déambulant tout seul le long de l'avenue Marianne-Toute-Seule, après avoir visité les lieux dudit « drame », je ne parvenais pas à fixer mes pensées sur Fabienne ou Adélaïde. Chaque fois que je tentais de me les rendre présentes, elles fuyaient, je marchais dans le vent et tout se dérobaient. Je devais m'en remettre uniquement aux faits.

Adélaïde a été inhumée le 6 décembre 2013. C'est ce que j'appris grâce à l'une des nombreuses émissions de radio qui lui étaient consacrées. J'étais comme aimanté par tous les contenus capables de recycler les mêmes informations, les mêmes anecdotes et les mêmes extrapolations, traquant l'élément nouveau, encouragé par ces voix friandes et théâtrales à m'enfoncer dans l'abject, à prêter mon corps à ce projet voyeuriste qui consistait à tracer une ligne étroitement parallèle au crime, à puiser sur le terrain une compréhension particulière, une empathie supérieure, le sceau d'une expérience dont je pourrais affirmer pour toujours l'avoir faite, brandissant ce trophée à quiconque m'interrogerait sur mon travail d'incarnation, comme si j'avais été tatoué par le vrai, par le réel – par la mort.

Je pensais à ces acteurs dont les performances spectaculaires tiennent aux supplices subis par leur corps le temps de la préparation d'un tournage. J'énumérais ceux qui m'avaient marqué, convoquant Robert De Niro, Christian Bale, Javier Bardem, Michael Fassbender, Matthew-McConaughey, Tahar Rahim – que des hommes, encore une fois. Jonathan n'en aurait rien eu à foutre. Je constatais que maigrir ou grossir était la seule

alternative, le maquillage n'entrant pour rien dans la performance, voulais-je me convaincre.

Je me demandais ce que l'on dirait de moi quand on me verrait à l'écran jouant un réceptionniste d'hôtel, quelles conditions extrêmes je pouvais bien reproduire pour « entrer dans le personnage », expression consacrée qu'il me semblait avoir plusieurs fois entendue s'agissant d'un chemin pavé d'Oscars, Baftas, Césars et autres Goyas. Il ne servait pourtant à rien que je m'enferme dans une cellule de quatre mètres carrés, que je mange un jour sur deux, que je prenne trente kilos de muscles, que je me rase la tête ou que je parte dans la jungle amazonienne. Je pouvais bien sûr hanter les lobbys de tous les palaces, piétiner devant les réceptions de toutes les auberges miteuses, je pouvais m'inscrire dans une école hôtelière et apprendre les gestes (cela, je savais le faire) mais aussi les usages, les formules et les procédures, je pouvais vivre avec un costume de groom et ne plus le quitter jusqu'au tournage, dormir avec, me doucher avec, mais je sentais que cela n'aurait aucun effet sur mon corps, que c'était un peu l'Actors Studio du pauvre, je paraîtrais simplement plus avisé en interview – je pensais encore qu'il y aurait des interviews. Mais ce qui allait rester, ce qui, de la personne que j'étais, allait se voir, en grand, en énorme, perdurer, tenir ou rabaisser le film, le regard que poseraient les gens sur moi, l'image de moi qu'ils emporteraient dans la rue, claquant derrière eux la porte coupe-feu du cinéma, titubant sans plus savoir où ils allaient avant de se reprendre, laissant flotter en eux le songe ou le dépit, toute émotion susceptible d'obstruer leur vision périphérique, l'idée que le film donnerait de moi ne devait jamais s'effacer. Il fallait que je sois inoubliable. Maintenant que j'étais le détenteur d'une méthode inconnue des autres acteurs, ces insupportables concurrents que j'aspirais (comme tous mes pairs) à éliminer du paysage alentour pour être le seul, l'unique, l'indépassable, maintenant qu'Ariel m'avait confié ses secrets et que je savais comment accomplir les gestes fondamentaux que tout rôle me réclamerait, j'étais prêt. Prêt à être, y compris dans un très second rôle, le plus grand acteur de l'histoire.

Ainsi, cette traque me parut être la seule préparation à la hauteur de l'enjeu. Je devais m'imprégner de cette marche vers la mort pour qu'ait lieu

la métamorphose à l'écran. Je me fichais pas mal qu'on me traite de charognard, qu'on me réproche, qu'on m'accuse de pornographie parce que je comprenais, ce soir-là, sur le lit de la chambre de l'hôtel Le Littoral, que c'était cela, jouer : tuer la morale et que ça se voit en gros plan. Comme Ariel, aller au-devant de l'innommable.

Il n'y a pas si longtemps en France, on nous refusait la sépulture ou alors on nous enterrait la nuit.

C'est de jour qu'Adélaïde a été inhumée, le 6 décembre 2013, mais dans une autre forme de nuit puisque « sous x », dans le carré des indigents du cimetière de Boulogne-sur-Mer, ville où avait été transporté son corps pour y subir une autopsie.

Indigent – c'était ce mot que j'avais cherché le jour où j'avais appris qu'Edith Winthrop était seule et sans ressources. *Destitute*.

Je connaissais « née sous x » mais jamais je n'avais entendu « morte sous x ».

L'enfant n'existait pour personne d'autre que sa mère et, si Fabienne ne lui avait pas donné d'existence légale à sa naissance, elle l'avait fait en lui donnant la mort. C'est morte qu'Adélaïde est pleinement devenue quelqu'un au regard de la loi, au regard de la société, au regard des autres.

Je m'interrogeais sur ce mot, indigent, repensant au visage d'Edith et me demandant si le terme convenait à un bébé de quinze mois. Dans le dictionnaire, la définition que je trouvais était celle-ci : « Qui manque des choses les plus nécessaires à la vie. »

De jour, déambulant tout seul le long de l'avenue Marianne-Toute-Seule, je songeais à cette Mademoiselle Aucune, cette Mademoiselle Personne, cette enfant de quinze mois à qui l'on avait arraché jusqu'au prénom pour le remplacer par une lettre, et, me répétant en boucle la définition du mot indigent, « qui manque des choses les plus nécessaires à la vie » – j'ai su plus tard qu'on ne dit plus « indigent » mais « personne dépourvue de ressources suffisantes » –, il me parut difficile de définir ces choses.

Revenu à l'hôtel Le Littoral, je me plongeai dans le script de *Saint Omer*. C'était ma première lecture. J'avais attendu d'être là, à Berck, pour le lire.

Il me semblait que cette première fois aurait une force inégalable si je découvrais l'histoire dont j'allais incarner l'un des personnages sur les lieux mêmes où elle avait eu lieu.

Le scénario était précis, ample, implacable. Le film consisterait surtout en de nombreuses scènes de tribunal puisque c'était la transposition de l'histoire de Fabienne que l'on suivait à travers le procès de son double fictif.

Je compris vite que je n'aurais qu'un rôle mineur. Je ravalai ma déception. Ariel était là pour me rappeler qu'il valait mieux une brève apparition dans un très bon film qu'un premier rôle dans un navet.

Les pages défilaient, je ne me trouvais pas, commençais à paniquer.

Enfin, mon personnage surgit au détour d'un interrogatoire mené par la présidente de la cour d'assises. Deux courtes prises de parole qui pouvaient tout à fait être coupées au montage. Elles intervenaient au terme d'une séquence accélérée où plusieurs témoins mineurs donnaient leur version de ce à côté de quoi ils étaient passés.

Escomptais-je sincèrement remporter un Oscar pour une apparition en réceptionniste ? Je sentis combien toute mon entreprise, encore une fois, était disproportionnée. J'étais décidément incapable de vivre en adéquation avec la réalité.

Ce petit rôle, tentais-je de me rassurer, c'était, vu mon parcours et l'impasse américaine dont je m'étais sorti moyennement indemne, un miracle. Et j'avais du texte. Écrit. En français. Une vraie séquence. Non improvisée. Une déposition de dix-huit lignes, pour être précis. J'étais même censé pleurer. Enfin, « retenir un sanglot ». Je n'eus aucune difficulté à m'y exercer ce soir-là.

Je me consolais en m'accrochant à la perspective de ce tournage. D'ici quelques mois, si tout allait bien, peut-être un an ou deux, je retiendrais un sanglot comme aucun autre acteur auparavant n'avait su le faire. Pour de vrai.

— Il y a une scène d’amour, me raconta Nicole au téléphone, après mon retour de Berck-sur-Mer.

Elle allait enfin me décrire ce plan que Jonathan avait défloré en des termes peu élogieux.

— La scène est vraiment très longue, insista Nicole. Pendant d’interminables minutes, la caméra vacille autour du corps d’Ariel et du mien, elle nous espionne puis s’échappe. Elle nous laisse au plaisir sans s’imposer mais parfois, brusque écart des angles et des focales, elle est là de nouveau, tout près de nous, on croirait qu’elle adhère à nos peaux, nos infinis contours de chair qui s’adonnent aux caresses, en réclament, n’arrêtent pas d’en prodiguer jusqu’à ce que – parabole familière, n’est-ce pas ? – la saturation des délices empêche d’en prendre davantage sinon ça fait mal. Tu la sens, cette douleur toute proche de l’extase qui la rend trouble, opaque, cette petite douleur qui, pourtant violente, assiège et te calfeutre contre l’immobilité du corps de l’autre, qu’il cesse et repose et que la somnolence vous emporte tous les deux, tu la sens cette incision qui ravit ?

Mon incision, c’était Madeline. Comme je la sentais. Je fus pris d’une infinie tristesse.

— La scène est lente, obstinée, reprit Nicole, la scène est lestée d’amour, de rancœur, de fièvre et d’excès. Elle miroite dans le regard, cette scène, elle te cloue le cœur et le ventre. Elle s’impose et s’invente dans un tremblement, non, un débordement. Dieu qu’elle est lente, la scène, obstinée, vaste et anguleuse aussi, on n’en a jamais vu de telle. Elle invite, elle effare, elle te prend les hanches, elle te claque, elle te saisit, c’est bien simple, tu poudres, mais oui, tu poudres, littéralement, c’est de la poudre ce qu’elle fait de toi qui la regardes, tu poudres, bouche ouverte dans l’éblouissement. Alors tu cherches de la main la personne qui se trouve à tes côtés pour tout de suite, interminablement, faire de même.

L'image de Madeline ne me quittait pas, je prenais conscience à cet instant précis, déstabilisé par cette transe dans laquelle le souvenir du plan mettait Nicole, que j'étais pour toujours passé à côté des choses les plus nécessaires à la vie.

— Oui, faire de même, poursuivait Nicole, baiser dans les recoins d'une chambre, un lit, un sol de bord de mer, car cette scène, lente et lestée d'amour, elle a lieu sur la terrasse, face à la mer. La table rectangulaire aux bords arrondis bave derrière la baie vitrée, oui, la table bave d'envie. Les corps rebondissent sur la lumière que la mer fend... D'Ariel on goûte les flancs, le sexe et les fesses, la nuque et les omoplates, le dos et les avant-bras, mais bien sûr, pas le visage. Jamais le visage. Foutue loi de son film. Corps offert mais rien de son regard, rien de la salive ou des plis du front, quand de moi, m'avertit-elle, mutine presque, on ne rate rien, comme si d'ailleurs c'était le projet, le vrai projet du film, tout dévoiler de moi. Serons-nous surpris par la petite ? La question taraude évidemment le spectateur. Où donc est-elle ? Où est Miss None ? Où est celle qui, comme peut-être un autre naîtra de la baise, naquit d'une telle baise – parme, irradiante, étourdissante baise ?

Miss None n'est nulle part, avais-je envie de dire à Nicole pour lui épargner de me jouer ce suspense. Mais le plaisir était plus grand de l'écouter raconter que de faire valoir ce que j'avais deviné le soir de ma chute.

— Un grain. La pluie tombe sur nos corps et les hachure, la baise redouble. L'angoisse aussi. La petite fille se réveillera bientôt de sa sieste, demandera son goûter, des bonbons, elle voudra des histoires et des jeux, des poupées, des farces, voudra des promenades et d'autres bonbons encore, voudra que meurent ses parents dans sa volonté soleil levant pour qu'un jour à son tour, elle aussi irradiante, parme, baise étourdiment. La fin est proche, on est stupéfié par l'amour et la mer, c'est beaucoup trop, il faut en finir. Miss None va reparaître enfin, on le sent. Un travelling arrière, on passe à travers la baie vitrée, attention, elle doit être là, ce sera sa scène primitive. Tu n'es rien, Miss None, ont l'air de lui dire nos corps en extase, tu n'es personne, tu ne peux rien contre notre amour, tu dois t'effacer, quitter l'écran. Attention, le travelling ralentit, il ralentit, est-ce une ombre

que l'on voit au sol ? Quel est ce dégradé de teintes sombres qui fait palpiter les paupières et les tempes ? Attention, le plan va se figer et dévoiler l'épaule, basse, replète, rougie par les draps, la sieste et l'effroi, scandale, le plan va gifler le littoral et nos joues mordillées, le plan va régner dans la surprise et la honte. Ça y est, le cadre s'est immobilisé et... et... rien. Au loin, flous, humides, nos corps continuent. Qui regarde ? Ah, le reflet dans un miroir, elle est là ? Non. Rien ni personne.

Eh non. Rien ni personne, je le savais déjà.

— C'est beau, hein ?

— C'est magnifique. Raconté comme ça en tout cas, je ne sais pas si l'image était aussi parlante.

— Elle l'était.

— Ç'a dû être particulier de tourner une scène pareille.

— Très technique, tu sais.

— L'amour, c'est technique, c'est vrai.

— Parfois.

— Donc, Miss None est bien morte, résumai-je.

— Pardon ?

— C'est pour ça qu'elle n'apparaît pas dans ce plan. C'est un film sur le deuil de cette enfant.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tout ce que tu m'as raconté va dans ce sens. On ne voit jamais que le fantôme de Miss None à travers les yeux d'Ariel. C'est pour ça qu'il ne montre jamais son visage. Il ne peut pas regarder cette mort en face. Quand il revient avec les bonbons qu'il a achetés pour elle, tu as un vertige. Il est dans le déni mais tu sais que tu ne peux pas le détromper sous peine de le tuer. Il se raccroche à ça pour survivre.

— C'est vraiment dommage que tu ne puisses plus découvrir le film.

— Et Edith ?

— Quoi Edith ?

— Tu l'as rencontrée ?

— Jamais, non.

— Elle n'était pas là pendant le tournage ?

— Non. Avec Ariel ils traversaient un moment... difficile.

— J’imagine... Il t’a parlé d’elle pour que tu travailles le rôle ?

— Il me voulait moi. Peut-être que je lui ressemblais, je n’en sais rien, nous n’avions pas ce genre de conversations. Je jouais le rôle qu’il m’avait écrit.

— Et l’actrice qui incarnait la petite fille, tu sais ce qu’elle est devenue ?

— Aucune idée. Je revois Ariel me montrant plusieurs photos de gamines. Il a choisi celle qui l’inspirait le plus, je suppose, et voilà. Il a dû aimer ses dents du bonheur, ses boucles, ses yeux lac clair.

— Tu penses à quelle couleur quand tu dis ça ?

— Allez, stop.

— S’il te plaît !

— Un genre de vert... je n’en sais rien. Opale.

— Pas bleu clair ?

— Non. Pas du tout.

— Et tu ne te rappelles pas son nom ?

— Écoute, c’était il y a trente ans. Je ne jouais aucune scène avec elle. Elle avait trois ans, il devait y avoir ses parents tout le temps sur le plateau. Je ne suis même pas sûre de l’avoir croisée. Comment veux-tu que je...

Elle n’acheva pas sa phrase et laissa quelques secondes de suspens. Nos respirations s’étreignaient par-delà le silence.

— Je t’embrasse.

Quelques heures après avoir raccroché, je me rendis au Fouquet's pour prendre mon service. À l'arrêt Bastille, tandis que mon regard vagabondait sur la rame d'en face, elle aussi à quai, j'aperçus une silhouette familière.

L'homme du feu.

L'homme qui avait traversé ma nuit le soir de mon dîner de retrouvailles avec Nicole.

Celui que j'avais pris pour Ariel.

Il était là, face à moi, collé à la vitre.

Il me fixait.

Cela dura quelques secondes, les deux alarmes se superposèrent pour annoncer le départ, les portes se refermèrent et chacun glissa dans le noir des tunnels, disparaissant à la vue de l'autre.

Au travail, j'eus toutes les difficultés du monde à me concentrer mais je finis par me persuader que j'avais rêvé. Ce n'était qu'une coïncidence, je devais être fatigué et troublé par mon voyage à Berck-sur-Mer. Je cherchais à me faire peur, voilà tout. Cette histoire avec Ariel avait assez duré.

Vers 3 heures du matin, tandis que je lançais une machine, accroupi derrière le comptoir parce que ce foutu lave-verre ne voulait pas démarrer, une voix féminine me commanda, en anglais, deux Mimosas.

Je me relevai précipitamment, espérant découvrir une sublime Américaine. C'était une Japonaise aux cheveux blancs et aux yeux d'ébène. Séduisante, ce n'était pas le problème, mais franchement, elle n'aurait pas pu commander un Spritz, comme tout le monde ?

J'avais les nerfs à vif. Les journées s'enchaînaient comme dans une bande dessinée, je bondissais de case en case avec l'espoir d'aborder au plus vite le tome suivant. Dans le métro, je n'osais plus regarder les gens. J'avais peur de recroiser l'homme dont la silhouette était à s'y méprendre celle

d'Ariel – silhouette intemporelle, reconnaissable entre mille, d'éternel quadragénaire.

Le visage de cet inconnu m'avait troublé bien qu'il ne ressemblât pas exactement à celui d'Ariel – du moins à l'un des nombreux que celui-ci arborait film après film. Il m'avait en effet semblé qu'Ariel changeait de figure à chaque apparition, comme si l'on avait vissé sur le même corps une physionomie toujours différente. Par-delà les métamorphoses, il n'y avait que le lac sombre de son regard qui demeurait. Étale. Pénétrant. Si bien qu'en songeant à lui me venait, outre ce regard unique, une sorte de toile à la Picasso – une tête aux multiples visages rassemblant en une seule image tous ceux qu'Ariel avait eus.

Quand je paressais chez moi dans l'attente du service du soir, je ne faisais que ruminer, m'angoisser, déprimer. Je me forçais donc à sortir et voir du monde – il me restait tout de même quelques amis. Des connaissances, tout au moins. Une poignée de contacts dans mon répertoire.

Je rappelai ma partenaire de cette mémorable scène qui m'avait valu d'être sourd d'une oreille. Elle avait bifurqué, c'était ses mots – et elle était ravie. Heureuse comme jamais elle ne l'avait été. Elle s'était enfin trouvée, réalisant qu'elle s'était fourvoyée dans ce désir d'être actrice. Elle était immature à l'époque, m'expliquait-elle. Pas entrée dans l'âge adulte. Il faut être restée bloquée sur son caprice d'enfant pour vouloir faire ce métier à tout prix. Elle hasardait des paroles bien trop radicales pour être honnêtes. La vérité, c'était que cela n'avait pas marché, qu'elle avait gentiment végété jusqu'à ne plus le supporter et devoir se trouver un métier rémunérateur. Jusqu'à se résoudre au verdict qui nous terrifiait tous : j'ai échoué.

Elle avait repris ses études et se destinait à être art-thérapeute. Ainsi, elle pourrait concilier sa passion du jeu et sa « fibre sociale ». C'était le meilleur des compromis.

En devenant art-thérapeute, elle ne s'effondrerait plus sous la douche. Elle ne se demanderait plus pourquoi elle avait cédé aux avances de ce metteur en scène insistant, un imposteur comme il y en avait tant, lui qu'elle avait trouvé brillant, séduisant, presque, quand il parlait de Tchekhov avec des mots qu'il empruntait à d'autres, qui lui avait promis un long

compagnonnage tant il la trouvait fascinante sur scène, qui l'avait laissée rentrer chez elle à pied après l'avoir violemment prise un soir de novembre. Elle ne regretterait plus sa paresse de lycéenne, sa vanité d'objet sexuel consenti mais non consentant, sa naïveté de pion corvéable à merci. Elle ne s'en voudrait plus de s'être découverte limitée, incapable d'assumer la somme de travail qu'exigeait une harassante vie d'actrice. Elle ne se détesterait plus de n'être pas cinégénique, de n'avoir pas ce truc qui fait que la lumière vous aime et vous suit. Désormais, elle se savait appartenir à l'ombre portée, rien de plus. Les pleins feux l'avaient amenuisée, c'était ainsi. Elle pourrait respirer à nouveau, retourner vivre dans le Lot d'où elle venait, trouver quelqu'un peut-être avec qui elle aurait des enfants qui la vengeraient et lui assureraient un triomphe par contumace.

Tout cela, elle ne le disait pas mais j'avais l'impression de pouvoir le lire dans sa pupille triste que ne parvenaient à camoufler ses incessants éclats de rire, cette manière de surjouer l'enthousiasme et le soulagement comme si elle sortait d'une période de captivité dans une geôle remplie de cafards, maltraitée, malnutrie, n'ayant pas vu la lumière du jour pendant plusieurs années. Cette image était, cela dit, on ne peut plus juste. C'était exactement ça, notre vie de never has been. Nous n'avions vraiment rien vu à Nevers. Nous n'y verrions jamais rien.

Ces verres bus d'une traite, ces rendez-vous pris, ces séances de cinéma endurées avec les fantômes de mon passé ne constituaient pas la manière la plus saine de se distraire.

Je me mis alors à fréquenter, avec une assiduité de retraité, les expositions d'art. J'allais tout voir. Je me perdais dans les plus grands musées, je piétinais face aux plus grands chefs-d'œuvre.

Un jour que j'étais au musée Picasso, je tombai en pâmoison devant l'autoportrait sur fond bleu que l'artiste avait réalisé en 1901. C'était exactement le regard d'Ariel. Je fus rassuré. L'analogie que j'avais faite entre l'homme du feu et du métro, les multiples visages d'Ariel et le style de Picasso, provenait simplement d'un lointain souvenir. Je me rappelais avoir vu cette toile, enfant. Je l'avais enfouie dans ma mémoire puis simplement plaquée sur certains hommes que je pouvais croiser ici ou là.

Cette fameuse nuit, au feu, de même que dans cette rame de métro, j'avais cru reconnaître Ariel alors qu'il ne s'agissait que d'une ressemblance avec ces yeux peints par Picasso. Je subissais un syndrome bien connu : je voyais la vie à travers le filtre des tableaux, des films et des sculptures. Soulagé, je quittai le musée d'un pas allègre.

Plus tard dans la semaine, cependant, au Jeu de Paume qui consacrait une rétrospective à Saul Leiter, un photographe américain dont je n'avais jamais entendu parler, l'inquiétude m'envahit à nouveau.

Ariel était là, à l'arrière-plan, sur l'un des nombreux clichés en couleurs pris dans l'East Village, à New York. Il y avait plusieurs hommes affairés, indifférents à l'œil du photographe, mais lui, Ariel, se savait immortalisé. Il regardait l'objectif. Et le plus troublant, c'était qu'il était en train de me fixer, moi. Il ne me quittait pas du regard. Je désertai la salle.

Mais à mesure que je traversais le musée d'un pas précipité, tentant d'ignorer les autres expositions temporaires, je ne cessais de tomber sur d'autres photos de lui. Et chaque fois, il m'observait. C'était vers moi qu'il envoyait les ondes de ses yeux liquides. Il m'éclaboussait où que j'aille. Partout je me sentais sombrer dans son lac. J'avais beau me hâter pour lui échapper, sortir la tête de l'eau, contrer les rapides, il me suivait. Me pourchassait.

Dans le jardin des Tuileries, il était là. Près d'une fontaine, dissimulé derrière une allée, il était là. Dans le métro, m'avisant en train de valider son ticket ou dans la rame, assis sur un strapontin, il était là. Il me scrutait. Dans la rue près de chez moi, à la laverie où j'avais mes habitudes, il était là, pliant son linge. À la boulangerie, c'était lui qui me rendait la monnaie. Au café, c'était lui qui me souriait en prenant ma commande. Dans mon immeuble, c'était lui qui emménageait au même étage que moi. Par la fenêtre de ma chambre, c'était lui que je distinguais en vis-à-vis, me fixant depuis son salon. Son visage avait remplacé celui de mes proches sur les photos que j'avais disposées sur mon frigo. Il était ma mère, ma sœur, il était mon père et mon frère. Dans les magazines, il me souriait partout. À la télévision, il ne ratait pas une occasion de faire un regard caméra pour me

dévisager. Je ne savais plus comment lui échapper. Il me harcelait jusque dans mon miroir.

OceanofPDF.com

Un jour, on sonnera chez moi. Je n'entendrai à travers le micro défectueux de mon interphone que des borborygmes noyés dans la friture. Je laisserai malgré tout monter la voix déformée qui semble vouloir m'atteindre. J'entrouvrirai la porte de mon appartement ainsi que je le fais souvent quand je sais que quelqu'un s'apprête à me visiter. Je discernerai les sons de l'ascenseur, les touches sur lesquelles on appuie pour rejoindre mon étage. Je percevrai le bruit rauque et métallique des portes qui se referment puis le roulement des poulies hissant la cabine. Quelqu'un sortira de l'ascenseur et s'engagera dans le couloir. Je dirai c'est ici.

Je verrai alors apparaître un homme d'un certain âge, au pas malhabile, il portera un casque de scooter qu'il n'aura pas ôté, et un pli qu'il aura glissé sous son bras.

Sans dire un mot, il me tendra une enveloppe kraft dissimulant un épais butin expédié depuis l'Uruguay. Mon nom et mon adresse y seront marqués au feutre noir. J'ouvrirai frénétiquement l'enveloppe, mon cœur galopera et je sortirai une liasse de feuilles jaunies par le temps.

Je feuilletterai machinalement l'ensemble, mais comme le papier collera un peu, formant des paquets difficilement séparables, je tomberai tout de suite sur la dernière page. Elle sera vierge, à l'exception d'une inscription tapée à la machine en son centre que je lirai à voix haute avec un accent australien :

THE END

Quand je lèverai les yeux, l'homme se retournera vivement. Et avant qu'il ne disparaisse pour toujours, je me dirai que j'ai déjà vu ce dos quelque part, cette manière de tendre quelque chose, cette manière de porter, donner, tenir, attendre, écouter, faire. Cette manière d'être.

Ou bien : j'arpenterai les rues de Montevideo. Imaginons-les : dédale (j'adore ce mot qui me fait le même effet que Peckinpah), lacis (adoré aussi, mais un peu moins), sillons de chemins tortueux et pavés, petites maisons colorées, tuiles fantaisie, tout un ensemble de bâti (comme ont coutume de le nommer ceux qui, j'imagine, travaillent dans le domaine), petites boutiques (*tiendas*, c'est le mot, je vous signale) vendant des *empanadas* au *queso*, *pollo*, ce qu'on voudra (avançons parce que Montevideo, c'est grand, plus vaste en tout cas que ce réjouissant cliché).

J'avancerai donc, puisque le temps presse, dans les rues de la capitale de l'Uruguay. J'aurai certainement renoncé à être acteur comme tous mes partenaires, et j'envisagerai alors de faire le tour de l'Amérique du Sud à dos de lama, lui préférant vite le bus. Au détour d'un café installé sous des eucalyptus, des poivriers, tout arbre à consonance et feuillage exotiques, je verrai Dominique Sanda, confortablement installée, buvant (comme une reine, toujours) un maté, conversant passionnément avec un homme aux allures de prince – et cet homme, ce sera celui qu'elle a suivi, oui : ce sera Ariel.

Ou alors : une fois mon rôle de réceptionniste acquitté, mes dix-huit lignes dites (Dieu merci, pas de *fields behind the river*), une fois mon rôle tenu sans rien de mémorable, une fois le rebond – je hasarde le mot au cas où Madeline me lirait et souhaiterait dès lors traverser l'Atlantique pour venir me frapper puis m'embrasser, dans ce sens-là, cette fois –, le rebond circonscrit à cette expérience – aucun autre tournage ne lui succédant –, mon diplôme de coach ou de professeur de yoga en poche, j'entrerai dans une vie où l'aigreur se tarira enfin (lentement). Je n'irai plus au théâtre (trop douloureux) et très peu au cinéma (uniquement les blockbusters, comme pour dire Sainte Merde de Dieu l'enculé en soutane de foutre au cinéma d'art qui n'aura pas su m'utiliser à bon escient). Je mènerai une vie où le souvenir d'Ariel s'estompera. Je m'en désintéresserai même, repensant à cette époque comme à une obsession d'adolescent, étonné de ma vaine ténacité car rien ne se bouclera jamais pour moi, je n'éluciderai jamais rien.

Ariel mourra certainement dans un hôpital du Wisconsin d'une perforation duodénale causée par un ulcère sans que quiconque le sache, sans qu'Edith

lui tiennent la main puisqu'elle et lui, si j'ai bien compris, c'est de l'histoire ancienne.

Alors, en 2038, un jeune et photogénique journaliste en charge (mettons) des podcasts sur une grande radio nationale, devenu star après un accablant premier roman acclamé, en sortira un deuxième – une biographie d'Ariel Winthrop. Le livre à la couverture criarde sera emmitouflé d'un bandeau fuchsia (« Une enquête choc par l'auteur de ») assorti du nombre stupéfiant d'exemplaires vendus. Intitulé *Ariel* ou *Miss None* ou *Autobiopic*, il sera vendu dans le monde entier, le mystère sera résolu par cet imberbe enfoiré exhibant partout ses biceps bronzés sous un t-shirt blanc dont il aura opportunément ourlé les manches, et je ravalerais mes larmes en faisant le chien tête en bas.

Ou sinon : croisant par hasard Annie Pujol quittant le bureau de Régine Couteau, j'apprendrai qu'en plus d'être engagée comme pensionnaire à la Comédie-Française sur décision d'Éric Ruf, elle vient d'être choisie par Claire Simon pour jouer le premier rôle du remake français d'*Oroville* intitulé *Être deux*. Je ravirai le rôle à Pierre Niney, je serai nommé non pas pour le César du meilleur espoir mais directement pour celui du meilleur acteur (et pas dans un second rôle, je précise), César qu'évidemment je décrocherai, le dédiant à Nancy, à Brad, à Jean-Claude et à l'adjudant Théobald Maton désormais membre du LAPD, toutes ces personnes bienveillantes qui ont cru en moi, m'ont donné ma chance quand j'étais au plus bas, et sans qui je ne serais pas là ce soir devant vous.

Ou plutôt : un beau matin, je recevrai un coup de téléphone de Cathypatty m'annonçant triomphalement :

— Ça y est, la fille est venue nous rendre *Opening Night* ! Elle nous a dit qu'elle te connaissait. Tu veux savoir comment elle s'appelle ?

Alors mon rythme cardiaque s'accélération et comme je l'aurai su depuis toujours, devançant l'articulation adverse, je soufflerai le nom révé, le nom disparu à jamais, le nom lac opale, le nom de Madeline – et je comprendrai, du fond de ma nuit irradiante et sans issue, que Miss None, bien entendu, c'était elle.

Après quelques journées estivales passées au vert chez mes éventrables parents pour reprendre goût à la vie et tenter de retrouver mon reflet dans le miroir, opération menée tambour battant et avec un succès certain grâce au coup de massue bien réel que représente toujours pour moi le fait de séjourner en leur compagnie – mon père, voulant me mettre du baume au cœur, avait eu la riche idée de me commander sur internet l’un de ces fauteuils pliants de cinéma sur le dossier duquel on fait broder son nom ; il l’avait installé dans ma chambre pensant me faire plaisir, et je m’étais effondré en le découvrant, constatant que le siège ne quitterait jamais cette pièce, que je ne demeurerais moi-même qu’un goodies de pacotille que l’on croit distinguer en le personnalisant alors qu’on ne fait que standardiser sa banalité –, au bout de quelque temps donc, je me sentis nettement mieux. Guéri d’Ariel. J’étais allé au bout du chemin en sa compagnie, il ne me restait plus qu’à solder les comptes. Je rentrai à Paris.

Le soir même, je me rendis sur le site du *New York Times*, déterminé à souscrire un abonnement annuel pour lire la fin de l’interview d’Ariel. C’était l’ultime chose que nous nous devions pour que chacun reprenne sa vie sans dommage. On repenserait l’un à l’autre comme à un bon ami. On avait eu de beaux moments, c’est vrai, mais on ne pouvait pas continuer comme ça, à conjuguer nos échecs. Il fallait simplement trier les affaires et se partager les bibelots – une broutille.

Je me créai un compte sur le site du quotidien américain. Je fus tenté de renseigner Ariel86 dans le champ de mon état civil, mais je n’étais pas dupe, c’était un test. On me mettait à l’épreuve, je ne tomberais pas dans le panneau. Je remplis donc les champs correspondants avec mon prénom, mon nom et une adresse mail associée à mon identité. Mon identité stable, vérifiable, avérée. Mon identité réelle. Mon identité qui n’avait toujours été que celle-là, je le savais très bien. Mon identité incontestable que je pouvais très aisément et sans l’aide de quiconque ni d’aucun document officiel, ni

du moindre coup de fil paniqué à ma mère, définir. Mon identité à moi. Mon identité. Mon... Mon... Ce truc, quoi.

Je me dépêchai de régler par carte les 60 euros demandés me permettant d'avoir notamment accès au contenu des archives.

Je relus en diagonale la partie que j'avais déjà consultée il y avait près de cinq ans, maintenant. Je chassai les pensées qui ne demandaient qu'à me faire digresser tandis que l'étendue de cette demi-décennie me faisait visualiser, au choix et en accéléré, un film de David Lynch ou de Jean Girault. Je fis défiler l'article jusqu'à la phrase que j'avais laissée en suspens tout ce temps.

Un acteur doit, par-dessus tout, aspirer à une chose au moment où il entre en scène ou au moment où il entend action, c'est ne surtout pas être vu.

Disparaître ?

Ne pas être vu.

C'était la fin. L'article se terminait là.

Je ne pus réprimer un rire. Un cri bestial, plutôt, qui mourut rapidement dans ma gorge lorsque je me rendis compte du prix que ces quelques lignes m'avaient coûté.

Incrédule, je vérifiai que rien d'autre n'apparaissait à l'écran. Dans mon souvenir, il me restait 20 ou 30 % à lire. Comme Ariel, je n'avais jamais été doué en maths, mais enfin tout de même, il y avait erreur sur les proportions.

En bas, à droite, j'aperçus un encadré semblant renfermer un inventaire. Je zoomai pour déchiffrer ce qui était inscrit dans une taille inférieure.

J'eus des palpitations.

Janet Maslin avait répertorié l'intégralité des gestes d'Ariel, procédant exactement comme je l'avais fait. Un infinitif, le titre du film, le nom du réalisateur.

Je laissai mon rire fauve, plaintif, effaré, mon rire carnivore et désespéré quitter ma gorge et se fracasser contre les murs de ma chambre. Mon corps était agité de soubresauts nerveux, j'avais l'écume aux lèvres, je riais comme on se jette d'un pont.

J'avais donc passé plusieurs mois de ma vie à faire ce qu'une autre déjà, et bien avant moi, avait méticuleusement accompli. Le projet auquel j'avais sacrifié des mois de ma jeunesse américaine – cette jeunesse qui, comme cette Amérique, ne reviendrait jamais –, l'idée que j'avais crue géniale et folle n'avait rien d'original. Elle était éculée. J'avais été plagiaire sans le savoir.

Pour seule consolation, je remarquai que Janet n'était parvenue à consigner que cent quinze gestes. Il lui manquait *Gladiator* mais le film n'était pas encore sorti quand elle avait interviewé Ariel, aussi n'avait-elle aucun moyen de savoir qu'Ariel n'y tirerait jamais à l'arc. Elle ne mentionnait pas non plus *Opening Night*. Ariel évoquait longuement la scène dans l'entretien, peut-être avait-elle jugé inutile d'y refaire allusion.

La lumière renvoyée par l'écran blessait mes yeux fatigués de grand malade. J'éteignis tout.

— Je suis repartie, sans dire au revoir à l'enfant, il n'y aura eu aucun plan de nous deux l'une avec l'autre.

Le lendemain matin, j'avais un message de Nicole sur mon répondeur.

— Ariel est nu, debout face à la mer, collé à la baie vitrée, il semble regarder l'horizon calme et dégagé, il goûte la solitude... On est assez loin de lui, il est dans la pénombre de l'intérieur tandis que dehors la lumière éclate après la pluie. On ne perçoit qu'imparfaitement sa nudité. Il est élancé, sa chair se confond avec les ombres. On croirait une peinture... Il porte son appareil photo en bandoulière. Ses doigts tapotent la vitre. Une percussion légère. Un geste machinal. On dirait qu'il dactylographie dans le vide. Ou qu'il envoie un signal à quelqu'un. Qu'il appelle... Au bout de longues secondes sans que rien, hormis l'avancée de quelques nuages en miroir de la mer qui moutonne ainsi que les mouvements de cage thoracique d'Ariel cherchant un plus large souffle, ne trouble le plan, la petite fille apparaît sur la terrasse. On ne sait pas d'où ni comment. Pourquoi une enfant de trois ans se promène-t-elle seule sur une terrasse sous le regard de son père sans qu'il ne bouge, n'aille la chercher, l'étreindre, l'emporter près de lui ?

— Miss None ? Ariel chuchote.

Aucune réponse.

— Miss None ? Il chuchote toujours, et toujours le silence pour réponse. Sa voix nous révèle qu'il pleure.

Il lâche son appareil qui se brise au sol. Ne réagit pas.

Un travelling avant, la caméra s'approche d'Ariel et le quitte. On passe de nouveau à travers la baie vitrée, brusque rumeur de la mer, le cadre se fige ainsi, dans cette contemplation béate du corps miraculeux de la petite fille.

L'enfant se couche au sol, elle écarte les bras et les agite comme si elle nageait sur le dos.

— Miss None ! répète-t-elle dans un rire, seule et regardant le ciel.

Alors le soleil la prend tout entière, blond, lac clair, chair blanche, tout cela épouse le soleil et s'y fond. La lumière change comme sous l'effet des giboulées, des orages, des ondées, tout ce qui brusque et sans appel donne à sentir le temps, celui qui passe – et l'enfant n'est plus là.

Je me repassai le message de Nicole, étourdi par sa voix. Il me semblait qu'elle était étreinte par l'émotion, ça montait vers la fin sans sommation, sa respiration la trahissait. Et je me noyais avec elle.

OceanofPDF.com

J'ignore si cette adresse mail est toujours valide. Ni si vous résidez toujours à L.A.
Je voulais simplement vous informer qu'Edith Winthrop est morte le mois dernier. Je n'ai pas pu me rendre à l'enterrement, seules quelques infirmières de la Motion Picture y ont assisté, une dizaine de personnes en tout. C'est bien triste mais c'est malheureusement souvent le cas à nos âges. On a de moins en moins d'amis à inviter pour partager ce genre de saloperies de réjouissances, excuse my french !

(Ça me semble intraduisible – je n'ai d'ailleurs jamais compris cette expression qui associe vulgarité et langue française.)

Toujours est-il qu'un homme s'est présenté aux funérailles. Il était apparemment déjà auprès d'Edith le jour où elle s'est éteinte. D'après la description qu'on m'en a faite, je crois pouvoir raisonnablement affirmer qu'il s'agit d'Ariel. On n'a pas su m'en dire plus, il a de toute façon disparu immédiatement après la cérémonie.

La Fondation de l'établissement a entrepris de vider la chambre d'Edith afin de la relouer au plus vite. Comme personne n'a réclamé ses affaires, les résidents ont été sollicités pour récupérer, si nous le souhaitions, les quelques effets en état de cession. Vous me voyez venir. Il n'y avait pas grand-chose dans ses placards : des vêtements, un ou deux bijoux, quelques livres et une photo de mariage bien abîmée. Je l'ai sauvée de la poubelle, elle me sert de marque-page.

Au fond d'un carton, toutefois, j'ai trouvé deux petites cassettes de magnétophone. Elles étaient rangées dans une enveloppe kraft datée du 17 février 1999 et adressée au domicile d'Ariel et Edith. Chacune était marquée d'une étiquette reproduisant la mention *Ariel A. Winthrop* numérotée de 1 à 2.

Il s'agit de l'enregistrement de l'entretien que Janet R. Maslin a réalisé avec Ariel en 1999 pour le *New York Times*. Chaque bande dure soixante minutes. D'après mes recherches, elles ont été postées le lendemain de la publication de l'interview – peut-être avez-vous déjà eu l'occasion de la consulter ? Elle est en ligne sur le site du quotidien, dans la rubrique « archives ». Je suis abonné, je pourrai vous l'envoyer à l'occasion.

J'ai d'abord pensé réexpédier ces cassettes à la journaliste avant de me raviser car il y avait dans l'enveloppe un petit mot que je reproduis ici :

« Voici les bandes. Il n'en existe aucune copie. C'est mieux ainsi. Pour vous et pour Edith.
Cordialement, Janet R. Maslin. »

Je les ai numérisées, vous pouvez prendre connaissance du fichier en cliquant sur le lien joint. Attention, il n'est actif que pour une seule écoute. Vous ne pourrez rien télécharger. Je vous informe aussi que j'ai décidé de détruire ces bandes ainsi que le fichier numérique source. Après votre écoute, il n'en restera plus aucune trace. Nulle part. Je pense que c'est ce que voudrait Ariel.
À bientôt peut-être,
Andrès García

Je pris une grande respiration. Ce message, surgi d'une lointaine nuit américaine, ravivait mes plaies. J'étais de nouveau sans emploi. Mon seul projet consistait à « retenir un sanglot » au cours d'un hypothétique tournage dont j'ignorais à quel horizon il aurait lieu. J'avais un peu plus de trente ans, je n'étais rien ni personne et je frôlais la démence.

Que devais-je faire ? Cliquer sur ce lien au risque de replonger ? Supprimer ce mail et m'épargner son arborescence ?

À mesure que les questions levaient dans mon esprit contrarié, elles balayaient, par leur nombre et leur pugnacité, toute possibilité d'échapper à ce que j'étais, au fond de moi, certain d'accomplir, et ce depuis la seconde même où j'avais découvert dans ma boîte de réception majoritairement irriguée d'indésirables le courrier d'Andrès. Il était évident que je n'allais pas en rester là.

Je m'aperçus soudain avec émotion que je m'apprêtais à découvrir la voix d'Ariel. Ce serait ma seule et unique chance. Pourtant, loin de m'encourager, cette perspective me glaça. L'idée d'être interrompu, de subir un problème de connexion ou de faire une erreur de manipulation me paralysa. Pour parer à tout mauvais coup du sort – ou toute maladresse –, il était tentant de désobéir et de déclencher le magnétophone de mon portable afin de sauver ce que j'allais entendre au moment où je cliquerais sur le lien.

Je ne parvins pas à m'y résoudre. Cela me paraissait indigne du lien que j'avais créé avec Ariel. J'étais empreint d'une superstition vague mais tenace et j'imaginais qu'en profanant son intimité un malheur me terrasserait. Pour que me soit révélé le mystère d'Ariel, son secret profond, celui qui avait présidé à la décision de détruire *Miss None*, celui qui

donnerait sens aux descriptions méticuleuses de Nicole, je devais la jouer réglo.

Je vérifiai les branchements de ma box, passai quelques instants à surfer pour m'assurer de la fluidité du débit. J'éteignis mon téléphone pour m'exempter des tentations, des interférences et des dérangements. Je m'installai sur mon lit, branchai mon ordinateur afin d'éviter toute défaillance de la batterie, tassai plusieurs coussins sous mon dos et me munis de mon carnet à tête de dindon ainsi que d'un stylo – j'estimais avoir tout de même le droit de prendre des notes. Je l'ouvris, dépassai l'inventaire des gestes d'Ariel avec un pincement au cœur et un soupir aigre, me postai finalement sur une page blanche, prêt à la noircir de mes découvertes. Prêt, me corrigeai-je, à m'approprier celles de Janet Maslin après l'avoir à mon insu plagiée. J'étais paré.

Je cliquai sur le lien, une fenêtre s'ouvrit. C'était une page noire, tatouée en son centre d'un triangle de lecture que j'activai. Je testai immédiatement la commande : elle ne répondait plus, on ne pouvait mettre sur pause, le flux cavalait désormais – les premiers sons d'un verre s'emplissant d'eau pétillante et d'un discret raclement de gorge déferlaient dans ma chambre, signant leur mort sitôt qu'ils cédaient la place aux suivants. La voix de Janet s'éleva, s'entrelaçant bientôt à celle d'Ariel – une voix qui se révéla laborieuse, constamment essoufflée, voix funambule abrasif.

J'écoutais les questions bien connues de Janet, et les réponses familières d'Ariel, il y avait des écarts, quelques anecdotes ici ou là, des prises de parole nettement plus longues de la part de Janet, des interférences – un aboiement, une sirène de police, des interactions indéterminées – et des silences, ces silences gênés qui criblaient la conversation. J'écoutais vivre et mourir ces deux voix, bientôt lassé par ma prise de notes. Je me laissais gagner par la mélancolie de cette résurrection passagère.

Après quelques réponses, Ariel s'était éclipsé un long moment. L'entretien avait repris. Plus d'une heure s'était écoulée, on identifiait le changement de cassette par une disjonction sonore abrupte après que Janet avait demandé à Ariel quelques secondes, le temps pour elle de réarmer son magnétophone. L'enregistrement reprenait, des propos anodins étaient échangés, finalement survenait la leçon fatidique :

— Un acteur doit, par-dessus tout, aspirer à une chose au moment où il entre en scène ou au moment où il entend action, c'est ne surtout pas être vu.

— Disparaître ?

— Ne pas être vu.

Janet avait tardé à relancer :

— Et pourquoi aujourd'hui vous ne voulez plus jouer ?

— Parce que je n'en ai plus la force.

Janet riait furtivement, alors Ariel, piqué au vif, l'interrompait :

— Pourquoi vous riez ?

— Pardon, mais il est difficile de mesurer ce que cela vous demande, de jouer, l'effort que cela représente s'agissant des gestes que vous avez décrits.

— Si vous le dites.

— Est-ce qu'il y a une raison à cet épuisement ?

— Oui, il y a une raison très précise.

Je n'avais pas de chronomètre sous la main, mais il me semblait que le silence était interminable. On distinguait le souffle de chacun, comme s'ils étaient tous deux assis dans les cordes, se jugeant après un round disputé, déterminés à ne pas plier, ne rien lâcher, laisser l'adversaire s'affaiblir en brisant la gêne, l'attente – le vide. À ma grande surprise, ce fut Ariel qui capitula.

— C'est un désir d'enfant.

On l'entendait se lever, faire quelques pas sur un sol craquant comme un vieux parquet de chêne. Vu l'ambiance, Janet et Ariel se trouvaient dans le petit salon d'un hôtel. Ariel paraissait s'être approché d'une fenêtre qu'il avait ouverte.

Le dehors s'incarnait soudain, c'était février mais en Californie il faisait doux, je pouvais presque visualiser le type de lumière que devaient renvoyer les frondaisons des palmiers, des citronniers et des bougainvilliers. Me revinrent des sensations désappries par un trop long séjour dans l'oubli, ma peau tressaillait, ma nuque s'amollissait, je respirais le violent parfum d'une époque engloutie.

Près de la fenêtre, Ariel s'offrait une cigarette. Je discernai le frottement d'une allumette extraite d'une petite boîte en carton, la gifle rugueuse appliquée au rebord de l'étui, la naissance de la flamme, vacillante, l'embrasement de l'embout – enfin, l'inspiration, la déprise et le soulagement douloureux d'Ariel au moment d'avaler la brûlure.

Chateau Marmont. Janet et Ariel étaient au Chateau Marmont. De cette même petite boîte d'allumettes, une similaire du moins, Nicole avait extrait, quelques années auparavant, celle qui permettrait de réduire à néant l'œuvre d'une vie. En utilisant l'une d'elles, ce jour de l'entretien, Ariel ne pouvait pas ne pas avoir pensé à la copie zéro de son unique œuvre avalée par le feu.

Je compris alors en le percevant que c'était ce simple son d'allumette qui avait eu raison de lui et l'avait propulsé, sans qu'il le veuille, dans les profondeurs d'une confession contraire à sa nature.

Les premières bouffées de tabac avaient diffusé leurs bienfaits, Ariel devait tenir entre le bout de son pouce et de son index le frêle bâtonnet de bois consumé. Toujours adossé contre la fenêtre à en juger par sa voix lointaine, à présent nerveuse, effilée, sans plus rien de l'essoufflement, il dérivait sans retour.

— Pendant toutes les années où j'ai joué, j'ai vécu avec la même femme, Edith, et pendant toutes ces années, nous avons essayé de concevoir un enfant. Manifestement, nous avons échoué. Chacun a fait les tests qui s'imposent à vous quand ça arrive, et ces tests sont de plus en plus sophistiqués – c'est très intime ce que je raconte, je n'en ai jamais parlé à personne, allez savoir pourquoi je le raconte ici et maintenant, à vous qui ne comprenez pas qu'un homme aussi puisse s'épuiser à cela, tenter de donner la vie. Edith et moi sommes, c'est ce que disent les médecins, parfaitement aptes à concevoir. Et pourtant, pendant dix-sept années, nous avons essayé. En vain... Je vais être très précis, il faut se représenter ce que c'est : chaque cycle, vous essayez, vous essayez d'abord vaillamment, avec beaucoup d'excitation, vous vous aimez avec beaucoup d'entrain, de joie, vous vous sentez puissants ensemble parce que vous savez que vous avez le pouvoir de donner la vie. Parce que c'est une joyeuse perspective de s'imaginer devenir père. Pour moi, ça l'était. Chaque nouveau cycle et le couperet

tombe. Les premiers mois, vous relativisez, vous vous dites que vous avez le temps, que ça prend du temps, qu'il faut se détendre parce que justement vous commencez à vous tendre au lit. C'est étrange, d'ailleurs, plus vous vous tendez, plus ce qui doit être tendu, passez-moi l'expression, se détend alors qu'il faudrait simplement qu'il se passe l'inverse. Vous commencez à redouter les fois où vous allez vous aimer, vous commencez à douter de vous-même, vous vous demandez pourquoi vous vous aimez, à quoi bon si ce n'est plus que pour donner des fruits, vous pensez à toutes les fois où vous vous êtes aimés sans vous poser la question alors que maintenant, elle est en vous. Est-ce que ça va marcher cette fois-ci ? Elle rôde, elle vous taraude, elle est là, sans cesse, cette question, elle vous fixe, cycle après cycle, couperet après couperet, calcul après calcul, parce que vous, oui, un homme, et un homme qui était nul en maths, vous êtes devenu un expert en calculs de cycles, et en projections de dates fatidiques, vous vous conditionnez avec votre calculatrice et votre petit calendrier dissimulé dans un étui de cuir où sont aussi rangées vos cigarettes. Et chaque fois que vous sortez une clope, vous pensez à ça, ces jours, ces cases, le décompte, et vous finissez, au fil des mois, dégoûté. Dégoûté par ce qu'il faut accomplir pour enfanter, et vous vous détestez. L'angoisse est en vous, vous vous aimez moins alors qu'il faudrait s'aimer plus, vous ne savez pas comment votre couple pourra un jour s'extraire de ça. Vous vous dites que c'est fini, jamais vous n'en sortirez, vous allez vous haïr l'un l'autre, cet être infertile qu'est l'autre, sans comprendre ce qui cloche puisqu'on vous dit que tout est normal. Vous renoncez à déclencher de plus grandes manœuvres, à hanter les hôpitaux, les laboratoires d'analyses, les cabinets d'obstétricien. Vous n'envisagez plus d'adopter car la fatigue est trop grande. Et vous dépérissez, vous vous étiolez, vous ne percevez plus dans le regard de votre femme que du reproche. Elle vous fusille, elle vous met à mort. Elle ne lit plus dans le vôtre que de l'inquiétude. Vous n'arrivez littéralement plus à l'aimer. Vous dérapez. Vous vous endormez sans même vous dire bonne nuit, loin l'un de l'autre, résignés l'un et l'autre, et vous finissez par vous dire que ce désir d'enfant qui ne vous quitte pas est une malédiction. Chaque fois que vous marchez dans la rue et que vous voyez un jeune enfant, un bébé, une femme enceinte, vous sentez un coup dans le ventre.

Vous passez machinalement la main sur le vôtre et vous détournez le regard ou alors vous baissez les yeux. Vous ravalez l'envie de vous jeter sous une voiture. Vous espérez demain, le prochain cycle, on ne sait jamais, un jour peut-être. Vous entendez un rire d'enfant et vous replongez. Vous ne voyez plus vos amis parce que eux les accumulent, les gosses, à croire qu'ils s'y mettent à plusieurs pour en faire autant, un premier, un deuxième, des jumeaux, ça n'arrête plus. Autour de vous les gens se reproduisent comme des rats. Vous ne les entendez plus parler que de ça, les grossesses, les accouchements, les premiers mois, les nuits difficiles. Vous qui êtes censés dormir sans être réveillés par des pleurs, vous ne parlez pas de vos pleurs à vous ni de ceux de votre femme. Vous qui êtes censés ne pas comprendre leur fatigue. Ils essaient d'être délicats mais ils n'y parviennent pas, et vous n'avez pas le droit de leur en vouloir alors que vous voudriez leur en vouloir. Ils finissent par ne plus jamais vous demander comment vous allez parce qu'ils savent que vous allez de plus en plus mal, année après année. Ils n'attendent plus rien. Ils se sont fait une raison. Ils ont clos le sujet pour vous alors que vous, vous continuez à vivre l'enfer chaque mois, chaque couperet, chaque putain de cycle. Vous finissez par ne plus les voir. Vous ne les invitez plus à dîner à cause des baby-sitters et ce que ça leur coûte. Vous ne partez plus en vacances avec eux parce qu'ils se disent que c'est trop douloureux pour vous tous ces enfants partout qui courent au bord des piscines ou sur la plage, et qui crient. Et vous leur en voulez de ne pas trouver une autre solution parce que bien sûr que c'est douloureux, bien sûr que c'est insupportable de voir leurs enfants, de les entendre surtout, partout autour de vous, mais c'est encore plus douloureux de vous retrouver seul avec votre femme qui se retrouve seule avec vous. Et personne n'entrevoit de solution. C'est une prison. Ils voudraient bien faire alors ils ne font plus rien. Et vous non plus ne faites plus rien. Vous n'arrivez plus à vous concentrer sur autre chose que sur la manière dont votre vie vous glisse entre les doigts, la manière dont votre couple est en train de se pulvériser, les rêves que vous aviez, les images qui prenaient place dans votre tête. Vous ne parvenez plus à vous distraire ou alors il faut s'abrutir dans l'alcool et mille fois vous demandez à votre femme de vous quitter, qu'elle fasse ces enfants avec d'autres hommes. Et elle vous dit la même chose. Mais c'est

impossible parce que malgré l'enfer que vous vivez, vous n'imaginez pas une journée sans elle. Ou alors si vous l'imaginez accouchant d'un enfant dont vous n'êtes pas le père, vous avez envie de mourir là, tout de suite. Vous ne pouvez plus vivre ensemble mais vous ne pouvez pas vous séparer. Vous ne trouvez pas comment passer à autre chose, comment faire de vous autre chose que ces deux êtres face à leur fin. Ces deux êtres face au néant. Vous vous dites qu'un jour vos rhumatismes détourneront votre attention. Vous attendez patiemment que tout en vous se disloque. Et jour après jour, tout en vous se disloque. Et votre agent vous appelle. Il continue de vous appeler pour vous proposer, tiens, de lire « le nouveau scénario de David Lynch qui rêve de retravailler avec toi et adore tellement ce que tu fais ». Et vous écoutez le message de Jonathan Winkapeg sur votre répondeur mais vous ne rappelez pas. Vous ne le rappelez plus parce que l'idée d'être flingué dans *Mulholland Drive* vous épuise.

OceanofPDF.com

Ne pas être flingué dans *Mulholland Drive* de David Lynch.

OceanofPDF.com

Dans l'article du *New York Times*, Janet Maslin n'avait pas retranscrit la dernière partie de l'entretien. Une fois épanché le cœur d'Ariel, elle l'avait sobrement remercié avant de couper l'enregistrement qui, en tout, avait duré une heure vingt-huit.

J'imaginai les heures qui avaient suivi. Ariel avait dû être littéralement hanté par son faux pas. Ce dévoilement indu. Cette fenêtre ouverte sur son intimité.

Je le vois tentant de joindre Janet en vain, comptant les heures d'avion qui la ramènent à New York, la supposant ivre de sa prise, vainqueur par K.-O. d'un fantôme, poussant triomphalement les portes de la salle de rédaction, sourire en bannière, fière d'avoir arraché *une histoire*. Non pas un scoop – Ariel n'était certainement pas dupe du star-system auquel il refusait d'appartenir – mais un de ces récits qui fondent la stature et la réputation d'un journaliste d'investigation exhumant du néant les personnages inoubliables d'une vie aux allures de roman. Je me le figure étranglé par la culpabilité, noyant le dégoût que sa propre personne lui inspire dans l'alcool, enchaînant les Americanos jusqu'à perdre conscience et se détester davantage au réveil, assommé de tristesse et de dépit.

Et puis Janet rappelle, elle ne mentionnera évidemment pas cette dernière partie de l'interview. Elle a une éthique. Pour preuve de sa bonne foi, elle lui retournera même la bande de l'enregistrement, s'engageant à ne pas la dupliquer. Cette histoire ne la regarde pas. Elle ne regarde personne d'autre que lui et sa femme. Ariel peut souffler. S'il croise Edith au cours d'une semaine où, comme d'habitude désormais, l'un et l'autre cohabitent dans l'indifférence et la douleur, s'ignorent pour survivre, s'il advient que son corps frôle le sien au moment, mettons, de saisir un tube de dentifrice ou de traverser le couloir qui mène à leur chambre, il pourra la regarder dans les yeux sans craindre de s'émietter, ployer, s'effondrer sous le poids de la honte et du tort.

Tandis que je divaguais sur mon lit, encore étourdi par l'écoute, me perdant dans mille postulats, il m'apparut que l'entretien de Janet Maslin comportait une lacune fondamentale. À aucun moment il n'était question de *Miss None*. Nulle mention du film dans leurs échanges, comme si la journaliste avait ignoré jusqu'à l'existence de l'œuvre. Faute d'en avoir entendu parler, a fortiori de l'avoir vu, il lui manquait une pièce décisive pour recomposer le puzzle. Sans *Miss None*, les propos d'Ariel n'avaient qu'un intérêt limité à l'émotivité d'une situation commune. Voilà pourquoi elle n'en avait rien fait. Cela n'avait aucun sens. Si elle avait pu reconstituer le film comme il m'avait été donné de le faire grâce aux récits de Nicole, elle aurait compris que dans *Miss None* l'enfant yeux lac clair, dents du bonheur, l'enfant boucles blondes n'était pas l'enfant perdue mais l'enfant jamais advenue. *Miss None* était un fantôme. Ariel avait filmé l'impossible de son désir. Il ne pouvait, au moment de découvrir la copie zéro, que parachever le geste. Anéantir cette Mademoiselle Néant – sa chimère – pour continuer à vivre.

Le 15 septembre 2017, Fabienne Kabou est condamnée, en appel, à quinze ans de réclusion criminelle, peine assortie d'un suivi socio-judiciaire de huit ans et d'une injonction de soins pour le meurtre de sa fille Adélaïde.

Je découvre le verdict tard dans la nuit sur une chaîne d'information en continu, après avoir visionné les épisodes 1 et 2 de la saison 3 de *Twin Peaks* où Madeline tient un petit rôle.

Je l'aime, tel est mon seul verdict.

Me revient la plaidoirie finale de *Saint Omer*. L'avocate de la défense y évoque les cellules chimériques. Pendant une grossesse, rappelle-t-elle, les cellules de la mère voyagent vers le fœtus, et inversement : celles du fœtus gagnent la mère. Un échange a lieu. Que la grossesse aille à son terme ou non, elles subsistent pour toujours. À propos de sa cliente, tentant d'expliquer son geste envers sa fille, elle a également cette phrase : « Dans sa folie, elle croyait la protéger. »

Il fait presque jour quand je m'endors.

Rire d'être coupé au montage dans *Gladiator* de Ridley Scott. Sangloter de l'être dans *Saint Omer* d'Alice Diop. Fermer les yeux d'Edith nourrie depuis trop longtemps à l'eau gélifiée dans une chambre de la Motion Picture Country House and Hospital. Ne pas être nommé aux Oscars, Césars, Baftas et autres Goyas. Rouler sur Mulholland Drive derrière un corbillard. Ne jamais devenir art-thérapeute. Ne jamais maîtriser le chien tête en bas. Repenser à Nicole en allant boire un Americano dans un dîner sordide de Pasadena ou dans le bar d'un hôtel moyen des Champs-Élysées. Repenser à Madeline en allant boire un Mimosa au Stella. Se refaire le film. N'être père nulle part, aucune réalité, aucun film.

Manquer des choses les plus nécessaires à la vie.

Sentir l'alcool couler dans sa gorge et noyer ses yeux lac sombre ou cuivre oxydé. Passer à autre chose. Payer son Americano ou son Mimosa sans faire l'appoint. Remonter dans sa Cadillac ou sa Buick rouge sombre, rose pastel ou turquoise. Démarrer après avoir regardé dans le rétroviseur les sièges vides et inertes de l'habitacle. Prendre un bonbon et jeter le papier sur la place du mort.

Être une copie zéro.

4.

« Allez vous réfugier dans le vrai. »

Alfred Hitchcock

OceanofPDF.com

Mon téléphone sonna et me sortit de mes rêves.

— Et si on dînait ?

Le soir venu, installé sur le canapé du spacieux salon de Nicole, je cédai à l'invitation du nombre toujours faramineux de coussins de velours et m'avachis enfin – dix ans après notre première rencontre.

J'avais apporté Campari et Martini pour préparer des Americanos. Nous les sirotions en devisant joyeusement tandis que l'été finissait.

Je demandai à Nicole de me décrire le dernier plan de *Miss None*. Il était doté, m'avait-elle dit, d'une particularité.

— C'est le même que le premier.

— Comment ça, le même ?

— Oui, c'est une boucle. Tu commences le film en voyant ce qui sera le dernier plan. Tout le film est un flash-back pour comprendre comment on en arrive à ce plan final. Enfin initial. Enfin tu as compris.

— Donc le film se termine sur l'homme nu effondré sur un coin de table ?

— Oui, sur les décombres de l'homme. La même chose.

— La même chose à ceci près qu'on sait maintenant que Miss None est l'enfant qu'Ariel et Edith n'auront jamais.

Nicole se figea.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je fis allusion à l'interview du *New York Times* et au courriel d'Andrès, lui décrivant la poignante confession d'Ariel.

— Tu étais au courant ? lui demandai-je.

Il y eut trois secondes de silence qui me firent l'effet d'une rayure sur une bande sonore.

— Bien sûr. Tu te doutes bien qu'Ariel m'avait expliqué pourquoi il faisait le film.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je t'avais prévenu. *Miss None* n'est pas résumable. Il faut le traverser entièrement pour le comprendre. Il faut le vivre. Ce n'est qu'au dernier plan que tout prend sens.

— Je me demande encore quelque chose. Comment suis-je censé comprendre cette histoire d'enfant chimère ?

— Si Ariel et moi étions en deuil de notre fille, tu crois qu'on rirait autant ? Qu'on serait aussi vivants ? Aussi amoureux ?

— Évidemment, tu as raison.

Nicole parut soulagée, surprise presque de m'avoir si rapidement convaincu.

— Mais dans ce cas, pourquoi tu ne dis rien quand il revient avec des bonbons pour la petite ?

— Parce que je l'aime.

— Alors tu entres dans son délire ?

— C'est une bonne définition de l'amour.

— Quoi ?

— Quand on aime l'autre, on entre dans son délire. Et lui dans le nôtre.

— Ça s'appelle la folie.

— Ça s'appelle la fiction.

— C'est la même chose, non ?

Cueillie, laissant échapper un léger rire, elle posa une main sur mon genou et y exerça une légère pression.

— Attends, ce n'est pas fini. Tu as donc le plan de l'homme affalé avec cette lumière blanche...

— Qui blesse les yeux fatigués des malades...

— La mouche virevolte, on zoome sur elle qui se cogne contre la baie vitrée, désespérément, elle veut sortir. Elle tombe au sol, étourdie. Elle a des mouvements saccadés, mécaniques, une somme de réflexes dépourvus de logique, une agonie. Les notes de la chanson s'élèvent. Cut. Et là, tu revois, en fragments bien plus courts, toutes les scènes de la plage, mais sans l'enfant. Ariel agit dans le vide. Tout ce qu'il a accompli, les innombrables gestes qu'il a eus pour elle, on les revoit, sauf qu'ils ne sont plus adressés à personne. Tout ça n'est plus qu'une vaine pantomime. Ariel est seul et il a l'air d'un pantin désarticulé.

— D'une mouche à l'agonie.

— Magistral, non ?

— Tu commences à tourner quand ?

Sa main trembla furtivement, la pression sur mon genou se fit plus nerveuse, elle me jeta un regard opaque, puis me demanda de nous préparer deux autres Americanos. Je m'exécutai.

En revenant de la cuisine avec nos deux verres, je la relançai :

— Et le générique de fin ?

Nicole but lentement une grande gorgée.

— Il était constitué de toutes les photos que le personnage d'Ariel avait prises durant le film.

— Le pendant du générique inaugural.

— Oui. Tout à fait.

— Il y a toujours quelque chose qui m'échappe.

— Quoi donc ?

— Pourquoi détruire ce film dans lequel Ariel était enfin père.

— Parce que c'était insupportable de ne l'être que dans un film.

— Peut-être aussi que ça aurait blessé Edith.

— Ou sauvé leur couple.

Il me sembla que les yeux de Nicole s'embruèrent. Ils brillaient davantage et prenaient une couleur aquatique. Une marée montante qui remue de grands fonds.

— Allez, on va dîner.

Elle se leva rapidement.

— Attends. J'ai apporté quelque chose.

Je me levai à mon tour, me dirigeai vers l'entrée où j'avais posé mon sac, en sortis ce dont j'avais besoin, puis rejoignis Nicole qui m'attendait dans l'embrasement d'une porte.

— Encore ton affreux carnet, me lança-t-elle amusée.

— Et le DVD d'*Opening Night*.

— Oh... souffla-t-elle, se retenant au chambranle.

— On pourrait le regarder maintenant ? On verrait enfin Ariel replacer la mèche de Gena Rowlands.

- Je l’ai déjà vu, moi.
- Ensemble, insistai-je.
- Tu sais, le film a peut-être été remonté et le plan coupé...
- Tu disais que c’était un plan iconique.
- Ce n’est pas rare pour un cinéaste de remonter son film des années après la sortie. Je sais de quoi je parle.
- Oui, mais dans l’interview, souviens-toi, Ariel dit que Cassavetes n’a jamais voulu couper le plan.
- L’interview, oui... c’est pour ça que tu as pris ton carnet ? Tu veux être certain de noter le geste d’Ariel au moment où tu le verras ?
- Non, je voulais te montrer quelque chose. Mais ça peut attendre.
- Bon... Tu n’as pas faim ?
- Pas tellement, non.

En redécouvrant le film, j’éprouvai une violente émotion. Je croyais assister à un exposé sur l’art de l’acteur – la difficulté de ce métier, de cette vie. Mais ce n’était pas le véritable sujet.

Vous étiez en répétition, en promotion, en représentation. Vous ne cessiez d’être entourée, applaudie, aimée, haïe, giflée, huée ou vénérée.

Vous étiez une star.

Mais rien de tout cela n’existait autant que la solitude.

Arriva la séquence d’Ariel. Gena Rowlands, ivre morte, se préparait à monter sur scène malgré son état de déréliction. Elle avait bu son café, on l’avait costumée, coiffée, maquillée. Elle s’effondrait pour la dernière fois avant d’entrer dans la lumière. C’était maintenant. Ariel était censé apparaître.

Je sentis mon cœur s’emballer, aussi attrapai-je la télécommande et mis sur pause.

— Qu’est-ce que tu fais ?

Nicole avait brusquement plaqué sa main sur mon genou.

— Regarde, fis-je en lui présentant mon carnet.

— Eh bien ?

— Les verbes.

— Quoi ?

J'avais souligné tous les infinitifs.

— Ce sont les mêmes.

— Les mêmes ?

— Les mêmes que ceux que tu as utilisés pour me décrire les plans de *Miss None*.

Elle tourna la tête vers moi. Je croisai ses yeux. Ils avaient maintenant pris une teinte lac sombre.

— Ariel s'est arrangé pour que les cent dix-sept gestes accomplis dans sa carrière se retrouvent dans *Miss None*. Tu peux vérifier, chaque action que tu m'as décrite provient de l'un des films dans lesquels il a joué. Il court, sert, manœuvre, zippe, sème, brandit, dactylographie, capture comme il a couru, servi, manœuvré, zippé...

— J'ai compris.

Elle tournait les pages en caressant le papier.

— *Miss None* date de 1986. Tu m'as dit qu'il avait tourné jusqu'en 1999. Il ne peut pas avoir prévu les gestes qu'il n'a pas encore accomplis. C'est impossible.

— C'est pourtant ce qu'il a fait.

Elle se frotta frénétiquement les paumes et les entrechoqua en un claquement familier.

— C'est du délire.

Je laissai un silence.

— De l'amour.

Elle me reprit :

— De la fiction.

Je tendis le bras et lui replaçai délicatement une mèche de cheveux.

— C'est la même chose, non ?

Alors elle me sourit avec malice puis se saisit de la télécommande pour relancer le film.

— Tu es prêt ?

J'acquiesçai.

— Alors, écris.

Merci à Jeanne Guyon et Yves Pagès.

À Manon Krüttli et Jonas Bühler.

À Dorothée Thébert, Céline Nidegger, Andrès García, Aline Papin, Nora Steinig, Lucie Zelger, Katrine Zingg, Severine Besson, Guiti Tabrizian et Masha Kondakova.

À Claire Simon et Manon Garcia.

À Serge Roué, Fabienne Débarre et John Patrick Hartnett.

À Éloïse Guénéguès, Sophie Dugast et Florence Faivre.

À Jean-Luc Vincent, Nina Meurisse, Romain Cottard, Benjamin Tholozan et Lorraine de Sagazan.

Aux acteurs, aux actrices.

OceanofPDF.com

La citation de *Karoo* de Steve Tesich est extraite de la traduction d'Anne Wicke, publiée par Monsieur Toussaint Louverture.

Les citations p. 21, 24, 25 et 26 sont extraites du scénario des *Bureaux de Dieu*, écrit par Claire Simon, Natalia Rodriguez et Nadège Trebal.

La citation de *Martin Eden* de Jack London est extraite de la traduction de Philippe Jaworski, publiée par les Éditions Gallimard dans la collection « Folio classique ».

La citation du *Livre des illusions* de Paul Auster est extraite de la traduction de Christine Le Bœuf, publiée par les Éditions Actes Sud.

La citation d'Alfred Hitchcock est extraite de l'ouvrage *Hitchcock / Truffaut* de François Truffaut, publié par les éditions Gallimard.

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

Il y a quelques années...

1.

Tout a commencé...

Adeline...

Après le tournage...

Elle arriva...

Ramasser les ordures...

Vous regrettez parfois ?...

Allumer un joint...

Affalé sur la petite table...

Le 3 février 2014...

Traverser la nuit...

2.

Le 7 septembre 2009...

Quand je l'avais rencontrée...

Plusieurs mois passèrent...

— Déjà des essais ?...

Recevoir une gifle...

Entraîné, préparé...

De retour ce soir-là...
« La vie était pour lui...
— C'est râpé, mon vieux...
Madeline, où es-tu ?...
Menotter Pierre Niney...
— Alors, vieille salope ?...
Bronzer dans Il était une fois en Amérique...
— Qu'est-ce qu'il y a de si important...
L'établissement Vidiots...
Il me fallut plusieurs...
Des hommes expressifs...
Chaque mardi...
Un matin...
Jodie Foster...
Edith Winthrop...
Des accords de trombone...
Un après-midi...
— Où en est ma cuisse de grenouille...
Ariel me prenait tout mon temps...
Avoir tiré à l'arc...
Courir. Servir...
Mon arrestation occasionna...
Je donnai les clés...

3.

Le 19 novembre 2013...
Nous étions convenus...
J'avais évidemment revu...
Marguerite Duras...
— Il y a une scène d'amour...

Quelques heures après...
Un jour, on sonnera chez moi...
Après quelques journées...
— Je suis repartie...
J'ignore si cette adresse mail...
Ne pas être flingué...
Dans l'article du New York Times...
Le 15 septembre 2017...
Rire d'être coupé...

4.

Mon téléphone sonna...

Remerciements

Sources

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achévé de numériser

OceanofPDF.com



26, rue de Condé, 75006 Paris
www.editions-verticales.com

Illustration de couverture :
Éric Laforge, *La traversée* (détail), 2014.

© Éditions Gallimard, mars 2023.

OceanofPDF.com

guillaume poix

star

« Bien sûr que je voulais faire du cinéma. Je n'entendais pas rester stagiaire. J'avais un plan. J'allais inopinément apparaître dans la nudité de mon être exceptionnel. J'allais me faire repérer. Ainsi, quand la cinéaste arriverait, je me lèverais, elle tournerait la tête vers moi, marquerait un temps d'arrêt (stupeur oblige), je ferais semblant de ne rien noter, exagérant mon naturel, elle me regarderait comme on contemple un phénomène, m'imaginerait instantanément dans son cadre et, sans plus de détour, me proposerait un rôle. »

Né en 1986, Guillaume Poix a publié plusieurs pièces aux Éditions Théâtrales, dont *Soudain Romy Schneider* (2020) et *Un sacre* (2023). Il est l'auteur de deux romans aux Éditions Verticales, *Les fils conducteurs* (prix Wepler-Fondation La Poste, 2017) et *Là d'où je viens a disparu* (2020).

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Les fils conducteurs, *Verticales*, 2017 ; prix Wepler-Fondation La Poste 2017 ; *Folio*, n° 6688, 2019

Là d'où je viens a disparu, *Verticales*, 2020 ; prix Alain Spiess 2020, prix Frontières-Léonora Miano 2021

THÉÂTRE

Straight, *Éditions Théâtrales*, 2014

Tout entière / Et le ciel est par terre, *Éditions Théâtrales*, 2017

Qui croire / Lointaine est l'autre rive, *Éditions Théâtrales*, 2019

Fondre, *Éditions Théâtrales*, 2019

Soudain Romy Schneider, *Éditions Théâtrales*, 2020

Un sacre / La vie invisible, *Éditions Théâtrales*, 2023

Cette édition électronique du livre
Star de Guillaume Poix
a été réalisée le 28 février 2023
par les [Éditions Verticales](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073019295 – Numéro d'édition : 560387).

Code Sodis : U53618 – ISBN : 9782073019325
Numéro d'édition : 560390.

Le format ePub a été préparé par Entre lignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com